

L'ART

LA RELIGION ET LA NATURE

EN ITALIE

—

TOME PREMIER

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. NOBLET
13, RUE CUJAS, 13. — 4417

L'ART
LA RELIGION
ET
LA NATURE EN ITALIE

PAR

EMILIO CASTELAR

EX-PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ESPAGNOLE

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

1877

A LOUISA SIEFERT

Auteur des *Rayons Perdus*, des *Stoïques* et de *l'Année républicaine*

HOMMAGE DU TRADUCTEUR.

L'ART

LA RELIGION ET LA NATURE EN ITALIE

I

ARRIVÉE A ROME

Nous sommes à Civita-Vecchia. Quand le bateau s'approche rapidement de terre, le cœur vous palpite d'enthousiasme dans la poitrine. Les édifices qui vous entourent vous parlent de l'antiquité. Quelque peu affectionné que l'on soit aux études classiques, on se sent poussé à réciter les vers que Virgile met dans la bouche des compagnons d'Enée. La vue de l'Italie laisse dans votre pensée une trace plus profonde que le sillage de la quille d'une barque dans la mer. Au moment d'aborder, le temps vous fait défaut pour sauter à terre. Si notre siècle n'était pas opposé à la manifestation pompeuse des grands sentiments, je me prosternerais à genoux sur le sol pour le baiser.

Italiam, Italiam, primus conclamat Achates.

Mais j'avais oublié dans mon enthousiasme que cette Italie est l'Italie pontificale. Un douanier vous arrête et vous demande le prix de l'entrée, comme dans un vil théâtre. Une nuée de mendiants, sur le visage sculptural desquels la misère a imprimé son caractère, se disputent à grands cris votre valise comme un riche butin. La police vient ensuite réclamer les passe-ports, abolis déjà dans toute l'Europe civilisée. Là, on vous les vise en percevant une autre taxe en plus de celle déjà prélevée, soit à la nonciature de Paris, soit au consulat de Marseille. Aussitôt la valise passe dans un magasin sordide, obscur du reste comme un cachot de l'Inquisition : obscurité incompréhensible sur cette terre du ciel splendide et de la lumière éblouissante, qui ménagent à l'œil, avec un festin de couleurs, une ivresse de poésie. Pour les effets usuels ou inscrits à votre usage, on exige des droits de douane.

Lorsque, ces droits une fois payés, vous vous croyez enfin libre, voilà qu'on jette vos bagages dans une charrette, tirée par des jeunes gens en haillons et sans chemise, qui vous crient : « A la douane. » — Une autre fois, la taxe, le tarif prohibitif, l'isolement d'avec le monde seront aussi de droit divin ? Pour exercer son autorité sur les consciences, le pape sera donc tenu de s'appuyer fortement sur les erreurs économiques de la prohibition et sur les erreurs politiques de l'absolutisme ?

Je comparai cette entrée des Etats pontificaux avec

mon entrée en Suisse. Des sentiments non moins sublimes vous possèdent certainement en contemplant ces montagnes terminées par des pyramides de neiges éternelles; ces bois vert-sombre au pied desquels s'étendent des prés vert-clair, émaillés de fleurs de toute sorte; ces lacs d'azur mollement endormis au bas de gracieuses collines, assises sur leurs bords comme pour faire contraste avec les pics neigeux perdus dans les hauteurs des cieux; ces fleuves impétueux dont les eaux limpides se précipitent avec un bruit solennel; ces blanches campagnes habitées par une forte race qui est parvenue à réaliser le plus grand bien possible dans les sociétés humaines : l'alliance de la démocratie et de la liberté. Personne ne vous trouble dans la contemplation de ces grandeurs. Aucun douanier n'enregistre vos bagages, aucun sbire ne demande votre nom. La liberté a ouvert à l'univers ces montagnes qui ressemblent à des murs impénétrables. Mais, aux plages romaines, sur ces plages qui vous appellent comme des sirènes, l'absolutisme a placé une nuée d'agents fiscaux et d'espions pour les fermer, alors que la nature les a ouvertes, ainsi qu'à tous les vents, à toutes les races.

Rien de plus incommode, rien de plus minutieux que l'enregistrement des bagages. Les douaniers se jettent sur les livres avec une défiance inquisitoriale. Et, après avoir tout remué et inspecté, ils remettent chaque colis à un employé qui le porte à la gare, en

vous demandant d'autres contributions aussi élevées que celles perçues à la première douane. Est-ce qu'une administration pareille peut être supportée? Se peut-il qu'au milieu de l'Europe, il existe un territoire privilégié, et que sur ce territoire, la portion la plus auguste de l'humanité, par ses gloires, soit astreinte à une ruineuse tutelle sans fin? L'Esprit-Saint, qui verse sur l'Eglise de saint Pierre des torrents de vérités religieuses, ne voudra-t-il pas lui accorder, par pitié au moins, un atome des vérités politiques et économiques qui sont l'honneur et la richesse des peuples modernes? Aussi arrive-t-il que l'esprit fait abstraction du côté économique et administratif de cette terre, pour se fixer sur le côté pittoresque. Le ciel est d'un bleu clair splendide, la mer comme le ciel; l'air tiède et embaumé; les pierres de la côte semblent dorées et polies par le soleil; les arbres montrent les tendres feuilles qu'avril a fait naître avec ses baisers printaniers, et au milieu de groupes d'allègres gamins, demi-nus, passent parfois quelques moines qui, avec leur tunique blanche et leur manteau de laine grise, font l'effet d'évocations d'autres âges, de ruines vivantes, se promenant sur les ruines de pierre comme les feux follets dans les cimetières.

L'heure du départ pour Rome sonne. La locomotive siffle. Civita-Vecchia est le port des Etats romains. Mais point de char, point de ballots, point d'ouvriers, point de tonneaux. Rien n'y indique l'existence du com-

merce, sauf le douanier planté là pour l'empêcher. J'avais entendu parler beaucoup de la tristesse de la campagne romaine; mais je n'aurais jamais cru qu'elle fût si grande. C'est la désolation des désolations. Il semble que la mort ait englouti jusqu'aux ruines. Les vautours et les corbeaux ont dévoré jusqu'aux os de ce grand cadavre. Il y a onze stations de la mer jusqu'à Rome. On n'aperçoit aucun village à l'entour. Les employés prononcent des noms sonores comme Rio-Fume ou Magliana; mais, vains échos! ces noms se perdent dans l'immensité du désert. On est fort étonné de voir un train s'arrêter dans la solitude, sans que personne monte, descende ou regarde; sans qu'on charge ou décharge une marchandise quelconque. Parfois une cabane circulaire, surmontée d'une croix de bois, constitue tout ce qu'on décore du nom pompeux de station. Vous diriez des tombes de sauvages. Le train marche comme une charrette. Cette lenteur vous permet de découvrir l'immense horizon; les champs désolés, bourbeux; quelques juments qui courent, ou des buffles qui s'arrêtent comme pour vous contempler ; des bergers à cheval, clair-semés, ou un chariot sur lequel est étendue une famille dévorée par la fièvre, famille que vous prendriez pour un reste de race nomade, mourant dans ce désert où gisent tant d'anciennes majestés déchues et enterrées.

Les erreurs économiques sont communes à beaucoup de siècles, à beaucoup de civilisations. Aux premiers temps de la république et lorsque Cincinnatus les

cultivait, on pouvait appeler les champs romains les Champs-Elysées du monde, une pépinière de richesses, un lieu de félicité et d'abondance. Le vin, le froment, l'huile, le miel, le lait, étaient produits en telle quantité par le travail agricole, que Rome se suffisait à elle-même. Mais, peu à peu, les grandes familles s'emparèrent de ces champs, auparavant possédés et cultivés par une foule de petits propriétaires. Pour s'épargner des dépenses, ces familles convertirent en prairies les terres de labour. Un esclave leur suffisait pour garder leurs troupeaux. Les arrosages furent suspendus, les canaux se desséchèrent ou se perdirent. Les eaux devinrent stagnantes dans les lieux bas. Ces eaux qui portaient, avec leurs courants, la vie partout, commencèrent, avec leurs émanations putrides, à répandre la mort. Le monde entier conquis, le peuple romain ne s'occupait plus de la guerre et avait oublié le travail; d'où le césarisme, pour le nourrir et l'amuser; et, du césarisme, la mort morale qui gît dans la tyrannie, comme la mort matérielle dans les marais Pontins. C'est avec raison que Pline disait : *Latifundia Italiam perdidere.*

Enfin, à la tombée de la nuit, alors que les ombres s'étendaient sur Rome, nous arrivons à la Ville-Eternelle, qui nous a donné la jurisprudence avec ses préteurs, les municipes avec ses proconsuls, la liberté avec ses tribuns, l'autorité avec ses Césars, la religion avec ses pontifes : pierre milliaire où sont

écrites les annales du genre humain, tombe de l'antiquité, arc de triomphe par lequel les âges modernes pénétrèrent dans la vie; temple où, durant quinze siècles, les générations catholiques sont venues recevoir la lumière de son esprit; académie où les artistes apprennent encore les secrets de la forme plastique de cinquante mille statues et de millions de colonnes; champ de bataille où gisent les dieux de toutes les théogonies antiques, amenés au Panthéon sur des chars de triomphe; cité la plus auguste et la plus colossale qui existe de toutes celles qui ont vécu sur la terre, sous quelque aspect qu'on la considère, et qui dirige encore la conscience d'une partie du genre humain, avec le prestige de ses souvenirs et les mystères de ses ruines gigantesques.

Je ne pus me défendre d'un grand sentiment de vénération pour cette cité, unique au monde. Babylone, Tyr, Jérusalem, Athènes, Alexandrie ont régné dans l'histoire ancienne, un certain temps, réalisant chacune son idée; après quoi elles ont disparu dans la poussière, sans laisser dans l'histoire autre chose que les souvenirs de leur vie, ou sur la terre que les ossements de leurs cadavres. Paris, Londres, New-York, régneront dans l'histoire moderne. Mais cette Rome, que les anciens appelèrent Ville-Eternelle, embrasse les deux hémisphères du temps : le monde antique et le monde chrétien !

Quelle série d'émotions Rome réserve au voyageur ! Quelque catholique que vous soyez : si vives

que soient restées dans votre âme les idées apprises dans la première éducation, à la vue de ces statues d'autrefois, de ces faunes à l'immortel sourire, de ces déesses dans les chairs de marbre desquelles semblent circuler la chaleur de la vie et le sang d'une éternelle jeunesse; à la vue du chœur des divinités grecques dans leur repos immortel, dans leur olympique sérénité, dans leur parfaite harmonie entre la forme et l'idée resplendissante de beauté qui jaillit de leurs yeux et qui s'exhale de leurs lèvres, presque frémissantes encore de l'hymne de la poésie classique; en présence de ces morts de pierre, plus vivants et plus intelligents que les hommes de chair qui les gardent aujourd'hui, vous éprouvez une vive douleur de la mort de la religion et de l'art, et vous êtes tenté de demander le relèvement des anciens temples et le retour des sacrifices, pour entendre les cantiques des théories, les pages si éloquentes de Platon, ou les accents de liberté de Démosthènes, au milieu de ce monde et sous l'égide de ces génies qui versèrent de leurs coupes d'ambre la liqueur d'une éternelle allégresse sur la terre. Gœthe ressentit profondément cette émotion classique au Musée du Vatican, résidence des pontifes catholiques, convertie en Olympe des dieux païens par un miracle de l'art.

Le même phénomène se produit avec le monde chrétien. Les grandes basiliques, malgré leur majesté colossale, vous laissent froid. Ces monuments de marbre et de bronze, étincelants d'or et de pierreries,

inondés de lumière, riches de mosaïques et de bas-reliefs, vous éblouissent, mais ne vous émeuvent pas. Le froid du marbre arrive jusquà l'âme. Mais, lorsque vous entrez, par exemple, dans les catacombes de Saint-Clément; quand vous contemplez la terre humide qui conserva quatre siècles la semence de l'idée chrétienne; quand, à la lueur d'une torche, vous découvrez dans le souterrain l'inscription tracée par le martyr, la fresque qui semble encore teinte de sang, les symboles de l'espérance au milieu des terreurs de la persécution, vous croyez entendre l'hymne des catéchumènes entonné sous les festins même des Césars, à la porte du cirque où rugissaient les bêtes qui allaient les dévorer. Et le sentiment de l'amour inspiré par tous les grands sacrifices vient vous surprendre avec son mysticisme sublime, en vous suggérant le désir de rester là, à genoux dans la contemplation des mystères de l'éternité, dormant le sommeil de la mort dans le sépulcre, illuminé par la foi des premiers chrétiens.

Mais comme ces émotions s'effacent, à mesure que vous voyez la cour pontificale! Je ne puis m'empêcher de rappeler un conte du plus gracieux des écrivains italiens, de Boccace :

« Il était un vieux chrétien florentin, fort adonné à gagner des âmes pour le ciel, occupation sur laquelle il fondait son éternelle béatitude. Un jour voilà qu'il eut affaire à un individu, maure ou juif, je ne sais trop, et il s'efforça d'ouvrir les yeux de son âme à la

lumière divine. En peu de temps il l'eut presque converti, quand, entraîné par son zèle naissant, l'infidèle fut pris de l'idée d'aller à Rome. Cette idée déconcerta l'apôtre, car il craignait que les mauvais exemples de la cour pontificale ne défissent son œuvre. Mais quelle ne fut pas sa surprise de voir le néophyte détester son ancienne religion, être enthousiaste de la nouvelle, et de l'entendre s'écrier : Mon père, je me convertis ; car si, nonobstant l'immoralité du clergé contemporain, l'Eglise existe, se développe et se fortifie, c'est évidemment parce que, dépositaire de la vérité, elle mérite la protection directe du ciel ! »

Je n'accuserai point d'immoralité la cour qui entoure Pie IX. Outre que je n'ai point l'habitude d'accuser sans preuves, j'incline toujours à croire le bien et non à injurier la nature humaine. Je crois que Pie IX est un respectable vieillard, parfaitement moral, et je suppose que l'exemple de sa moralité s'étend à toute sa cour. Ce que je dis, c'est que ni le pape, ni son entourage, ne comprennent l'esprit de ce siècle rationaliste, indépendant, libre, trop positiviste peut-être, qui désire un culte spirituel et désintéressé pour l'opposer au déchaînement du mercantilisme, et dont le désir ne sera jamais satisfait par le luxe pompeux et vain que la cour de Rome déploie dans les cérémonies religieuses qu'elle convertit en culte des sens. Quel est le côté vicieux de notre siècle ? le côté industriel et mercantile. Les merveilles de

l'industrie lui ont fait oublier les merveilles des idées qui se cachent dans le ciel de l'âme. Cette tendance trop exclusive de son caractère peut amener une de ces réactions idéalistes qui équilibrent la nature humaine, ainsi que l'action trop sensuelle de l'empire romain sur la conscience amena la réaction exagérée du christianisme, qui convertit un monde d'épicuriens en un monde de moines. L'ancienne religion de l'esprit pouvait fort bien tirer parti d'un moment de crise dans la conscience pour revendiquer une partie de l'influence morale qu'elle a perdue. Mais avec ce système de luxe effréné, de comparses en vue, de courtisans capricieusement habillés, de pages chamarrés d'or, de cardinaux en pourpre et hermine, d'évêques mitrés à l'orientale, de suisses arlequinés, de gardes-nobles au manteau de velours noir sur les épaules et à l'épée d'argent sur le ventre, de domestiques couverts de tuniques irisées, de laquais dont les plumets défient les plus brillants perroquets des tropiques, de soldats dont les uniformes rivalisent en éclat avec celui du général Boum dans la *Grande-Duchesse de Gérolstein*; avec tout ce luxe asiatique, la cour de Rome s'éloigne du Christ et se rapproche d'Héliogabale.

C'est le dimanche des Rameaux; la grande basilique de Saint-Pierre va être témoin de la bénédiction des palmes. Le peuple sera relégué au fond de son enceinte, comme s'il n'eût point reçu, avec le baptême, le sceau de l'égalité chrétienne. Du grand au-

tel à la principale porte d'entrée, deux files de soldats se déploient, qui empêchent la foule d'approcher du pape. Bien que l'assistance soit très-nombreuse, c'est à peine si on l'aperçoit dans cette vaste enceinte, qui peut contenir cependant soixante mille personnes. Les cris du commandement militaire résonnent fortement dans le temple, quand on n'y devrait entendre que la voix de la prière. La pose des fusils produit un grand bruit sur le pavé de marbre. Les assistants sont étrangers. Le citoyen romain a presque disparu dans l'inondation de gens d'ailleurs, appelés par le pape à son secours. A l'heure fixée d'avance commence la procession qui amène Pie IX.

Impossible de donner une idée des personnes qui l'accompagnent et des divers costumes que portent ces personnes. Il faudrait une nomenclature endiablée, analogue à celles de Byzance. Enfin, derrière une armée de courtisans, apparaît le pape, porté sur un brancard comme les saints de nos processions espagnoles, assis sur la chaise dorée, couvert du manteau de velours cramoisi, la mitre blanche sur la tête, la crosse d'or à la main gauche, et, de sa main droite, lançant des bénédictions à tous ceux qui les demandent à genoux. La basilique ressemble à un théâtre. Les tribunes, disposées en gradins sous les grands arcs qui soutiennent la merveilleuse rotonde de Michel-Ange, sont occupées par les dames. La disposition de ces tribunes religieuses me paraît identique à celle des loges du Grand-Opéra, de Paris.

Les messieurs en habits de cérémonie occupent le bas des tribunes.

Pendant la messe, les uns parlent, les autres se promènent, et tous dirigent leurs jumelles de théâtre soit vers les dames des tribunes, soit vers les cardinaux qui occupent l'abside de Saint-Pierre. Les gardes-nobles, vêtus comme nos chevaliers de la cour de Philippe IV, avec culotte courte, bas de soie, veston de velours, la cape sur l'épaule, l'épée à la poignée d'acier par devant, le bonnet noir sous le bras, le collet blanc au cou, se mêlent à la conversation et à la promenade générales. Les Suisses seuls restent immobiles. Ils me font pitié, quand je vois que leur âme a été assez malade pour qu'ils aient abandonné leurs montagnes et sacrifié leur liberté, pauvres mercenaires ! à un souverain étranger. Le costume qu'ils portent fut dessiné par Raphaël. Le grand peintre ne se montra pas là grand coloriste. C'est un mélange de morceaux de drap jaune, rouge et noir ; un casque orné d'un panache blanc leur couvre la tête, et une élégante hallebarde est leur arme : on dirait des mannequins vêtus en arlequins.

La cérémonie achevée, il faut voir la place Saint-Pierre. Une foule immense y stationne, des voitures de luxe la traversent en tous sens ; les musiques militaires jouent des marches martiales ; le décor en est merveilleux : au centre, l'obélisque, muet trophée des victoires du peuple romain sur l'Egypte ; sur le côté, deux fontaines, qui lancent dans les airs deux

fleuves en jets d'eau ; à droite et à gauche, les entre-colonnements ouverts en demi-cercles colossaux, laissant entrevoir la gracieuse végétation méridionale des jardins voisins, et couronnés par un magnifique diadème de statues ; sur une hauteur, le Vatican, palais où les premiers artistes du monde ont laissé l'empreinte de leur génie. Au haut de cet élégant amphithéâtre, l'église de Saint-Pierre, surmontée de la rotonde de Michel-Ange, qui se dessine admirablement comme un temple aérien s'élevant vers l'infini, au milieu des teintes de ce ciel ravissant, lequel déploie sur toutes choses, comme une gaze magique incomparablement belle, son riche manteau de lumière.

Mais je n'oublierai point de faire une observation que m'inspira la fête. Malgré tant de splendeurs, cette ville ne peut être tenue dans un enchantement continuel par le philtre du mysticisme, ni toujours captive dans les réseaux de l'art. Quand la religion avait en ses mains la science, l'art et la politique, on conçoit une société comme la société actuelle, dirigée par des castes sacerdotales. Mais, depuis que toutes les fonctions sociales sont devenues laïques, le gouvernement théocratique est impossible. Je notai, ensuite, que les chœurs de la chapelle Sixtine ont décliné considérablement. Les sublimes inspirations de Palestrina trouvent difficilement de dignes interprètes. Une telle décadence s'explique par la difficulté qu'il y a, de nos jours, à trouver des chanteurs dans les condi-

tions exigées par la cour romaine. On sait que le rituel prohibant les chœurs de femmes à Saint-Pierre, les soprani recrutés pour les suppléer appartiennent, dès leur enfance, à la catégorie de ces malheureux qui gardent les sérails en Orient. Alexandre Dumas rapporte fort spirituellement dans ses voyages qu'il lut l'écriteau suivant sur la porte d'un barbier : « Ici, on perfectionne les garçons. » Je n'ai point vu chose pareille, mais je sais que les chœurs de soprani déchoient, parce qu'il n'y a plus de familles assez cruelles qui osent, pour de l'argent, sacrifier leurs enfants. Vous ne pouvez pas exiger non plus qu'à cause de l'existence d'une autorité religieuse et morale sur la terre, une ville soit privée de la presse, de la tribune, des droits primordiaux constitutifs de la virilité des peuples.

Rien qu'en entrant à Rome, on s'aperçoit que sa manière d'être est violente ; le chiffre des émigrés s'élève à trois mille, dans une ville de deux cent mille âmes. Les prisonniers pour délits politiques sont aujourd'hui au nombre de quatre cents. Et un prêtre très-instruit, grand ami du pape, enthousiaste même de son pouvoir temporel, m'a affirmé qu'il y avait soixante mille garibaldiens à Rome. Tout respire la terreur. Aussi les portes de la ville sont-elles défendues par des barricades. A neuf heures de la nuit vous êtes cloîtrés dans des murs, quand aujourd'hui les villes arrachent leurs portes pour laisser pénétrer, avec l'air et la lumière, les idées de toutes les scien-

ces, les produits de toutes les zones, les représentants de toutes les races.

Dès la tombée de la nuit vous trouvez, à chaque angle de la rue, des gardes armés de fusils, comme si vous étiez dans une place assiégée. Les passe-ports s'enregistrent avec une indicible minutie. Un Etat comprenant à peine trois cent mille âmes entretient une armée de vingt mille hommes. Ces vingt mille hommes appartiennent à diverses nations et parlent diverses langues. La plupart ne comprennent point l'italien. Aussi manque-t-il entre eux le double lien du sang et du langage, bien que la religion et les idées politiques leur soient communes. C'est un grand inconvénient pour commander les manœuvres. Les soldats ne connaissent guère non plus le français, dont l'usage a été adopté à cause de l'universalité de cette langue.

Pour vivre à Rome avec satisfaction, les étrangers ont donc besoin d'une grande élévation d'esprit et doivent être à même de comprendre tout ce que disent ses monuments, ses arts et ses ruines. Ceux qui ne savent pas entendre cette voix éloquente qui éveille tant l'inspiration, ceux-là se fatiguent dans cette ville académique et monastique. Et je ne dis point cela en l'air. J'ai remarqué dans l'armée pontificale une élégance, une distinction de manières qu'on chercherait vainement dans les autres armées de l'Europe. On voit bien que si une grande partie se compose de mercenaires, liés par leur engagement et

âpres à la solde, le reste se compose de jeunes gens exaltés par un culte chevaleresque pour les vieilles institutions, romantiques dans leur imagination et leur existence, la plupart déchus de leurs illusions, d'autres entièrement désabusés, tous étrangers, demandant un aliment pour leur mysticisme, à l'exercice des armes et au bruit des camps qu'une génération plus religieuse et plus tranquille demanderait au silence du cloître et aux macérations de la pénitence.

Ces soldats, venus des quatre coins de l'horizon, (car ils appartiennent à toutes les races chrétiennes et ils parlent toutes les langues), prouvent que Rome conserve, sous les pontifes, le caractère d'universalité que lui donnèrent les Césars. Mais cet avantage moral nuit matériellement à l'armée papale. Comme l'idée individualiste apportée par les Saxons à l'histoire, est fortement enracinée, les différences de race, de nationalité et de caractères éclatent dans toutes ses compagnies et y provoquent des conflits sans nombre. Comme les officiers parlent une langue et que les soldats en parlent une autre, ces relations du cœur plus nécessaires que les relations de la discipline à l'heure du péril, peuvent difficilement s'établir entre eux. Comme les soldats ne s'entendent pas les uns les autres, l'unité manque à ce corps. Ces inconvénients sautent aux yeux plus vite, lorsqu'on voit les obstacles avec lesquels ont à lutter les chefs dans le commandement des manœuvres.

La Rome catholique adopta le latin du paganisme

pour que tous ses membres eussent, à la fois, un seul esprit et une seule langue. Quoique tous parlassent latin, la diversité de prononciation fit que les moines de différentes nations ne se comprirent pas entre eux, preuve de la force de la nature sur une loi quelconque. Dans son angoisse, la Rome politique de notre siècle a choisi pour parler à ses soldats la langue élégante et flexible de Voltaire, cette langue mortelle à toutes les idoles et à toutes les idolâtries. L'aristocratie de l'armée la comprend, la multitude, non. Aussi les soldats se trouvent-ils très-dégoûtés, soit par les longs exercices auxquels les oblige la difficulté des manœuvres, soit par les gardes multipliées auxquelles les oblige la récente terreur de la cour.

Les nations qui, par leur histoire, devraient donner le plus de soldats en fournissent le moins. L'Espagne se suicida pour sauver le catholicisme. Les os de ses fils, depuis le quinzième siècle, jonchent tous les champs de bataille où il fut nécessaire de défendre cette religion. Nous donnâmes pour elle tout le sang de nos veines, toute la vigueur de notre esprit. Eh bien! l'armée pontificale ne compte que trente-huit soldats espagnols. La Hollande, au contraire, qui sauva la Réforme avec les princes d'Orange et initia à la liberté de la pensée le monde moderne, a envoyé un grand nombre de volontaires. Cela prouve que, tandis que la liberté des cultes a maintenu vivace la foi des catholiques dans les pays protestants, l'intolé-

rance l'a éteinte dans les pays où elle semblait le plus ardente.

Mais, faisant trêve à ces réflexions et passant à d'autres plus politiques, j'avoue que je ne comprends pas ce que se propose le pape avec cette nombreuse armée, si peu en rapport avec ses moyens, ses ressources et ses Etats. L'ombre de l'empire français le protége. Le jour où cette ombre s'évanouirait, si vaillante que soit l'armée pontificale, cent mille soldats italiens en auraient raison. Cette armée, inutile pendant la durée du protectorat français, sera insuffisante dès que Bonaparte le suspendra. Elle ne sert absolument qu'à consommer les ressources que les nations catholiques envoient avec prodigalité au pontife. D'ailleurs ces dons et offrandes proviennent d'une exaltation des esprits qui ne saurait durer. Le jour où l'Italie, convaincue de son impuissance à lutter avec Napoléon ou à provoquer le conflit franco-prussien au sujet de la question romaine, entourera Rome d'un profond oubli, le zèle des fidèles diminuera; avec le zèle diminueront les ressources, et avec elles se réduira l'effectif de l'armée, sans compter qu'un soulèvement intérieur non-seulement est possible, mais facile, beaucoup de cœurs ayant conservé là leur amour de la liberté.

Je suis émerveillé des traits intelligents et vigoureux que garde dans la physionomie cette race romaine, et qui révèlent toute l'indomptable fierté de cet ancien caractère, vainqueur du monde. Les fem-

mes sont de haute taille et majestueuses; leurs épaules sont larges, leurs bras faits au tour; leur teint est brun mat, leur nez aquilin. Elles ont les lèvres grosses, les yeux noirs, brillants, bordés de longs cils et surmontés de sourcils artistiques ; le front large comme les statues antiques, la tête en ovale comme les madones du divin Raphaël ; la chevelure, qui tombe en longues tresses sur des épaules sculpturales, sombre et frisée. Leur air de matrones romaines leur permet bien encore de commander à un Coriolan de mourir pour la patrie, à un Gracque de mourir pour le peuple. Les jeunes Romains ont hérité de la beauté de leurs mères combinée avec toute la force de leurs pères. On voit que le silence imposé par l'Inquisition et l'obéissance imposée par le despotisme n'ont pu étouffer l'esprit de ce grand peuple. Il semble que tombe encore de ses lèvres la formule de l'ancien droit : *Civis romanus sum!*

Notez que, pour découvrir cela, il faut soulever le manteau d'immondices sous lequel Rome se meurt. A côté du luxe oriental des cardinaux, les haillons d'un peuple affamé; à côté des carrosses dorés, des nuées de mendiants sans chaussures; autour des superbes palais de marbre, une horrible couche de saletés qui empestent. Et pourtant, cette ville est la capitale de l'Italie. Lorsque, à la tombée de la nuit, aux heures sacrées de la poésie, sous un ciel limpide qu'illuminent les derniers rayons du soleil couchant, vous contemplez des hauteurs du Pincio cette ville

avec ses onze obélisques égyptiens, ses trois cents coupoles, ses forêts de colonnes, ses myriades de statues; quand vous distinguez les sept collines où sont nés les sénateurs, les consuls, les tribuns, le droit politique et civil de l'antiquité qui est encore la base de notre droit; quand vous voyez devant vous Saint-Pierre, et, sur les majestueuses lignes de la grande basilique, la rotonde dessinée par Bramante et achevée par Michel-Ange; non loin de Saint-Pierre, le titanique mausolée d'Adrien, sur lequel le séraphin de bronze étend ses ailes; là-bas, à gauche, le monde de l'histoire, les murs où furent gravés mille victoires, la voie sacrée par où entraient les triomphateurs; le Forum où s'assemblait le peuple; les arcs qui ont défié les ravages de vingt siècles; les thermes, dans les dessins desquels les arts modernes ont pris leur couronne; le Colysée, montagne sculptée par de gigantesques ciseaux; le Quirinal, où se dressent les plus grandes statues sauvées des catastrophes de la Grèce; le Capitole, tête et cerveau de la terre; en présence de tant de merveilles, au souvenir de tant de grandeurs, à l'aspect de tant de monuments perdus dans des bois de cyprès, qui ressemblent à un diadème funèbre, posé sur la cité par un génie invisible; lorsque les cloches, appelant à la prière, vous envoient leurs tintements mélancoliques, pareils à la voix des martyrs sortant des catacombes, et que les ombres de la nuit pendent tristement des ruines, comme pour dessiner les âmes des héros, le cœur, gonflé par tant

d'émotions, proclame Rome non-seulement capitale de l'Italie, mais aussi capitale éternelle du monde.

Il faut être Italien, il faut sentir dans ses veines le sang méridional et avoir été élevé dans le souvenir de cette glorieuse histoire, sous les brillantes ailes de la poésie classique, pour comprendre tout le prestige que Rome exerce sur les Italiens. Ceux qui ont voulu constituer l'Italie en monarchie, en lui refusant sa capitale naturelle, ont fait un corps sans tête. On comprend que si l'Italie était une fédération républicaine, la question de la capitale serait accessoire. On conçoit plus, on conçoit que Rome étant un Etat contigu à d'autres Etats républicains, où les lois seraient analogues au reste de l'Italie, elle fût conservée, par respect pour ses pontifes, ses coutumes monastiques et religieuses, à l'instar de Fribourg, qui garde son régime, bien qu'il soit enclavé entre deux cantons aussi protestants et aussi libéraux que ceux de Berne et de Vaud. Mais l'Italie une fois constituée en monarchie, par peur de la république chez tous les potentats européens, Rome est à l'Italie et l'Italie à Rome : l'une et l'autre se trouvent liées comme les satellites sont liés à leurs planètes et les planètes au soleil.

Et dans cette ville, aujourd'hui composée d'églises et de couvents, où l'on n'aperçoit aucune trace de la vie politique et civile, où, pour toute autorité laïque, figurent quelques sénateurs dans des carrosses barbouillés, suivis de laquais bariolés, immonde paro-

die de l'ancien sénat; dans cette Rome théocratique et monastique, éternellement agenouillée sur des ruines de marbre, il faut que la tribune se dresse au Forum, que la presse parle, que l'ancienne éloquence retentisse, que tous les problèmes se discutent, que toutes les écoles surgissent, parce que vous ne pouvez point rejeter l'esprit politique des régions sacrées où il prit naissance.

Jusque-là, Rome sera une ville morte. J'ai suivi, avec une certaine curiosité archéologique, les cérémonies de la semaine sainte. Les unes, par leur luxe, m'ont paru orientales ; d'autres, par leur raffinement, byzantines ; d'autres, par leur légèreté, puériles ; toutes, absolument toutes, étrangères à notre siècle, et, au point de vue religieux, inférieures à la majestueuse solennité du culte en Espagne. Nul Espagnol, nul Américain habitué à la sévérité de nos villes pendant la semaine sainte, à cette sévérité qui ne tolère ni un magasin ouvert, ni une voiture dans les rues, ne comprendra qu'à Rome l'on travaille le jeudi et le vendredi saint comme les autres jours, que tous les établissements soient ouverts, et qu'on voie plus de monde dans les charcuteries, devant des jambons couronnés de fleurs et de lauriers, que dans les églises et les reposoirs. Personne ne comprendra que les douze pauvres auxquels le pape sert un repas, en mémoire de la Cène du Sauveur, rient comme dans un théâtre et se jettent au visage des vins et des confitures, comme s'ils étaient réunis pour une partie

de plaisir. Personne ne croira que le jeudi saint, au soir, un cardinal pénitencier entre dans la grande basilique, s'assoie à gauche du sépulcre de saint Pierre, et pardonne les péchés en maniant un roseau, avec lequel il touche la tête des pénitents comme s'il pêchait à sec. J'ai vu plusieurs dames très-pieuses se rire de toutes ces puérilités.

Mais il y a une cérémonie et un moment sublimes: c'est le *Miserere* à Saint-Pierre. La musique en est d'une inspiration inénarrable, d'un effet surprenant. Rome, voyant au seizième siècle que le protestantisme la surpassait en musique, alors qu'elle l'emportait en peinture, en sculpture et en architecture sur le protestantisme, chercha naturellement un musicien qui fît cesser cette infériorité, et elle trouva Palestrina, ce Michel-Ange sublime de l'art lyrique. Le pape défendit que son *Miserere* fût copié, afin qu'il résonnât seulement dans l'église dont les voûtes gigantesques étaient complétement en harmonie avec ces notes. Un jour, un enfant sublime écouta le *Miserere*, tout hors de lui-même. Cet enfant, qui devait être le Raphaël de la musique, l'apprit par cœur et le divulgua dans le monde. Cet enfant était Mozart. Comme toujours, le génie germanique vint dérober ses secrets au génie latin dans la guerre éternelle des deux races.

Aucune plume n'est capable de décrire la solennité du *Miserere*. La nuit avance, la basilique est noire, ses autels sont nus. L'incertaine et pâle lueur du crépuscule pénètre à travers les fenêtres des voûtes,

comme si elle venait augmenter l'obscurité. Le dernier cierge du candélabre est mis derrière l'autel. Vous vous croiriez dans un immense tombeau, à travers les parois duquel on verrait un reflet lointain de lampes funéraires. La musique du *Miserere* n'a point d'instrumentation. C'est un chœur sublime, combiné d'une façon admirable. On entend déjà comme le bruit sourd d'une tempête, ou la vibration du vent sur les ruines et les cyprès des cimetières ; puis comme une lamentation qui s'exhalerait du fond de la terre, ou comme une plainte des anges du ciel, enveloppée tout entière dans des sanglots et une pluie de larmes. Comme les statues de marbre blanc sont si gigantesques et si éclatantes que les premières ombres ne peuvent les cacher en entier, on dirait des évocations d'un autre âge qui, en se levant de leur sépulcre et secouant leur noir suaire, entonnent ce cantique de douleur et d'horrible désespoir. La basilique entière s'émeut et vibre, comme si chaque accent s'échappait de chacune de ses pierres. Cette lamentation longue et sublime, ce flot de fiel évaporé dans les mouvements de l'air, vous touchent profondément le cœur, parce que la tristesse en est infinie, parce que c'est la voix de Rome se plaignant au ciel de son lit de cendres, comme si, sous ses cilices, elle se tordait agonisante.

Pleurer ainsi, se lamenter comme les anciens prophètes sous les saules de l'Euphrate ou sur les pierres éparses du temple ; pleurer en cadences sublimes con-

vient à une cité comme celle-ci, dont l'éternelle douleur n'a pas encore porté atteinte à son éternelle beauté. Telle est la cité captive. David seul pourrait être son poëte. Le sublime est la note de son cantique : Rome, Rome ! tu es grande, tu es immortelle, jusque dans ton désespoir et ton abandon. Tu auras à jamais un autel dans le cœur humain, quoique s'évanouisse la foi qui a été ton prestige, comme s'évanouirent les conquêtes qui avaient été ta force ! Personne ne pourra te ravir le don de l'immortalité que tes dieux te firent, que tes pontifes ont maintenu, et que tes artistes te confirmeront éternellement !

12 avril 1868.

II

LA GRANDE RUINE

Voir la Ville-Eternelle fut l'un des rêves de mon existence, l'un des désirs de mon cœur. Enfant, la religion romaine me parla de Dieu, de l'immortalité, de la rédemption, de toutes les idées qui élargissent jusqu'à l'infini les horizons de l'âme. Adulte, la langue du Latium fut mon étude exclusive, étude qui présentait en relief à mon imagination naturellement plastique, entre les doux vers de Virgile, les périodes concises de Tacite et les périodes abondantes de Tite-Live, ces anciens héros qui n'ont vécu que pour la liberté et la patrie. A mon entrée dans l'université, la littérature et le droit romains avaient achevé d'inspirer à mon esprit un vif désir de voir les collines d'où tant d'idées descendirent sur la conscience humaine; les sépulcres gardiens de tant d'ossements illustres qui ont, à la surface du globe, servi comme d'engrais à la plante de la civilisation; les pierres polies par le soleil et par le temps, où le consul et le tribun ont gravé leurs noms, les martyrs placé leur croix : véritables fragments non de la terre,

mais de l'esprit universel dans son travail incessant pour acquérir la pleine conscience de lui-même et pour réaliser cet idéal qui le tourmente, le tient en haleine, et aussi qui l'élève et le transfigure, en l'obligeant à être, en même temps que le soldat d'une lutte sans trêve, l'agent et le prêtre d'un progrès indéfini.

Moi, qui étais un peu fatigué de la politique à Madrid, de l'industrie à Londres, de la vie à Paris, et jusque de la nature à Genève, et quelque peu contrarié par les tendances positivistes que je découvre dans notre temps à chaque minute et dans notre société à chaque pas, je me réfugiai à Rome pour consacrer quelques instants à l'art, à l'histoire, à la religion, à l'idéal. Certain jour, je fus accosté par un républicain de mes amis intimes, qui, sûr de la complicité de mon âme avec ses idées et de mon éloignement naturel pour le saint-office, soulageait sa conscience pécheresse et son silence forcé de vingt années passées sous la férule pontificale, en me signalant les abus de l'absolutisme romain, abus que je connaissais par ouï-dire et que je détestais cordialement. Sa relation à cette heure s'accordait peu avec mes désirs d'errer parmi les ruines, abstraction faite de toute préoccupation politique, et de me livrer tout entier au libre cours de mes rêves et de mes pensées.

— Vous venez en quête d'idéalisme dans une ville excellente, me disait-il froidement, en présence des merveilles que moi, passant, j'admirais le plus à

Rome. Ici, tout le monde s'intéresse à un numéro fatal de la loterie; personne à une idée du cerveau humain. La célébration de l'anniversaire de Shakspeare a été prohibée dans cette cité de l'art. La censure y est si savante qu'un écrivain ayant publié un livre sur le voltaïsme, elle le plaça au purgatoire de l'Index, croyant qu'il s'agissait du voltairianisme, philosophie qui ne laisse dormir ni digérer nos monsignori. Par contre, un livre de cabales et d'astrologie pour deviner les caprices de la sortie des lots a été imprimé et publié avec le *placet* pontifical, attendu qu'il ne contient rien de contraire à la religion, à la morale et aux droits de la souveraineté!

— Je sais tout cela, répondais-je, pour l'avoir lu cent fois dans Dumesnil, Kauffmann, Stendhal et About.

— Quoi, vous le savez et vous cherchez ici des idées? Rabelais connaissait cette ville. Au lieu d'écrire en arrivant une dissertation sur ses dogmes, il en écrivit une sur ses salades, seule chose fraîche et bonne qu'on trouve dans ce maudit cachot. Et tout curé qu'il était, curé du seizième siècle plus religieux que le nôtre, il entretenait une correspondance longue et détaillée avec le pieux évêque de Mailleraie sur les fils du pape, parce que Sa Grandeur l'avait chargé spécialement de découvrir si le chevalier Pierre-Louis Farnèse était un fils légitime ou un bâtard de Sa Sainteté. Croyez-moi : Rabelais connaissait Rome.

Ce disant, nous nous trouvâmes après un détour sur une petite place. Un balcon de la maison qui faisait le plus saillie à cet endroit était recouvert d'un riche tapis de damas cramoisi. Fixé fortement à ce balcon, brillait un globe de cristal à filets dorés et à l'un des bouts duquel on apercevait une manivelle. Devant cette maison se pressait une foule immense en guenilles. Dans tous les yeux, tournés vers le balcon, on notait quelque chose d'étrange; dans les mains des bouts de papier, des saints, des scapulaires. Un silence sépulcral, incompréhensible chez les peuples du Midi, régnait : d'où je conclus que j'avais affaire à une cérémonie religieuse. Ma déduction se confirma par la venue au balcon d'un enfant de chœur, puis de quelques ecclésiastiques au visage rubicond et au ventre obèse, et enfin d'un prince de la sainte Eglise romaine, revêtu de soie pourpre, orné de son camail de dentelle blanche et la tête couverte d'une calotte violette, sur laquelle flottait une houppe éclatante comme la fleur rouge du grenadier. La multitude rompit le silence par une épouvantable clameur. Plusieurs de ces paysans, qui conservent encore des reflets de l'ancienne beauté sculpturale sur leur front découvert, dans leur nez aquilin et leurs grosses lèvres, se prosternaient à genoux, les mains jointes, l'air extatique, proférant des prières qui ressemblaient à des conjurations. D'autres tiraient les images de leurs saints protecteurs, presque toutes crasseuses, et les baisaient avec de véritables

transports. Quelques-uns bondissaient, étendaient les bras, prononçaient des phrases incohérentes. C'était le samedi, le jour des sortiléges. Midi approchait. Un coup de canon résonne en même temps que les cloches frappent les douze coups. Au coup de canon la multitude répond par un hourrah incroyable. Le cardinal prend une manivelle et fait tourner le globe cristallin. L'enfant de chœur y met la main et tire un numéro. C'était la loterie officielle, la loterie pontificale. Fuyons. Le garibaldien avait raison. Est-ce là la cité de l'esprit?

Immergeons-nous dans les temps anciens à la façon du plongeur dans la mer. Notre vie est si courte, notre être si petit que pour atteindre à cette idée de l'infini à laquelle nous unissent comme des liens invisibles, pour pénétrer dans cette immortalité que nous rêvons sans cesse, il nous faut placer après chaque instant de la vie, ainsi qu'au delà de l'horizon sensible et fini l'horizon rationnel sans limites, les perspectives sans terme, les lointains immenses, les présages qui nuancent de beauté les notes exhalées par des cordes vibrantes, les couleurs décomposées sur de magiques palettes, les inspirations détachées de la céleste poésie, les souvenirs évoqués par nous de la poussière des siècles et des abîmes de l'histoire.

Est-il vrai que nous ayons dans la tête une lumière pâle et tremblante, presque imperceptible, analogue à celle du ver luisant, une lumière qui s'appelle l'idée? Est-il vrai qu'à cette lumière nous pouvons embraser

le monde matériel, le dissiper et l'offrir à l'esprit comme la fumée d'un sacrifice? Evidemment. La nature apparaît mille fois à nos yeux comme une image multiforme de la conscience : la lumière n'est que le voile d'or derrière lequel se cache la pensée infinie qui groupe en échelle de musique harmonieuse les planètes et leurs soleils. L'univers, cet univers qui nous accable par ses grandeurs, est le poëme de nos idées, l'Apocalypse mystérieuse que nous avons écrite avec des étoiles pour paroles, avec des lignes de constellations, dans cette immensité dont l'existence réelle est incertaine pour nous, dans cette immensité sans fond ni rivages qu'on appelle l'espace. Laissez-moi, laissez-moi donc rêver; car, de même que sont tombés aux pieds de l'homme les dieux païens, les dieux immortels, créés et détruits par l'esprit, dont je découvre les squelettes amoncelés dans cette immense nécropole de la campagne romaine, ainsi peuvent tomber en ruines les mondes, et rester entre leurs froides cendres la chaleur de notre esprit.

Pendant qu'avec ces orgueilleuses réflexions je protestais contre les misères humaines, sans presque m'en rendre compte, j'étais arrivé seul, absorbé, en face du Colysée romain. La première impression qu'il me produisit fut une impression de surprise. Si je n'étais pas né aux bords de la mer, si je ne m'étais pas familiarisé avec sa surface infinie dès mon enfance, la mer m'eût causé une impression pareille, à la voir pour la première fois pendant mon âge mûr.

Ma mémoire, assez vive et changeante, me transporta subitement à ma chaire de latin où nous traduisions les épigrammes de Martial, et me mit sur les lèvres ces deux vers qui figurent dans la plupart des itinéraires érudits publiés par les archéologues romains :

Barbara Pyramidum sileant miracula Memphis.
. . . .
Omnis Cæsares cedat labor amphitheatro.

C'étaient les jardins de Néron. C'était là qu'il errait, vêtu de pourpre, chaussé de brodequins bleus, la tête couronnée de lauriers, les yeux fixés au ciel, une lyre à la main ; les lèvres pleines de vers grecs, le cœur en proie à des passions contraires, comme un démon qui s'efforcerait de devenir un dieu en se réfugiant momentanément dans le ciel de l'art, et retomberait dans l'abîme. Il était consul, tribun, dictateur, César et grand pontife : tous le bénissaient et l'adoraient, et sa propre conscience seule, ô douleur ! le méprisait. La postérité n'a pas été pour lui aussi impitoyable que pour les autres Césars, parce que Néron fut toujours un tyran avec des remords. Ils sont si nombreux ceux en qui s'effaça complétement la conscience ! Ceux qui, en tuant, en brûlant, en détruisant des cités entières, ont cru agir méritoirement aux yeux de Dieu ! Aujourd'hui même un César du Nord, pour avoir en ses mains le sceptre de l'Allemagne,

s'est acharné après la malheureuse France; et à l'écho des obus, à l'éclat des ruines et de l'incendie, au gémissement des moribonds, il a invoqué le nom de Dieu comme complice de ses crimes! Néron tua sa mère, hélas! mais, sur le rivage de la mer, il éprouvait les douleurs d'Oreste et entendait les sifflements des Euménides. Néron opprima le genre humain, mais à sa dernière heure il proclamait bien haut qu'il eût dû être artiste et non César. La religion païenne conserva plus vives la conscience et sa juridiction sur la vie que le piétisme protestant!

J'ai mentionné Néron parce que son nom est uni au nom du Colysée. Dans l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui s'étendait l'étang des jardins Néroniens, et en face de cet étang se dressait une statue colossale, magnifique, du divin empereur, avec les attributs d'Apollon, dieu de l'harmonie et de la lumière, tenant en main la lyre aux accords de laquelle dansaient les Muses, et, portant sur la tête le vert laurier de Daphné. En haine du fils d'Agrippine la famille de Vespasien avait renversé cette demeure pleine d'œuvres immortelles, abattu le colosse et construit à sa place l'amphithéâtre; mais elle ne put effacer ni le nom ni le souvenir de la statue apollinaire de Néron, et ce monument colossal porte encore le nom dégénéré, corrompu, de Colysée.

A vrai dire, c'est une œuvre de la nature, non une œuvre des hommes, à ce qu'il semble. Ces proportions gigantesques, ces môles immenses ne peuvent

émaner de nos forces, mais des forces du grand Architecte, du grand Artiste qui a élevé les pyramides éternelles des Alpes, qui a ciselé le cône merveilleux du Vésuve, avec les forces du feu créateur dont le granit conserve encore les reflets dans ses couches. Ce n'est qu'en voyant les harmonies de ses cintres, les proportions de ses colonnes, le rhythme de cette architecture qui monte au ciel comme un cantique, qu'on s'aperçoit que la pensée humaine a distribué les masses énormes de l'amphithéâtre et les a scellées du sceau divin de ses lois.

Maintenant c'est en partie une ruine. Lorsqu'il était complétement debout, deux gradins le soutenaient comme deux socles solides. Quatre corps superposés le formaient. Quatre-vingts arcs élégants, qui étaient autant de portes, formaient l'enceinte de tout le premier corps. Latéralement à ces arcs s'élevaient des demi-colonnes doriques enclavées dans le mur. Au-dessus de ce premier corps s'étendait une corniche, et au-dessus de la corniche s'élevaient d'autres arcs avec leurs demi-colonnes correspondantes, cette fois appartenant au gracieux et léger ordre ionique. Une autre corniche identique à la précédente couronnait ce second corps et servait de base au troisième, coupé en arcs et orné aussi de colonnettes de l'ordre corinthien si fleuri et si riche. Un atrium superbe, semblable à un diadème ciselé, orné de pilastres et ouvert par des fenêtres à travers lesquelles le ciel semble plus splendide, terminait l'ensemble du monument.

Cet immense édifice a cinquante-deux mètres de hauteur. Pour le définir en deux mots, je l'appellerai une montagne circulaire dressée, sculptée, ciselée par le travail de l'homme. Le côté qui regarde le nord-ouest est celui qui se conserve le mieux. C'est dans ses murs seulement qu'on peut étudier la suite des arcs, l'harmonieuse échelle formée par les colonnes, l'ordre et la grâce des corniches, la majesté sévère du premier corps et la légèreté de l'acrotère qui le surmonte et qui donne à cette masse si grandiose la perfection et la finesse d'un bijou.

C'est dans ces monuments que resplendissent les idées et le caractère de l'architecture romaine. La grâce et la beauté grecques ont été remplacées par la grandeur, par la grandeur colossale. Le Colysée est un monument digne d'un peuple-roi, d'un peuple conquérant, d'un peuple titanique, qui compte des armées d'esclaves et des armées d'ouvriers, sur les épaules desquels seulement il a été possible de monter des masses pareilles à des hauteurs si vertigineuses. Le peuple qui a construit le Colysée venait de voir l'Orient et ses monstrueux édifices, et, sur des édifices analogues, il a tendu les ordres grecs comme une guirlande. L'architecture romaine n'est plus cette belle architecture d'Athènes et de Corinthe, qui a pris pour type le magnifique organisme de la jeunesse grecque, de cette déesse, de cette mère de tous les arts. Il flotte sur les monuments romains quelque chose de moins beau, mais de plus gran-

diose : l'invisible océan d'un esprit universel, assimilateur, tenant de la Grèce l'harmonie, de l'Asie le gigantesque, débordant vraiment sur la terre et dans l'histoire sans atteindre un idéal, et qui, plus tard, ira se perdant entre les mystères et les crépuscules du ciel, moitié lumière, moitié ombre.

Inspirés par cet esprit colossal, les édifices des Romains tendront nécessairement à des fins utiles, pratiques, immédiates, comme leur culture. Le dieu Eros, le dieu de l'amour grec, est suppléé à Rome par le dieu Sterquilinus, le dieu du fumier, de cette substance qui abrite et fertilise les champs, comme la métaphysique hellénique a été fécondée par la morale et le droit, par des principes et des sciences qui touchent de plus près à la société et à la vie.

Le Colysée a tous les caractères de l'architecture romaine. Vous pouvez apprendre cette architecture dans ce grand modèle, échappé miraculeusement à l'inondation des siècles, bien mieux que dans les pages de Vitruve, ouvrage peut-être refait et ayant subi des interpolations pendant la Renaissance. Regardez ce mortier, qui semble forgé comme le granit dans les entrailles incandescentes du globe. Regardez ces voûtes inconnues aux Grecs et admirablement bâties sur cette terre de la force et de la domination. Regardez ces arcs que le monde hellénique ne construisit jamais, et qui sont, à mes yeux, comme les portes triomphales par où pénètre dans l'histoire avec un nouvel esprit, une nouvelle vie. Regardez comme le

Romain fait reposer sur une plinthe l'ordre dorique, arraché de la terre par le Grec comme un tronc d'arbre. Regardez ces trois ordres, toujours séparés dans l'architecture grecque et réunis ici en échelle ascendante : d'abord à la base, le dorique, le plus simple et le plus sobre ; puis au milieu, l'ionique, le plus élégant et le plus léger, et ensuite, le plus fleuri, le plus orné, le corinthien, couronnant la cime comme le diadème de tout le monument. L'esprit du peuple constructeur brille de toutes parts dans cette œuvre. Le Romain a réuni les trois ordres d'architecture dans ses édifices comme les dieux grecs dans son Panthéon. Sa culture est le grand épilogue de la culture antique. Rome prit à la Grèce sa métaphysique et sa religion, à la Sabine ses femmes, à l'Espagne ses épées, à l'Orient ses voûtes, à l'Etrurie ses arcs. Ainsi, l'on peut dire que la Grèce est la fleur, et Rome le fruit de toute l'histoire ancienne.

Des monuments comme le Colysée ne sont plus, au fond, que des os miraculeusement conservés de l'immense organisme qui composait la Ville-Eternelle. Et penser que cet édifice, capable de résister aux catastrophes de vingt siècles, s'éleva en trois ans ! Il fut construit sous ces empereurs de la famille Flavienne, dont le régime permit à Tacite de maudire le despotisme et de justifier la république. Titus, que l'adulation universelle appellera « les délices du genre humain », Titus incendia Jérusalem, immola sur les pierres calcinées de cette ville un million et demi de

Juifs, destinant le reste à s'entr'égorger comme gladiateurs dans les villes de Syrie, à servir de trophées lors de l'entrée triomphale des vainqueurs dans la voie Sacrée, et à élever sur leurs épaules labourées par le fouet, les masses de cet amphithéâtre, pour mourir enfin entre les mâchoires et les griffes des bêtes affamées.

Titus, après avoir aimé Bérénice, comme Antoine aima Cléopâtre, après s'être entendu appeler messie par ses propres victimes, et dieu par ces Egyptiens dans les jardins desquels poussaient des dieux; après avoir consacré au bœuf Apis d'autres bœufs à l'ombre des pyramides; après s'être formé une cour de satrapes en Orient, et avoir reçu, pendant tout un jour, les ennuyeux honneurs du triomphe sous les arcs de la Ville-Eternelle, démolit la maison d'or de Néron, changea en statue du Soleil la statue du César adoré par la plèbe, dessécha le lac qui s'étendait du mont Célius au mont Esquilin, arracha les bosquets et rasa les prairies qui les bordaient, et dressa, au fond, le plus grand amphithéâtre qu'aient vu les siècles, consacrant son inauguration par cent jours de fêtes incroyables, pendant lesquels il y eut des combats de daims, d'éléphants, de tigres, de lions, d'hommes, combats gigantesques qui éclaboussèrent de sang bouillant le visage de César et le visage du peuple. Neuf mille animaux périrent sur l'arène pendant cette orgie de sang. L'histoire, qui a conservé le nombre des bêtes féroces immolées, ne mentionne

point le nombre des hommes, sans doute parce que les esclaves importaient moins aux Césars que les bêtes.

Titus chercha sur le trône un moyen d'apaiser la soif insatiable de son ambition, et il ne put le trouver. Que pouvait-il désirer encore, tenant déjà le monde sous sa main, portant sur ses épaules le manteau des Césars, contemplant toutes les races soumises à son autorité comme des troupeaux, et l'univers silencieux et subjugué! Mais, sur le point de réaliser ses rêves ambitieux, Titus sentit son cœur se briser; soit parce qu'il n'avait plus rien à désirer, soit par suite de désirs vagues, infinis, qui s'évanouissaient dans des nuages de songes fantastiques, dissipant avec eux son existence entière. Ce qui est certain, c'est qu'en montant sur le trône, une immense tristesse s'empara de lui, une sorte de phthisie intérieure affaiblit son courage. Son souffle se chargea de soupirs, son cœur de douleurs, sa paupière de larmes, sa vie d'illusions, son sommeil de rêves pénibles, son passé de remords, son avenir de craintes, jusqu'à ce qu'un jour, errant dans la campagne empoisonnée de Rome en quête d'un lieu où il pourrait endormir son dégoût, il expira en fixant le ciel avec des yeux brûlés par la fièvre des désirs infinis et inassouvis. Au souvenir de la vie et de la mort de Titus, le Colysée me faisait l'effet d'une agglomération de montagnes entassées par l'ambition d'un César avide de posséder le ciel comme il possédait la terre, sans parvenir à

autre chose qu'à avoir sous ses pieds le bouillonnement de tous les crimes et sur sa tête les malédictions des hommes.

Captivé par ces souvenirs et ces idées, j'avais parcouru tout le monument. Je l'étudiais comme le géologue peut étudier une montagne, je passais par toutes les portes et les issues qui permettaient jadis le libre et rapide écoulement de cent mille spectateurs. Je montai aux gradins les plus élevés, d'où je pus contempler la campagne romaine, ayant en face les lagunes lointaines, à droite, les arcs de Titus et de Constantin, la pyramide de Sextius et la basilique de Saint-Paul ; à gauche, les catacombes de Saint-Sébastien, la voie Appienne avec ses deux files de sépulcres; derrière moi, le Palatin, le Forum, la voie Sacrée, l'arc de Septime-Sévère, le Capitole; et tout autour des lieux où circulent les idées comme une riche séve, des sites pleins de souvenirs, véritable couchant de l'esprit antique, véritable levant de l'esprit moderne.

J'étais si absorbé, que la nuit survint comme soudainement. Les cloches de Rome sonnaient la prière, les hiboux et autres oiseaux nocturnes essayaient leurs premiers cris ; on entendait le cantique aigu et monotone du crapaud et de la grenouille dans les lagunes éloignées, en même temps que le *Miserere* d'une procession entrant dans l'église prochaine : mélange de voix de l'esprit et de voix de la nature, qui plongeaient ma conscience dans des méditations

plus silencieuses et plus vagues, comme si l'âme s'échappait de mon être pour s'implanter à la façon des pariétaires dans la poussière des ruines immortelles.

La pleine lune parut à l'horizon serein et tranquille, et vint donner, avec sa mélancolique lumière, quelques nouvelles teintes poétiques aux arcs, aux colonnes, aux voûtes, aux pierres éparses, à la désolation de ce lieu, à la croix érigée à son centre, comme une éternelle revanche qu'ont prise les gladiateurs en obligeant le peuple romain à bénir, à adorer le plus abject, le plus infâme gibet des esclaves, transformé en labarum de la civilisation moderne. A l'éclat de la lune qui grandissait, à l'écho des cloches qui expirait parmi les ombres douteuses, je crus voir les âmes des générations disparues se réveiller de la poussière, et, d'un vol aussi calme que celui des chauves-souris, parcourir et visiter ces lieux consacrés par leurs souvenirs et chers jusque dans les régions des tombes. J'aurais désiré arrêter les ombres et leur parler, hélas ! de ce qui se passe dans notre monde. Si vous êtes des âmes de tribuns, de sénateurs et de Césars, sachez que tout ce que vous adoriez est mort, et que les siècles ont déjà détruit jusqu'aux degrés des autels, héritiers de vos autels, à force de les baiser. Tous ces dieux que vous croyiez immortels sont morts, et les idées qui les animaient roulent comme des feuilles sèches à travers les abîmes de l'histoire, détachées qu'elles sont des rénova-

tions continues de l'esprit humain. Les néréides ne palpitent plus doucement sur l'écume des ondes ; les nymphes à la blancheur marmorénne ne soupirent plus dans le ruisseau murmurant ; le dieu Pan a laissé tomber son chalumeau, qui emplissait les bois de mélodies. A l'ivresse des bacchantes ont succédé la macération, la pénitence, l'horreur de la nature.

Un Nazaréen, un fils des Juifs, des esclaves de cette race qui éleva, la chaîne au pied et le fouet au visage, les masses du Colysée, a vaincu et enterré les dieux qui inspirèrent Horace et Virgile, qui soutinrent Scipion dans les plaines de Carthage, Marius dans les champs putrides, qui enfantèrent l'art et soumirent la victoire à leur pouvoir. C'est en vain que Tacite regarda avec mépris les sectaires de ce jeune homme obscur, pauvre charpentier de Judée ; en vain qu'Apulée le ridiculisa dans ses apologues et ses fables. Le rire immortel de Lucien lui-même ne put rien contre le souffle qu'exhalaient ses lèvres, contre les idées qui germaient de sa conscience. Les dieux sont morts, et sur leurs cadavres gît Rome morte. Le Forum est un champ où paissent les vaches ; le Colysée, un monceau de ruines où les Romains adorent le gibet de leurs anciens esclaves. La voie Sacrée s'est effondrée : les Nazaréens célèbrent leurs cérémonies au Capitole.

Ceux-ci, que vous croyiez des perturbateurs de la paix publique, ont des autels et offrent des sacrifices là où les dieux de Camille et de Caton avaient les

leurs. Des peuples barbares venus du Nord étouffèrent les oracles, interrompirent les cérémonies sacrées, livrant la conscience humaine, comme un butin, à des tourbes de cénobites qui sortaient des cloaques et des catacombes. Et lorsque la nouvelle croyance se fut emparée de toutes les âmes, que ses autels eurent supplanté les anciens, de nouveaux combattants, de nouveaux tribuns, de nouveaux apôtres, de nouveaux martyrs surgirent à leur tour pour la tuer, comme si l'esprit humain était condamné à ourdir et à défaire sans cesse la même trame d'idées. La conscience humaine passe par de nouvelles phases, le cœur par de nouvelles angoisses et la terre ensanglantée par de nouveaux frémissements de douleur.

Il m'a semblé entendre des gémissements sans nombre à mesure que mes lèvres murmuraient ces idées incohérentes. Serait-ce l'écho du vent dans les cyprès et les pins ? Serait-ce le dernier bruit du jour avant de se livrer aux bras de la nuit ? Serait-ce l'écho de la grande cité, de sa prière, de ses lamentations ? Mais cela ressemblait à une plainte de profondes douleurs.

Sunt lacrimæ rerum.....

Pour m'en distraire je commençai à m'imaginer une fête de l'amphithéâtre. La masse du Colysée n'était pas alors l'immense cadavre actuel. Ici se dressait une statue, là un trophée, plus loin un mono-

lithe apporté de l'Asie ou de l'Egypte. Le peuple-roi entrait par les vomitoires après s'être baigné et parfumé dans les thermes, et montait jusqu'au faîte pour se répartir ensuite sur les gradins qui lui étaient désignés d'avance. D'un côté, on voit la porte sanitaire par où passaient les combattants ; de l'autre, la porte mortuaire par où l'on emportait les morts. Les cris de la multitude, les sons aigus des trompettes se mêlent aux hurlements et aux rugissements des bêtes féroces. Bientôt arrivent les sénateurs et le César. Quelques employés de bas étage distribuent au peuple des garvances grillés, qu'ils portent dans des cabas de sparterie comme nos paysans. Le sol reluit de poudres d'or, de carmin, de minium pour dissimuler la couleur du sang, pendant que de grands voiles de pourpre orientale, qui projettent leurs reflets de feu sur tout ce spectacle, tempèrent la lumière.

Les sénateurs occupent les gradins inférieurs, puis les chevaliers; les pères de famille qui ont donné à l'empire un certain nombre d'enfants se placent au-dessus, et le peuple prend rang aux gradins supérieurs. Enfin, comme couronnement du tout, les dames romaines, vêtues de gazes légères, chargées de riches joyaux, embaument les airs avec des essences que versent des pommes d'or, et enflamment les cœurs par leurs paroles d'amour et leurs regards voluptueux.

Pendant que les spectateurs attendent le César qui doit donner le signal de la fête, ils se livrent à toutes

sortes de murmures. Regarde ce Plutus; hier, on lui brûla les jardins de Pompée, et il est si riche qu'il ignorait qu'ils lui appartinssent. Solia Paulina porte sur son corps pour soixante millions de sesterces en émeraudes, somme infime comparativement à celles que son aïeul extorqua aux provinces opprimées. Celui-là, qui accompagne toujours le César, vola une coupe d'or dans certain repas de Claudius. Ces écervelés saluent l'orateur Régulus parce qu'ils craignent le venin distillé par sa langue de vipère. Lui, a des honneurs, pendant que des généraux qui ont vaincu les barbares et sont morts en défendant Rome restent depuis dix ans sans sépulture. Le médecin Eudème arrive : ses pupilles de corruption et de concubinage ne tarderont pas à paraître. Regarde cette fille, elle a huit ans et n'est plus vierge. Son illustre mère, quoique appartenant à l'une des familles romaines les plus nobles, s'est rayée de la liste des matrones et s'est inscrite sur le livre des prostituées. Mais le César vient et le peuple l'acclame, toujours reconnaissant des fêtes et surtout des tueries. Les prêtres et les Vestales offrent des sacrifices aux dieux protecteurs de Rome. Le sang coule, les entrailles des victimes se consument et se dissipent promptement dans le feu sacré, les chœurs et la musique retentissent ; la multitude vocifère de nouveau, et, sur un signal impérieux, apparaissent les gladiateurs qui saluent les assistants, le sourire aux lèvres, comme si un festin savoureux les attendait, et non pas l'implacable mort. Ces

malheureux se divisent en plusieurs catégories. Les essédaires conduisent des chars peints en vert. Les mirmillons se cachent derrière de ronds écus de fer, par l'un des côtés desquels ils montrent des couteaux très-affilés. Les rétiaires lancent en l'air et reçoivent leurs tridents avec une grande habileté. Leur costume est superbe : une tunique rouge, des brodequins bleu de ciel, un casque doré que termine un poisson très-luisant. Les équestres font agilement le tour du cirque sur leurs chevaux. La lumière se réfléchit sur leurs plastrons d'acier, sur leurs colliers et leurs bracelets. Leurs tuniques sont multicolores et rappellent les costumes orientaux. Les bestiaires arrivent les derniers ; tous sont choisis parmi les plus beaux hommes et, tout nus, ils imitent dans leurs attitudes les poses artistiques des statues classiques ; le peuple les salue avec frénésie, parce qu'ils sont les plus forts, les plus vaillants et les plus exposés. Ils sont nés sur les montagnes, dans les déserts, aux caresses de la nature ; ils ont aspiré l'air pur des champs et la liberté. La guerre seule a pu les arracher à leur patrie. Déjà dans Rome on les a engraissés pour qu'ils eussent du sang, oui, du sang à offrir en holocauste au peuple romain. Là-bas, dans l'ergastule, plusieurs de ceux qui vont se blesser et se tuer les uns les autres avaient peut-être contracté d'étroites amitiés. Plusieurs, peut-être frères par le sang ou par le sentiment, auront à s'immoler, quand, unis par les mêmes affections, ils pourraient plonger

leurs épées dans les entrailles du César, et ainsi venger leur nation et leur race.

Mais voilà qu'ils se guettent, se cherchent, se menacent, se mêlent et s'engagent dans une lutte barbare et cruelle. Si l'un d'eux, mû par la crainte personnelle ou par la compassion en face de son adversaire, recule, le maître du cirque lui enfonce un bouton de fer rouge dans les chairs nues. Le sang coule et fume de toutes parts. Un gladiateur glisse-t-il sur ce sang? le peuple crie, le croyant mort, et le siffle lorsqu'il se relève vivant. Celui-ci s'évanouit après des efforts surhumains pour se tenir debout. Celui-là tombe à la renverse après une seule blessure sur son écu. Un autre se tord dans des douleurs infinies et râle comme un épileptique. Deux se sont blessés mortellement l'un l'autre; mais, jetant leurs épées en tombant, ils s'embrassent pour s'aider dans la mort. Des membres mutilés, des entrailles éparses, des sanglots d'agonisants, des râles de moribonds, des soupirs mêlés de plaintes, des cris de rage et de désespoir : tout cela est un spectacle grandiose pour le peuple romain, qui crie, applaudit, s'enivre, devient furieux, suit le combat avec une attention fiévreuse, tend les yeux pour mieux voir la tuerie, gonfle ses narines et sa poitrine pour mieux humer les vapeurs du sang.

La colère, oui, la colère flottait comme la passion unique sur tout ce carnage. La sculpture antique, généralement d'une sévérité olympique, nous a laissé

l'image vivante de cette colère dans la statue du gladiateur combattant. Ses yeux se dilatent, ses sourcils froncés s'étendent au-dessus comme une nue orageuse. Ses membres robustes se tendent outre mesure. Sa tête s'avance et s'incline sur la poitrine pour parer les coups. Son corps, prêt à s'élancer au combat, ne repose que sur le pied droit. Le bras gauche menace pendant que le poing droit, fortement contracté, se prépare à donner un coup mortel. Cette statue est la vivante image de la haine. Et la haine continue a engendré, autour de Rome, cet épais nuage de colères, de malédictions qui eurent leur terrible satisfaction pendant la nuit apocalyptique des vengeances éternelles, la nuit des victoires d'Alaric et des orgies des barbares, fils des esclaves et des gladiateurs.

Qui donc peut s'étonner des châtiments de Rome? Toute sa force, toute sa majesté, toute sa grandeur ont été détruites par une idée. Là-bas, dans les catacombes, se cachent d'obscurs sectaires qui veulent opposer à l'ancien sensualisme, à la religion païenne et à l'empire, l'esprit des dogmes que Rome ne pouvait admettre sans périr. Ces sectaires fuient la lumière du jour et s'enferment craintifs dans des souterrains. Là, ils peignent le bon Pasteur qui les mène à l'éternité, la Colombe qui leur annonce le terme du grand déluge de larmes où s'engloutit notre existence. Là, ils entonnent des hymnes à un tribun obscur, pauvre et faible, qui ne sut point tuer comme

les conquérants, mais mourir humblement sur une croix ignominieuse. De là sont sortis ces confesseurs de la foi nouvelle pour la sceller de leur sang dans l'arène de ce même cirque. Le vieillard, le jeune homme, la tendre adolescente, ont entendu sans s'émouvoir les miaulements du tigre asiatique, les rugissements du lion africain. Les bêtes féroces affamées, libres des grandes loges de fer qu'on voit encore au bas du cirque, ont planté leurs griffes et leurs dents sur les corps des martyrs. Pendant que les panthères, les hyènes, les tigres et les lions se disputaient leurs restes palpitants et buvaient leur sang, les Romains, avec une insatiable fureur, acclamaient le César, dans la persuasion qu'avec ces membres les carnivores dévoraient une superstition, et qu'avec ce sang les bêtes féroces absorbaient une idée. Et les Césars sont morts, et les proconsuls se sont dispersés, et les pierres du Colysée sont tombées, et une idée nouvelle a remplacé les anciennes, idée qui, se transformant de persécutée en persécutrice, a essayé à son tour de détruire de nouvelles sectes, d'étouffer de nouvelles croyances, sans pouvoir atteindre, avec ses excommunications, son Inquisition et ses tourments au disque immortel de l'esprit humain, qui brille éternellement sur les ruines et les dieux, sur les peuples qui meurent et les peuples qui surgissent, sur les croyances et les dogmes, comme le soleil sur les chœurs des mondes.

III

LES CATACOMBES DE ROME

I

A Rome, la ville qui s'élève sur la terre étonne et émerveille; mais la cité qui se cache dans les entrailles de la terre est bien faite aussi pour émerveiller et pour étonner. Sur ses murs, le vent agite le lierre et la clématite; la conscience découvre l'idéal et la foi d'autres siècles. Sous ses murs où les ombres s'épaississent, où le froid et l'humidité de la nuit s'éternisent; à travers ces cavernes et ces grottes ouvertes dans les profondeurs du sol, il ne voltige maintenant que les feux follets, produits de tant d'ossements amoncelés par le temps, tandis qu'en des jours solennels pour l'esprit humain, des idées qui vivifièrent la conscience de l'humanité, qui éclairèrent et redressèrent ses autels, y circulaient jadis. Je me dirigeai avec un religieux respect vers ces lieux consacrés par la vénération de plusieurs générations, l'esprit assiégé par de nombreuses pensées. La campagne romaine convie à méditer sur la fragilité des

plus forts pouvoirs et sur l'inanité des majestés terrestres les plus grandes et les plus respectées.

De ce peuple qui remplissait le monde, on n'en découvre pas l'ombre. De ces institutions qui résistèrent au poids de tant de siècles, on n'en voit pas les restes. Quelques murs, quelques arcs, quelques colonnes, des inscriptions confuses, des sépulcres brisés, des statues mutilées y ressemblent aux débris d'un grand naufrage, aux ravages d'une immense tempête. Au milieu de ces ruines, je comprends le mysticisme qui s'empare de quelques âmes; le mépris de ce monde fragile où tout se perd, se détériore et se consume; l'aspiration au repos de la mort; l'impatience généreuse après la possession de l'infini dans un autre monde moins incertain et plus durable.

Moi-même, qui ai les idées de mon temps, qui crois en la pérennité de l'univers, qui envisage la mort, non comme l'anéantissement, mais comme la rénovation, moi-même je me sentais incliné vers certaines réflexions mélancoliques; je m'imaginais entendre soit la trompette du jugement retentissant sur les mondes ébranlés, soit les lamentations des prophètes sur les villes détruites.

Je voyais dans les Apennins semés de ruines, dans les files de sépulcres partout disséminés, dans les arcs interrompus des gigantesques aqueducs, dans les tours à demi effondrées, comme si la foudre les eût traversées, dans tous ces fragments d'œuvres presque pulvérisées, quelque chose des grandes visions

de l'Apocalypse, des restes de planètes éparpillés dans la solitude de l'espace par l'épée des anges exterminateurs. La figure de l'apôtre bien-aimé, que les arts plastiques ont idéalisé dans les âges modernes, éternellement jeune comme les dieux antiques, éloquent comme les orateurs grecs, sémite qui parlait le langage de Platon et plaçait le Verbe engendré à l'ombre du Pirée parmi les dogmes fondamentaux du christianisme; cette figure, que la Renaissance a mise en relief dans ses tableaux et ses statues, je la voyais là-bas, à Pathmos, au sein du chœur des îles grecques, où les horizons sourient comme les regards des sirènes; en présence de la Méditerranée éblouissante, toujours pleine de l'esprit païen et entonnant, avec ses ondes parsemées de corail, l'ancien hymne classique. Je la voyais cette figure, mystique comme la prière, douce comme l'espérance; je la voyais, au moment de recueillir toutes les colères de sa race proscrite et de tracer, dans la dernière apocalypse, le châtiment de Babylone la prostituée, pendant que les bons et les mauvais anges combattaient avec acharnement dans les airs, que les pierres heurtaient les pierres dans les planètes, que les morts, après la rupture de leur suaire et l'ouverture de leurs tombes, s'en allaient cherchant leurs chairs dans les ruines amoncelées, dans la boue pétrie de sang et de larmes, pour se présenter au dernier jugement que l'univers entier doit entendre prononcer de la bouche même du Juge éternel.

Nous nous rendions aux catacombes et nos pieds ne foulaient que des ruines. La désolation du paysage n'était pourtant pas aussi grande que la tristesse de l'âme. Proscrits, errants, sans patrie, notre pensée et notre cœur avaient et gardaient également leurs ruines sur cet immense et volcanique sol des grandes désolations. Tout rappelait la mort. Nous aurions cru nous trouver dans des sphères plutôt infernales que terrestres, si, avec la rosée matinale qui descendait des airs, avec l'herbe verdoyante qui sortait des joints des pierres, avec les fleurs printanières qui couronnaient l'herbe, avec les papillons qui se balançaient sur les fleurs, avec les tendres feuilles récemment écloses des bourgeons, avec les nids déjà ciselés dans le feuillage, la nature n'eût voulu nous rappeler, en une telle matinée d'avril, l'éternité de la vie et l'éternelle allégresse de ses splendides festins.

O nature! immobile au milieu du mouvement, une au milieu de la variété, baignée dans l'éther qui la pénètre par tous ses pores et qui forme comme son atmosphère, comme son esprit; permanente et immodifiable sous la succession d'êtres organiques qui changent et se transforment sans cesse; sujette à la mort et éternelle, sujette à la limitation et infinie, répandue dans l'immensité de l'espace et condensée dans les êtres organiques! Des astres qui projettent leur lumière sur les sphères, aux fleurs qui imprègnent les airs de leurs aromes; des gaz impalpables qui se dissipent, aux solides cordillères qui mêlent

leurs glacières, où la neige blanchit les volcans, où reluit le feu central; de la nébuleuse qui porte en germe des orbes infinis, aux mondes gigantesques déjà las de voguer à travers l'espace; depuis le grain de sable que meuvent les flots, jusqu'aux dernières étoiles de la voie lactée, dont la lumière met vingt mille siècles à parvenir jusqu'à nous, pauvres exilés attachés à notre planète; dans tout ce cercle, dont le centre se trouve partout et la circonférence nulle part, comme dit la sagesse moderne, pas une seule molécule ne périt! Le néant n'existe pas, non; ombre de notre pensée, appréhension de notre petitesse, fantôme de nos sens, idée sans réalité, que les tristes limitations de notre logique et l'incurable imperfection de notre langage nous ont obligés à placer dans l'éternel océan de la vie!

Il est vrai que quelques astres se sont éteints dans notre système solaire, comme des faunes entières ont disparu de l'écorce terrestre; mais la chaleur de la vie universelle ne s'est point éteinte, l'accroissement et le progrès des organismes les plus parfaits n'ont pas cessé. Entrons donc dans ces cavernes de ruines, la pensée fixée sur l'idée de l'infini, le cœur plein de l'espérance de l'immortalité.

La catacombe la plus visitée est celle de Saint-Sébastien, et la plus digne d'étude réfléchie est la catacombe de Saint-Calixte. A quatre milles environ, vers l'orient de Rome, entre la voie Appienne et la voie Ardéatine, sous des monceaux de décombres où

gisent toutes sortes de débris en pièces, près de bosquets de cyprès qui augmentent la tristesse et la solennité du paysage, est enclose la plus belle et la plus vaste des nécropoles chrétiennes : refuge des persécutés, pépinière des martyrs, repos des morts, temple des vivants, assemblée de ces novateurs audacieux qui apportaient à l'histoire une nouvelle lumière, à la vie un nouvel idéal. Je conseille à tous mes lecteurs de ne point aller contempler ces sites, sacrés à tant d'égards, sans se munir des livres et surtout des plans du célèbre archéologue catholique Rossi. De même que l'explorateur des forêts du nouveau monde, cette terre de l'avenir, pénètre armé de sa hache tranchante au sein des forêts vierges, abattant les arbres, chassant les reptiles, coupant les lianes, donnant une demeure à la famille et de l'espace au travail ; de même cet archéologue d'un monde souterrain plonge dans l'ombre, asile des oiseaux nocturnes, sous des voûtes chancelantes, entre un labyrinthe de grottes, s'exposant à être écrasé par un effondrement de parois fragiles, à se perdre pour toujours dans un enfoncement quelconque de ces cités tumulaires, dans cet enfer de ténèbres palpables, confondant son squelette avec les morts qu'il a essayé d'arracher au silence d'un triste et ingrat oubli.

Combien de fois le tuf spongieux a laissé choir sa fine pluie de sable sur le front de cet homme ! Combien de fois une avalanche de pierres ou de briques, roulant jusqu'à ses pieds, l'a enveloppé d'épais nua-

ges de poussière qui empêchaient toute respiration à ses poumons fatigués! Combien de fois a-t-il perdu le fil de cet immense dédale, la boussole de cet océan de ténèbres, et s'est-il imaginé qu'il avait perdu aussi toute issue et qu'une mort certaine, par la faim ou la soif, l'attendait ! Mais, à la tremblante lumière d'une lanterne sourde, mineur audacieux de l'esprit humain, il scruta les abîmes du temps, lut l'inscription tracée depuis quinze siècles par l'un de ces sectaires, qui achevaient de recueillir dans le grand cirque ces dépouilles humaines pour les confier à la terre, entre des prières dont on entend les échos, et des larmes dont les vapeurs restent encore dans cette atmosphère bénie. Ce qui frappe d'abord en descendant aux catacombes, c'est le gigantesque travail de ceux qui, privés des moyens mécaniques et chimiques de notre civilisation, creusèrent ces cités souterraines. Quoiqu'on ait dit que les catacombes ont été ouvertes dans les marbrières, leur caractère spécial, leurs galeries superposées — car il y a jusqu'à cinq étages de tombeaux — leur disposition, qui offre certaine régularité, révèlent un plan parfaitement conçu et mûri auquel était soumise et subordonnée la construction de ces cellules, où les grands élaborateurs du nouveau dogme déposaient le miel de leurs idées, miel qui devait alimenter tant de générations. Tout, jusqu'à la nature du sol, a été étudié avec soin, avec une véritable compétence. Les argiles et les grès, les marais et tout terrain retenant

facilement les eaux, étaient évités ; et les temples et les sépultures étaient creusés dans le tuf granulaire, volcanique, plus fort, plus consistant, moins accessible à l'humidité, forgé par le feu créateur et propre à toutes sortes de constructions durables. Mais il fallait préserver ces asiles, non-seulement des atteintes de la nature, mais aussi des colères des hommes.

Dans ce but, les chrétiens s'abritèrent à l'ombre de la loi. Au-dessus de tout et avant tout dans le monde, la loi romaine protégeait les lieux destinés aux sépultures. Le sol, qui était propriété de la mort, n'avait point le mouvement de la vie. Une propriété, un domaine pouvaient être aliénés, légués, donnés, mais ni la vente, ni la donation, ni le testament, n'atteignaient le sépulcre, toujours excepté et au pouvoir des familles qui conservaient, là, les cendres de leurs parents. Ainsi l'on pouvait creuser des fosses très-profondes dans le sol, élever des monuments sur les hauteurs, et, sous le nom d'aires adjacentes, réunir au sépulcre beaucoup de terrains à lui étrangers, mais dès lors sacrés comme lui. Les chrétiens profitèrent pour leurs cimetières de ces garanties des lois ; marquant un terrain quelconque, ils y ouvraient des galeries souterraines, où ils déposaient les vases du culte, les morts de leur communion et de leur famille. Une série d'aires romaines constituait le vrai centre des catacombes. Ainsi, grâce au respect superstitieux des lois pour la propriété, la prière libre et le culte des morts s'infiltraient dans la société ro-

maine. Les empereurs, qui poursuivaient les chrétiens comme croyants, les respectaient comme propriétaires. La propriété collective, qui était la propriété chrétienne des premiers temps, était reconnue par les codes et protégée efficacement par les tribunaux. S'il y eut des confiscations, comme sous les règnes de Valérien et de Dioclétien, elles furent passagères, exceptionnelles, interrompues, effacées bientôt par une restitution qui prouve la vitalité du droit, comme celles, par exemple, de Gallien et de Maxence. Et pourtant l'empire poursuit les associations illicites, il déclare telles les associations religieuses, qui menacent l'intégrité de sa vie en menaçant l'intégrité de ses dogmes. Et Rome qui, se reconnaissant épilogue et synthèse du monde ancien, admet dans ses temples toutes les divinités nées chez les peuples asiatiques, Rome repousse le Dieu des Juifs, le Dieu des chrétiens, sans doute parce que les autres dieux, comme les siens, sont les dieux de la nature, au lieu que le Dieu chrétien et juif est le Dieu de l'esprit, qui vient supplanter la véritable et puissante déesse de la terre, la déesse Rome. Malgré cette haine confirmée par tant de persécutions, toute association de bienfaisance ayant pour objet d'enterrer les morts et de prier pour eux, était respectée : on ne lui demandait point quel était son dogme religieux en lui voyant rendre hommage à l'immortalité ; à l'ombre d'un tel respect envers la mort, les cimetières et les temples se peuplaient.

Et remarquez que le cimetière chrétien exigeait de grandes dimensions. Pendant que les Romains brûlaient leurs corps et en recueillaient les cendres dans des urnes de marbre ou de porphyre, les chrétiens, qui croyaient non-seulement en l'immortalité de l'âme, mais encore en la résurrection de la chair, conservaient intégralement les cadavres au fond des tombes. Ainsi les cités des morts prenaient des proportions aussi colossales que les cités des vivants. Ainsi sous les arcs de triomphe, sous les cirques magnifiques, sous les temples où se réunissaient les dieux qui se croyaient éternels, sous les palais où régnaient des Césars qui se croyaient tout-puissants, aux quatre coins de l'horizon, se déployaient de vraies cités tumulaires, avec leurs voies, leurs places et leurs carrefours ; cités de la mort qui avivaient néanmoins dans leurs sépulcres un esprit nouveau, destiné à tuer Rome antique et à élever sur ses débris une autre civilisation.

On note une différence entre les catacombes du premier siècle et celles des siècles postérieurs, le troisième, par exemple ; celles-là étaient plus belles et plus ornementées. Le marbre y était employé fréquemment; les stucs brillants, les vives couleurs, les reliefs artistiques, les fresques dignes de figurer à côté de celles de Pompéi ; les inscriptions classiques, avec l'énumération pompeuse de titres nobiliaires et aristocratiques, les sarcophages monumentaux : le tout construit et embelli par ces artistes qui gardaient

dans leurs pinceaux et leurs ciseaux l'essence des inspirations classiques ; mais qui, quoique un peu païens encore, représentaient la transition d'un terme à un autre terme d'idées, d'une époque à une autre époque de l'histoire. Telle est la vie. Les révolutions les plus transcendantes s'éloignent timidement de leur origine et se cramponnent aux institutions mêmes qu'elles vont détruire. L'Eglise, quoique née sous la malédiction de la Synagogue, recueille et consacre les livres, emploie et répand le langage de la Synagogue. Le christianisme, bien qu'il se développe entre les persécutions du paganisme, en copie les symboles et en sanctifie les arts. La philosophie, quoiqu'elle s'éloigne des sciences théologiques, consacre beaucoup de leurs apophthegmes et renferme les formules rationalistes dans la terminologie des anciennes écoles. Les peintres mystiques du moyen âge ont leurs ascendants dans les peintres des catacombes. Là, se trouve la brillante généalogie de Cimabué et de Fra-Angelico. Ici, la colombe qui dans l'ancienne peinture servait à accompagner Vénus, sert à annoncer, avec son rameau d'olivier au bec, la promesse de la résurrection. Peut-être n'est-elle pas aussi bien dessinée, aussi bien ciselée que la colombe grecque qui a bâti son nid parmi les myrtes et les lentisques, et dont les roucoulements se sont mariés aux hymnes des temples helléniques ; mais, par contre, l'éclair sublime du nouveau spiritualisme a passé sous les blanches ailes de la colombe chré-

tienne. Telle est l'âme humaine. Le sens commun croit qu'elle s'est transformée, qu'elle s'est développée par de subites et de merveilleuses révélations, tandis qu'un travail interne, persévérant, éternel, a élaboré lentement les nouvelles croyances et les nouveaux dogmes : aliment de tant de générations attribué aux élans du cœur et de la fantaisie, aux miracles des prophètes, des anges, des révélateurs, à la façon de l'artiste et du poëte, qui attribuent au sourire de la chaste Muse cachée dans les plis de l'air ou dans les crépuscules du ciel, l'inspiration qui jaillit à flots de leur propre âme.

Mais, si les catacombes des temps apostoliques sont plus belles et plus riches que les catacombes des temps postérieurs, quand déjà le christianisme s'était répandu, je ne puis l'attribuer, comme le comte de Richmond, dans son livre érudit sur la primitive archéologie chrétienne, à ce que les premiers prosélytes se recrutèrent dans les classes les plus élevées. Non, l'histoire dément cette assertion. Ce fut la force même de l'association chrétienne qui créa les merveilles des premières catacombes. Les artistes, qui appartiennent toujours au passé par la poésie des souvenirs, furent touchés au cœur par la nouvelle foi, et ils exprimèrent leurs sentiments dans la solitude des catacombes. L'insignifiance première de la secte poursuivie la protégea efficacement contre les persécuteurs. Les premiers Césars craignaient les stoïciens, dont le sens humanitaire combattait l'idée

fondamentale de Rome, c'est-à-dire l'idée de sa supériorité ; mais ils ne craignaient point les chrétiens, confondus avec ces Juifs qu'ils emmenèrent captifs de Jérusalem, et qu'ils lançaient avec mépris aux bêtes du cirque, pour que leurs combats, leurs agonies, leur râle et leur mort, servissent de divertissement au peuple blasé.

II

Quand le christianisme se fut développé au troisième siècle ; quand le nombre de ses églises atterra ceux qui voyaient tomber en ruine, solitaires et délaissés, les temples païens ; lorsque, avec ces tendances des esprits à se séparer de l'ancienne foi, coïncidèrent les tendances des peuples à se séparer aussi de l'empire ; quand, parmi toutes ces ruines matérielles et morales, se dessinèrent, comme des nuées de corbeaux affamés dévorant un cadavre, les irruptions des barbares, dont les hurlements, le cliquetis d'armes et la férocité d'instincts, semaient partout l'épouvante, les derniers Romains attribuèrent leurs malheurs aux premiers chrétiens, qui poursuivis, traqués plutôt comme une force que comme une idée nouvelle, se réfugièrent dans des catacombes ouvertes précipitamment, enlacées avec les vieilles carrières, dépourvues de peintures et de reliefs, parce que c'étaient, non des temples religieux, mais des retraites de fugitifs. Nous étions allés des catacombes de Saint-

Sébastien à celles de Saint-Calixte. Nous fûmes conduits rapidement aux premières par un moine qui nous guidait, une chandelle à la main, en récitant des légendes dans ces cavernes. Aux secondes, nous eûmes pour conducteur un laïque fort instruit et beaucoup moins pressé que le moine, et dont les descriptions semblaient avoir été apprises plutôt par lui-même que sur les récits d'autrui. L'obscurité était grande, le silence complet. Nous semblions descendus des tempêtes supérieures de la vie aux ombres épaisses de la mort. Nous allions toujours de l'avant; et si la torche qui nous guidait se fût éteinte, comment fussions-nous sortis de l'abîme ? Et pourtant quel repos ! quelle sorte de tranquillité dans cette région de la mort ! Les fugitifs qui s'y cachèrent dominèrent le monde ; les idées écloses là couvrirent de leur ombre bienfaisante les autels et les temples pendant beaucoup de siècles ; elles fécondèrent les consciences avec leur chaleur; elles soutinrent le cœur humain avec leurs espérances.

Qui donc, en voyant les deux sociétés, n'eût pas dit que la souterraine était destinée à périr et que la supérieure, celle qui avait l'air et la lumière et se vautrait dans le plaisir et le vice, n'était pas destinée par son éclat, son pouvoir apparent, sa force factice et les courtisans qui l'entouraient, à durer des siècles de siècles ? Au faîte, les Césars, le sénat ceint de lauriers, l'armée sur les casques de laquelle se reflétait le soleil des batailles, les prêtres qui étaient les

oracles du passé et les devins de l'avenir, les courtisans en légions innombrables, les esclaves en prison, les gladiateurs dans le cirque, les arcs de triomphe, les monuments colossaux, les obélisques, témoins de tant de siècles et butin de tant de guerres ; au-dessous, des sectaires obscurs, faibles, rêvant une rédemption morale au milieu de l'empoisonnement des mœurs, sans autre force que leurs prières, avec le martyre pour toute victoire. Les temples païens étaient magnifiques, entourés de prés et de jardins où chantaient dans diverses volières des oiseaux innombrables ; ils étaient précédés de vestibules de marbre, ornés de superbes statues, dues au ciseau qui transmet aux froides pierres inertes toute la chaleur, toute la vie de l'âme ; convertis en musées d'antiques par la conservation des épées des premiers héros et des trophées que trouvèrent dans les cités ou sur les champs de bataille les premiers conquérants. Le temple chrétien, enfoui dans l'ombre, ouvert comme les retraites des bêtes sauvages, n'était orné que de quelques humbles figures symbolisant la douleur, et encore l'existence en était-elle menacée par la cruauté du despotisme animée et surexcitée par les caresses de l'orgie. Qui eût dit que ces humbles sectaires triompheraient des prodiges de l'art et des merveilles de l'histoire ? On est étourdi en voyant comment les auteurs les plus applaudis de l'antiquité se moquaient d'eux. Lucien a laissé parmi ses immortels écrits une lettre burlesque sur un martyr chrétien appelé Pérégrin. « Ce

malheureux se figurait qu'il était immortel, et partant qu'il vivrait perpétuellement. En conséquence de sa foi, il méprisait les tourments et demandait la mort. Comme le crucifié avait persuadé aux siens que tous les hommes devaient se regarder comme des frères, ils mettaient leurs biens en commun, et, victimes de l'ignorance, ils étaient les dupes des plus avides ou des plus habiles. Ils couronnaient toutes leurs folies par celle de mourir dans les flammes. » C'est de cette façon mordante qu'un écrivain de talent, qu'un philosophe aux idées élevées, qu'un satirique de premier ordre jugeait les rénovateurs du monde; et cela, quand le froid de la mort se glissait dans les veines de l'antiquité, quand les dieux du culte païen et les philosophes de la science grecque méritaient ces sarcasmes, et qu'au fond de son âme troublée il devait sentir le besoin de la rénovation.

Eh bien ! ces croyants fanatiques, ces superstitieux par tempérament, ces reclus des ténèbres, ces prédicateurs insensés, ces sectaires passionnés, ces faibles, ces pauvres et ces ignorants furent appelés après tout, en versant sur son front la vive flamme du spiritualisme, à réveiller le monde ivre et corrompu, qui, non-seulement empoisonnait la conscience humaine avec ses orgies et ses vices, mais encore dégradait la nature matérielle elle-même. Quelle était la force des chrétiens ? Quelle était leur arme ? Leur parole. Quelles étaient leurs richesses ? Leur foi. Quel était leur pouvoir ? Leur résignation à la souffrance. Quelles

étaient leurs légions? Les légions des martyrs. Quelle était leur propriété? Celle de leur tombe. Ce qu'ils possédaient réellement, c'était une force invisible, une arme qui ne s'ébrèche point, une richesse qui ne peut se perdre, une propriété sans terme : la mystérieuse lumière sans nuit et sans couchant, le feu ardent qui vivifie sans brûler, le moteur de la société, l'air que les âmes respirent sans cesse, l'idée jointe au sentiment qui a reçu du ciel le don des miracles. Les vaincus vainquirent, les proscrits régnèrent, les morts furent les dispensateurs de la vie; les faibles domptèrent de leurs mains transpercées par les clous de la croix la sauvage fierté des barbares, et l'idéal, jusque-là maudit, se transforma en labarum sacré d'une vie nouvelle.

Il est impossible que ces réflexions ne viennent pas fortement à l'esprit de tous ceux qui se promènent dans ce vaste labyrinthe de rues souterraines. Ce sont les sillons où furent déposés les germes des idées chrétiennes. Ces germes y restèrent longtemps, comme les grains de blé sous les gelées de l'hiver; mais c'est là qu'ils surgirent à la lumière. Les martyrs d'une idée progressive ressuscitent toujours. Leur œuvre quoique interrompue pour notre vue mesquine, incapable d'embrasser dans son ensemble l'univers moral, comme l'univers matériel, se poursuit néanmoins sans relâche. Nous, étranger à toute inimitié contre aucune des idées qui ont contribué à l'éducation de l'humanité, fils de ce siècle éminem-

ment synthétique, nous contemplons et admirons avec attendrissement le lieu où se forma la grande révolution morale contre les excès du sensualisme antique. Les signes épigraphiques, les figures à demi effacées, les hiéroglyphes sculptés sur les pierres tumulaires, les images sacrées de ces temps nous transportaient dans leur refuge orageux. Nous croyions entendre la psalmodie religieuse, à moitié réprimée par la terreur; voir arriver les porteurs des restes des martyrs, fraîchement recueillis dans le spoliaire du cirque, pour être déposés dans des urnes, au pied desquelles se dressait le petit autel où brûlait la mystique veilleuse. Tantôt peints à fresque, tantôt sculptés sur des pierres, nous voyions le poisson miraculeux représentant le Sauveur; les ancres, symbole de l'espérance; la houlette et l'outre du bon pasteur; l'agneau résigné au sacrifice; la nef de l'église, défiant toutes les tempêtes; la vigne mystique, dont les grappes et les sarments couvraient la terre, la femme divine glissant sur les eaux de la mer, son enfant entre les bras, et l'étoile sur le front; la cène où se distribue le pain eucharistique aux premiers chrétiens, repas frugal, aliment de l'âme, vive protestation contre les orgies de l'empire; la résurrection de Lazare, qui sort rajeuni et embelli du sépulcre, grâce au verbe divin prononcé sur ses ossements : contact qui le réveille pour une vie nouvelle, comme la doctrine évangélique a réveillé le vieux monde.

Je ne puis point entrer dans les controverses artis-

tiques suscitées par les érudits qui ont fondé l'archéologie chrétienne. Je ne puis pas dire si, comme le prétend M. Rochette, ces peintures se sont inspirées de l'art antique, ou si elles sont un produit spontané de la foi nouvelle, comme le veulent M. le chevalier Rossi et son savant commentateur français, précédemment cité. De même que ce dernier, je n'ai point vu le ciel qu'Ozanam voyait dans les yeux de ceux qui priaient, ni même l'expression spiritualiste des toiles du moyen âge sur les fresques des catacombes. J'ai vu que les visages ont quelque chose de la froide impassibilité de la peinture antique. Mais on observe que l'art est dépourvu de cette sérénité, de cette compénétration de la forme et du fond qui donnait à l'art classique un caractère olympique. Quelques gouttes de plomb fondu ont embrasé ces chairs. Quelques éclairs d'un idéal infini ont passé par ces yeux. Les formes se tordent de douleur et les lèvres soupirent de nostalgie. Ce sont des larmes mystérieuses d'où sortiront dans la suite des siècles les anges de Fiesole, les martyrs de fra Bartholoméo, les conceptions de Murillo, les madones de Raphaël.

Aussi le peintre qui contemple ces figures symboliques peut-il deviner en elles avec ravissement les premiers blasons de la généalogie de l'art moderne, de cet art pictural où nous avons surpassé les anciens. Mais chrétiens ou philosophes, partisans du passé ou partisans de l'avenir, hommes de foi ou hommes de science, lorsque vous pénétrez dans ces

abîmes, que vous tombez dans ces ténèbres, que vous découvrez les fresques confuses ou palpez les reliefs sacrés, vous sentez courir dans vos veines un frisson de terreur, comme celui que produit toujours la contemplation du sublime. J'avoue, quant à moi, que tous les sentiments et tous les souvenirs de l'enfance s'évoquaient nombreux dans mon cœur, et le possédaient comme si la foi première y eût conservé toute son intensité. Je me rappelais l'humble église de mon lieu natal, avec ses fêtes religieuses; la Vierge-Mère au milieu des nuages d'encens et des sons d'orgue; les processions qui allaient bénir les champs aux matinées de mai, alors que les coquelicots montraient leurs corolles par-dessus les blés, et que les buissons se couvraient d'aubépines; le chant des litanies répété par des voix innombrables ; les tintements de la cloche se perdant dans les airs, à l'*Angelus,* pendant que les derniers rayons du jour se mouraient sur la crête des montagnes, et que les premières étoiles du soir naissaient dans l'immensité des cieux déserts.

Et quand ces sentiments du cœur laissaient carrière aux idées, je voyais le pouvoir d'une croyance nouvelle, qui apparaît en des moments propices, au moment de la mort sans retour de la foi antique. Ce sentiment vous domine sans cesse, quand vous errez dans ces souterrains et quand vous vous figurez être un cadavre ambulant au sein de ces vastes panthéons; mais l'obscurité, la tristesse, le silence en se prolongeant longtemps vous fatiguent, vous glacent, vous

pétrifient. Vous avez besoin d'air tiède, de lumière, surtout de lumière. Aussi, lorsqu'en sortant des catacombes, nous respirâmes l'atmosphère de la campagne romaine, nous regardâmes le soleil étinceler sur les neiges de l'Apennin, nous sentîmes l'arome des herbes humides et des fleurs fraîches écloses, nous entendîmes piauler les petits oiseaux qui recevaient dans leurs nids la becquée et les caresses maternelles, pendant que les hirondelles s'envolaient au ciel et que le rossignol chantait dans le bocage voisin, nous ne pûmes que bénir la nature qui offre un théâtre éternel à toutes les tragédies, et des pages infinies à toutes les épopées de l'histoire.

IV

LA CHAPELLE SIXTINE

Rome est la cité des éternelles tristesses. Ses cyprès murmurent une élégie. Ses fontaines pleurent la mort de quelque Dieu. La lune, en se réflétant sur ses marbres, évoque des légions de blanches ombres. Partout elle montre des monceaux de ruines couronnées d'orties. Une armée de Titans a été précipitée sur la poussière de cette cité assise sur des urnes funéraires. Les pierres gigantesques, les murs cyclopéens, les colonnes colossales sont les ossements de cette race vaincue par les foudres du ciel, annihilée par les malédictions divines. Jamais un volcan éteint par le froid des siècles ne fut aussi majestueux dans la stérile solitude de son cratère, que l'est Rome morte. Jamais les débris des fossiles incrustés dans les montagnes par le déluge n'instruisirent autant que ces briques disséminées sur des cendres, que ces pierres avec leurs inscriptions à demi effacées.

Tout est désolation. Vous errez entre des sépulcres vides. La mort n'a pas même respecté les cendres des morts. Dans son insatiable voracité la nature a mé-

tamorphosé les ossements tombés sur son vaste sein. Les atomes de César, de Sylla, de Cincinnatus, de Camille roulent peut-être dans la poussière que le vent balaye, peut-être nuancent légèrement les fragiles ailes d'un papillon, ou se dilatent à travers les fibres d'herbe qu'avec sa dent affilée fauche la chèvre sauvage.

Et pourtant, lorsque ces atomes étaient groupés sur un squelette, lorsqu'un sang de feu les arrosait, lorsque les entrailles, comme autant de fours, maintenaient en eux la chaleur vitale, ils supportaient le poids du ciel, réglaient le monde à leur guise et, avec une frêle épée aujourd'hui rongée par la rouille, dirigeaient l'humanité vers l'accomplissement de ses destinées.

Mais que reste-t-il de tout cela ? Quelques couches de poussière amoncelées sur d'autres couches, où se sont évanouis et ont disparu les Césars et les tribuns, les vainqueurs et les vaincus, les Romains et les barbares, les maîtres et les esclaves, sans peser plus que d'autres cendres dans la balance de l'univers et dans la gravitation du globe.

Après avoir cheminé longtemps parmi tant de ruines, vous regrettez l'absence des habitants, mais d'habitants à la hauteur du colosse. Qu'importent l'oiseau nocturne qui se cache dans le creux d'un sépulcre, la chauve-souris qui sort d'une catacombe, le hibou et le coucou qui chantent solitaires pendant la nuit sur les pierres du Colysée ? Vous voulez, je le

répète, voir des habitants à la hauteur du colosse. Inutile de les chercher dans une race asservie et dégénérée. Les habitants dignes de Rome sont les hommes de marbre sculptés par le ciseau en blocs immortels. Ce sont les figures dessinées sur les murs par le génie. Et parmi ces figures, celles qui conservent encore le feu sacré sur le front, la force de l'héroïsme dans les muscles et dont les nerfs sont crispés par les étincelles de la pensée, celles qui respirent la tempête dans l'ample forge de leurs poumons colossaux, celles qui peuvent étayer le ciel avec leur tête et laisser sous leurs pieds un vestige ineffaçable sur la terre, ce sont les figures de Michel-Ange.

On dirait qu'après être resté gisant mille ans dans la poussière, le génie du Capitole bercé par les *Miserere* du moyen âge, a secoué un jour sa léthargie, s'est levé, les épaules chargées des montagnes de ruines entassées autour de lui, et qu'il est allé chercher ce titan de l'art, ce Michel-Ange sinistre, solitaire, mélancolique, sublime, pour lui communiquer le souffle de son esprit, et lui demander en échange de graver sur les murs de la Rome catholique les ombres colossales de la Rome antique. Ainsi devaient être forts, membrus, herculéens, les héros romains. Ils avaient besoin de cette large poitrine pour donner avec leur haleine un esprit à l'humanité ; de ces bras nerveux pour manier le chevai de guerre et l'emmener vainqueur des bords du Tigre aux bords de la Bétique. La terre reposait sur ces larges épaules

comme sur autant de cariatides. Ils devaient avoir cette attitude forcée et presque impossible quand ils assiégeaient Jérusalem et Alexandrie. Leurs mains semblent brandir cette lance, avec laquelle ils ouvrirent les veines des peuples et les entèrent fortement sur leur droit; et les épées gigantesques se courbent un peu comme si elles apportaient encore, dans le *Pomœrium* de Rome, l'énorme charge des dieux vaincus dans toute la terre.

Telle fut l'idée qu'éveilla en moi la chapelle Sixtine, quand je la visitai au retour de la voie Appienne ou voie des Tombeaux. D'abord, dans ce temple de l'art enfumé par les cierges et l'encens, vous n'apercevez que les figures colossales, sans vous rendre compte ni de l'idée ni des personnages qu'elles représentent. Ce que je puis dire de moi, c'est que, grandement ému par ma longue promenade entre deux ou trois lieues de sépulcres, je croyais voir, dans les Alcides de la voûte et les divers groupes du *Jugement dernier*, les âmes cachées dans les ruines : ces âmes qui flottent sur les pierres et les arceaux effondrés; ces âmes, errantes à travers le Forum, qui revêtent des formes humaines, colossales, violentes, comme si l'ouragan du dernier jour du monde les secouait, mais des formes en rapport et en harmonie avec leur grandeur historique. Les figures de Michel-Ange sont les héros antiques, grandis dans leur sépulcre.

La chapelle Sixtine prend son nom de Sixte IV. Le pontificat de celui-ci fut très-agité. Machiavel

apprit une partie de sa politique dans la conduite de Sixte. Il fut le premier qui montra combien le pouvoir politique des papes était considérable, et suscitant des guerres contre les magnats d'Italie, il mérita d'être considéré de tous et d'être loué par l'auteur du *Prince.* De son temps et par ses instigations, mourut assassiné Jules de Médicis à Sainte-Marie dei Fiori de Florence, à l'heure où lui-même allait célébrer la grand'messe. Les Médicis prirent leur revanche en pendant à une fenêtre l'évêque nommé par le pontife pour Pise. Les richesses de Sixte IV s'accroissaient beaucoup par la vente des bénéfices. Pierre Riario, son neveu, était cardinal à vingt-six ans, patriarche de Constantinople, archevêque de Florence, et il mourut repu d'or et de sang, aux mains du plaisir comme Balthazar et Sardanapale. Les factions combattaient à la porte du Vatican et souillaient de sang les degrés mêmes des autels de Saint-Pierre. Mais la cour romaine s'enrichissait et avec ses richesses elle élevait des chapelles. C'était le temps où pour de l'argent on concédait aux bandits des permis de vol, où un camérier disant à Innocent VIII qu'il avait acheté un évêché avec des simonies et avait vendu des saufs-conduits à des voleurs, celui-ci répondait : « Vous avez bien agi, car Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il paye et qu'il vive. »

Si la chapelle doit son nom à Sixte IV, c'est à Jules II qu'elle est redevable de la merveilleuse décoration de sa voûte. Ce temps est le temps classique

des horreurs en Italie. Si, comme dit Alfieri, la plante-homme naît plus robuste dans la Péninsule italienne qu'ailleurs et que sa vigueur se manifeste par ses crimes, jamais pays n'en vit d'aussi grands. Pise expirait dans ses lagunes après une résistance qui tenait de la folie furieuse du suicide. Un doge de Gênes, élevé du fond mobile des classes plébéiennes à la dignité suprême, était assassiné, écartelé ; ses membres distribués aux ennemis furent placés en guise de trophées sur les murailles. Trois mille citoyens tombaient égorgés sur le Prato pendant que les innombrables religieuses de ses couvents étaient violées. La noblesse de Venise mourait brûlée dans une caverne près de Vérone par l'incendie des bois d'alentour. Les enfants à la mamelle ne furent même pas épargnés. Ce temps était si épouvantable que les femmes devenaient cruelles. Une paysanne toscane trancha la tête à un soldat espagnol qui avait dévalisé sa maison, et en réparation de son honneur courut porter à son mari cette tête livide. Les Suisses ravageaient le Milanais, les Allemands la Vénétie, les Français Ravenne, les Espagnols le reste de l'Italie. Là, Gaston de Foix se complaisait à montrer sa chemise, rouge de sang italien. Là, Bayard exerçait les cruautés chevaleresques des temps féodaux. Là, sautaient les mines inventées par Pierre Navarre. Là, Gonsalve de Cordoue, le Grand Capitaine, gagnait ses victoires au prix de luttes acharnées. L'Italie était un champ de tueries. Des rangées de cadavres privés de sépulture la cou-

vraient des défilés des Abruzzes aux défilés des Alpes. Mais au milieu de toutes ces catastrophes le génie qui tonne et la voix qui commande, c'est le génie et la voix de Jules II : austère dans sa vie, Italien au fond du cœur, trempé pour la guerre dans l'airain de l'héroïsme, habile à ajouter ou à soustraire dans ses calculs comme des chiffres arithmétiques, les rois, les empereurs et les peuples ; imbu de son autorité religieuse parce qu'elle lui sert à affirmer son autorité politique ; implacable dans ses châtiments comme un prêtre de l'ancienne loi ; rapide comme un condottière pour entreprendre des incursions et assiéger des villes jusqu'au cœur de l'hiver ; dans une main, les foudres spirituelles pour les lancer avec force et expulser les hérétiques de l'Église ; dans l'autre, la mèche pour allumer les canons et expulser les barbares de l'Italie.

Il existe un rapport incontestable de tempérament entre le pape Jules II et l'artiste Michel-Ange. Celui-là veut tirer du fond des invasions une race de héros qui servent au soutien de la patrie, et celui-ci, du sein des carrières de marbre, une autre race de titans servant à exciter à la gloire.

Ainsi Jules II lui commande son sépulcre : une montagne de bronze et de marbre, à la base large, à la coupole élevée ; entre elles, une série de corniches capricieusement sculptées ; plusieurs génies dans ces attitudes viriles, violentes, harmoniques dont lui seul possédait le secret, soutenant de leurs têtes les corni-

ches et ayant à leurs pieds les nations enchaînées; les vertus et les arts représentés par de belles femmes pleurant et se tordant de douleur; aux quatre parois de la première corniche, la vie active et la vie contemplative, saint Paul, dont la parole est une épée, et ce Moïse dont le regard éclatant comme le Sinaï nous atterre encore; au-dessus, sur des trophées, des attributs de la nature et des souvenirs de l'histoire : Cybèle, la terre, déployant un suaire dans la pose d'une *Mater dolorosa* qui embrasse le crucifix inanimé sur son cœur aimant, regardant Uranus, le ciel, qui clôt le tout, souriant, et enchâsse le génie du pape comme une étoile de plus dans le chœur de ses âmes bienheureuses. Cette tombe était un poëme cyclique.

Michel-Ange parcourait les montagnes à la recherche du meilleur marbre. Il remplissait Rome de grandes pierres. Bientôt après il prenait son marteau, son ciseau, et commençait à briser, à dégrossir le marbre, haletant, ruisselant de sueur, avec des efforts suprêmes et, au milieu d'une nuée de pierres qui jaillissaient sous ses coups, cherchant l'image telle qu'il la découvrait dans sa propre pensée. Mais engagé dans ce travail herculéen, l'envie le mordit aux talons. Bramante, l'un des génies de cette époque surnaturelle, voulut le perdre. L'un principalement architecte, l'autre sculpteur avant tout, ils devaient se compléter loin de s'exclure.

Les statues grandioses de Michel-Ange semblent

faites pour briller sous les arcs audacieux de Bramante. Là, parmi ces longues lignes, sous ces courbes prodigieuses, ayant pour décoration une de ces cours ou un de ces temples à la perspective infinie, les statues de Michel-Ange pouvaient déployer leurs attitudes tragiques, leurs membres titaniques que semblent mouvoir les rayons des idées, et accuser un effort suprême pour monter de la terre au ciel. Bramante et Michel-Ange s'abhorraient, mais ils se complétaient. Telle est la nature humaine. Ces deux hommes ignoraient qu'ils fussent les ouvriers d'une même œuvre. C'est pour cela que l'histoire ne commence à avoir conscience de soi-même qu'après que la mort est passée sur ses héros. Telles armées qui se sont combattues jusqu'à s'anéantir sur un champ de bataille ; tels hommes qui se sont détestés jusqu'à se blesser par la calomnie ; tels génies qui se sont poursuivis mutuellement jusqu'à vouloir s'effacer de la terre, comme s'il n'y avait point de l'air pour tous, ne savent pas, aveuglés qu'ils sont par les passions ou la poussière des faits quotidiens, que demain ils doivent se confondre dans une même gloire, représenter une même idée aux yeux de la postérité, avoir les mêmes admirateurs et les mêmes détracteurs pour les traces profondes que leurs œuvres d'art ont laissées sur le monde ; que toute grande personnalité est un ouvrier employé à élever cette série d'arcs triomphaux appelés siècles, et tout esprit individuel une facette du prisme appelé esprit humain, lequel dé-

compose en mille nuances la lumière divine où vogue l'univers.

La société est comme la nature. Le mal réside dans le particulier, le contingent, les limites des choses; mais le mal disparaît dans l'ensemble, l'universel, l'éternel. Ainsi arrive-t-il qu'en certains siècles tous les individus paraissent pervers, tous les peuples aveugles, toutes les actions coupables : ici un monstre, là une tuerie, plus loin une superstition; et bientôt, quand l'idée du siècle se dégage de ce tout, elle se montre comme une nuée bienfaisante, pleine d'une rosée consolatrice qui rafraîchit les airs et imbibe la terre d'une vie nouvelle. Dans l'univers il en arrive de même. Le poison, la foudre, la peste, les catastrophes sont des accidents qui ne parviennent jamais à troubler la sérénité de l'ensemble, la vie qui jaillit du sein de la nature comme une tranquille cascade, l'éternelle lumière du Cosmos. La vipère pique l'homme, mais ne peut piquer l'humanité. La mort fauche l'individu, mais non l'espèce. Je me suis toujours élevé contre l'idée maudite de l'éternité du mal, et j'ai combattu en conséquence l'idée non moins maudite de la mort complète et de l'anéantissement complet de la conscience. Résolvons toutes les antinomies, toutes les contradictions, au moyen de la mort. Considérez comme Bramante et Michel-Ange, adversaires durant leur vie, se sont réconciliés dans l'immortalité.

Poursuivons l'histoire de la chapelle Sixtine. Bra-

mante inspire à Jules II l'idée de charger Michel-Ange des fresques de la voûte. Mais le grand sculpteur ignore jusqu'aux procédés de la peinture à fresque, et il le dit au pape. Celui-ci n'admettait point de contradiction, il ne tolérait ni la désobéissance, ni même la raison des raisons : l'impossibilité. Le coup allait droit au cœur de Michel-Ange, car, à quatre pas de la chapelle Sixtine, peignait alors Raphaël dans son immortelle sérénité et avec un bonheur prodigieux. Le premier sculpteur de son siècle courait la chance de n'être que le second peintre ; cette idée tourmentait son orgueil, mais sans l'abattre. Dans l'impossibilité de résister à l'ordre du pape sans se perdre, il appelle de Florence les peintres les plus habiles à tracer des fresques, apprend d'eux la partie spéciale à tout art et les congédie. Il s'enferme seul dans la chapelle, contemplant cette immense voûte haute, obscure, nue, vide, semblable à l'espace désert avant la création. Mais lui la peuplera. Quand vous regardez avec attention ces figures un étrange mirage vous fait croire qu'elles ont été peintes en un éclair. On voit qu'elles émanent des rayons d'une tempête et des colères d'un géant. Leurs lèvres sont dessinées pour exhaler une lamentation de Jérémie, un tercet du Dante, une malédiction du Prométhée d'Eschyle. — L'âme de Raphaël enfantait ses figures comme on dit que la Vierge enfanta : sans douleur. Chacune d'elles semble née comme Cythérée de l'écume de la mer dans la coquille de nacre, le sourire sur les lè-

vres, les rayons de l'aurore au front et le ciel dans les yeux. Un flot de cette âme sereine les a déposées sur les plages arides de la réalité. — Les figures de Michel-Ange luttent, souffrent, se tordent, sont en butte aux rafales de l'ouragan, ont pour lumière un incendie, expriment la virilité et la puissance de la douleur, sont les fils géants des frémissements désespérés de son génie en délire, anxieux de marquer la réalité du sceau de l'infini. C'est pour cela que toutes portent dans les chairs le fer brûlant de l'idée de cet homme, et qu'elles soupirent sans espoir de la réalité après un monde infini, comme le naufragé après la terre. Il est nécessaire de comprendre toutes les douleurs qui travaillaient le cœur de Michel-Ange lorsqu'il composa son œuvre. Raphaël est toujours soutenu par sa maîtresse qui l'adore, par ses disciples qui lui obéissent, par un chœur d'anges qui l'entoure. Le grand sculpteur est seul, séparé du monde, réduit à un perpétuel colloque avec ses idées, sans amour ni amitié, isolé comme les grandes éminences sur le globe, la tempête au front.

Après avoir appris les premiers procédés, il essaye les linéaments de son gigantesque poëme. Les couleurs se décomposent, la peinture tombe par lambeaux. Aussitôt il court prier le pape d'annuler son engagement. Jules II insiste, et le peintre San-Gallo lui donne un moyen simple pour vaincre la difficulté. Voilà que l'échafaudage que lui a construit Bramante, fixé au toit par des cordes, produit, à chaque

frémissement de son pinceau, un balancement qui ressemble à un faisceau d'éclairs. Michel-Ange en construit un autre complétement immobile. Enfin il trace le ciel qui contiendra ses figures. Mais à peine a-t-il l'espace que le désespoir l'accable; il craint de ne pouvoir le remplir. Il ferme à clef la chapelle et s'élance comme un fou à travers la campagne romaine. Les arcs brisés, les aqueducs semblables à des squelettes géants, les ruines sur l'amas desquelles s'assied le berger et dont les côtés sont escaladés par la chèvre; les Apennins chargés de neige à leur cime et de cadavres de peuples à leurs flancs; les cyprès, les saules, les pins qui donnent à tout le paysage l'aspect du plus vaste cimetière qu'aient vu les hommes; les lagunes couvertes de joncs et traversées par des buffles sauvages et de tristes barques où sont couchés des êtres qu'on prendrait pour des morts réapparus sur la terre; les sépulcres dorés par le soleil comme des fragments de planètes détruites; sur cette désolation, les nuages fantastiques qui semblent des évaporations des cendres, volcans flottants parmi les mirages du désert le plus peuplé d'idées qui existent au monde : ce spectacle dut fortifier l'âme du titan et l'obliger à produire ce qui est supérieur aux forces humaines, une œuvre sublime.

Mais il avait besoin de se réfugier dans sa solitude et son inspiration. Le temps est le grand auxiliaire des œuvres d'art. L'impatience du pape s'était acharnée contre son inspiration, sa solitude et son temps :

il était vieux et voulait voir l'œuvre avant sa mort. Michel-Ange devait faire ou inventer trois merveilles pour Jules II : son sépulcre, sa statue et la voûte de la Sixtine. Le sépulcre fut abandonné comme trop difficile et trop coûteux. La statue de bronze, élevée sur une place de Bologne, fut convertie par les Bolonais en une pièce d'artillerie : elle s'appelait *Julienne*, et ils s'en servirent contre le pape. Il ne restait à Michel-Ange pour sa gloire que la chapelle Sixtine. Appuyé sur son bâton le pape venait interrompre, impatienter, presser l'artiste. Michel-Ange laissa tomber une planche à ses pieds. « Sais-tu, crie le pontife, que si tu m'eusses touché à la tête, tu me tuais ? — Votre Sainteté, réplique l'artiste, s'évitera tout, en ne venant pas me distraire. » Jules II comprend la leçon et s'en va. Mais peu de jours après, et pendant que Michel-Ange était le plus livré à sa furie créatrice, le pape apparaît. « Quand est-ce que tu achèveras ? » demande-t-il. — « Quand je pourrai, » répond Michel-Ange, recouvrant ses figures d'un épais voile noir tendu sur toute la voûte. Une autre fois le pape impatient veut voir où en est l'œuvre. Michel-Ange s'y oppose. Le pape gravit péniblement l'échelle de l'échafaudage. Michel-Ange se place entre les peintures et le pape.

Maints auteurs disent qu'en cette occasion le bâton tomba sur les côtes du sculpteur. Il est hors de doute qu'un jour Jules II bâtonna son camérier, pour avoir dit que Michel-Ange était à moitié fou comme tous

les artistes. Mais fortement épris d'amour pour son œuvre qui commençait à sortir du chaos, Michel-Ange l'acheva, sachant d'ailleurs que, s'il eût voulu s'enfuir, le pape l'eût fait arrêter en route, ou eût déclaré la guerre à la cité qui l'eût retenu sans son consentement souverain, ainsi que Florence en avait été menacée une fois que l'artiste s'y était réfugié pour éviter sa colère.

Enfin apparut, oui apparut, cette œuvre-siècle, cette œuvre-humanité. La Renaissance avait trouvé son symbole. C'est l'âge du grand développement de l'homme. Par la boussole il se développe sur la mer, par l'imprimerie dans le temps, par la découverte de l'Amérique sur le globe, par la philosophie dans l'esprit, par la réapparition des arts classiques dans l'histoire, et par le télescope il va croître dans le ciel, et par toutes choses dans le sein de Dieu. Voulez-vous voir combien l'homme s'est développé? Voulez-vous avoir la mesure de son progrès? Eh bien, comparez les figures mélancoliques, rigides, étroites de poitrine, faibles et languissantes, qu'a laissées à Florence Fra-Angelico, comme le testament du moyen âge, avec les figures audacieuses, athlétiques, gigantesques, herculéennes, qu'a laissées Michel-Ange dans la chapelle Sixtine comme la glorification de la Renaissance.

Imaginez-vous un grand toit plainier, éclairé par douze fenêtres et séparé par une corniche des parois collatérales. Le temps, la fumée de l'encens et des

cierges lui ont donné un ton crépusculaire qui augmente ses mystères.

On ne dirait point des peintures mais des sculptures, à voir la force de la carnation, la vigueur du dessin, le relief des formes. C'est l'apothéose du corps humain régénéré : dans les frises de la corniche et au-dessus des fenêtres, soit étendus, soit debout, soit dans des attitudes et des poses invraisemblables, voyez plutôt ces athlètes vigoureux et nus, aux nerfs vibrants comme les cordes d'une harpe, aux fibres durcies par les exercices du gymnase; ces jeunes gens superbes qui ont combattu pour Rome sur les champs de bataille, ou fait le tour du cirque en conduisant le quadrige aux jeux Olympiques de la Grèce; tous éclos de nouveau à la chaleur de ce printemps de l'esprit et sur l'évocation de ce génie extraordinaire de Michel-Ange, qui convertit les pierres en hommes et escalade audacieusement les sommets de Rome catholique comme si c'était son ancien Olympe, pour célébrer, avec l'ivresse de sa vie nouvelle et inespérée, sa propre résurrection et la résurrection de ses dieux, de ses philosophes, de ses poëtes, de sa patrie dans les cieux de l'art.

Mais là s'arrêtent les réminiscences classiques. Le reste de ce plafond n'a pas eu plus de précédent que d'égal. Il reste là comme les premiers versets de la Bible dans la conscience humaine, comme les cimes solitaires du Sinaï, du Calvaire, du Capitole dans les plaines de l'histoire. Ce sont les sibylles et les pro-

phètes. Les premières, venues de Delphes, de Cumes, d'Erythrée, de Lybie, après avoir recueilli dans les forêts de Dodone, sur les bords de la mer Egée et de la mer Tyrrhénienne, dans les grottes du Pausilippe, dans les golfes de Corinthe et de Baïes, les prophéties, les espérances, les promesses de rédemption que les poëtes ont laissé tomber de leurs vers et les philosophes de leurs discours; les seconds, venus du désert, du Carmel, des grottes de Jérusalem, des bois primitifs du Liban, après avoir recueilli les espoirs consolateurs de cette race de prêtres, s'unissent dans la chapelle Sixtine comme des chœurs de titans, pour soutenir de leurs forces le plafond où ressortent merveilleusement, dans des tableaux uniques par leur grandeur, toutes les allégories et toutes les tragédies de la Bible : le chaos submergé dans ses ombres; la première lumière irradiant pure sur les eaux limpides; Adam complétement endormi encore dans le sommeil de la matière ; Eve récemment créée, se réveillant déjà dans l'extase de l'amour, enchantée par la floraison de la vie qu'elle respire et absorbe, délirante d'allégresse; le péché qui se glisse sur la terre dépossédée du paradis, et la première douleur qui pénètre dans le cœur dépossédé de l'innocence; le déluge versant ses eaux verdâtres de fiel, que sillonnent les éclairs et que l'ouragan soulève sur les cimes où les derniers hommes se cramponnent pour se sauver dans les râles du désespoir; le sacrifice de Noé sur les montagnes, comme symbole de la perpétuité

de la nature et du salut de l'espèce; le tout groupé, réuni, titans, sibylles, prophètes, orages, ouragans, déluges, autour de cette gigantesque et sublime figure de l'Eternel, au front et aux mains duquel rayonne la pensée, palpite l'action, et dont le regard étincelant domine ces créatures, qui doivent toutes à son souffle créateur le mouvement et la vie.

Mais après avoir examiné l'ensemble, descendez aux particularités. Comme chacune de ces figures est surnaturelle ! On ne comprend pas que les forces fragiles de l'homme aient pu s'élever si haut. J'ai vu beaucoup d'artistes en muette contemplation, laisser tomber leurs bras découragés, remuer leur tête désespérée, comme pour dire : « Jamais nous ne répéterons cela. » Les idées mères, que Gœthe voyait dans les cavernes tissant les fibres de la vie et les enveloppes des formes pour tous les êtres, ne sont pas aussi sublimes que ces sibylles. Les géants de la Bible et de la poésie classique n'ont pas la stature de ces prophètes. Isaïe lit le livre des destinées du monde. Son cerveau ressemble à la courbe d'une sphère céleste. C'est une urne d'idées comme les sommets des hautes montagnes sont les urnes de cristal d'où descendent les grands fleuves. L'ange l'appelle et il lève lentement la tête vers le ciel sans abandonner le livre, comme suspendu entre deux infinis. Jérémie porte la bure du pénitent, ainsi qu'il convient au prophète errant autour de Jérusalem. Ses lèvres vibrent à la manière de la trompette des conquérants. Sa

barbe retroussée en coquille descend ainsi qu'une trombe sur sa poitrine. Sa tête est inclinée comme une touffe de cèdre foudroyé. Autour de ses prunelles mugit un océan de larmes. Les mains apparaissent fortes, mais lasses de soutenir les pierres vacillantes du sanctuaire. On voit que l'entourent les plaintes et les élégies des enfants d'Israël captifs aux rives du fleuve étranger, les lamentations sans fin de la maîtresse des nations solitaire et désolée comme une veuve. Ezéchiel est furieux. Son esprit le possède. Il parle avec ses visions comme s'il était pris d'un délire divin. Des monstres invisibles doivent agiter leurs puissantes ailes à son oreille et lui produire, à en juger par son saisissement, l'effet de houles en courroux. Le vent de la mer gonfle son manteau comme une voile.

Daniel est complétement, absolument absorbé par ses écrits, comme celui qui doit raconter au monde les châtiments des tyrans et les espérances des hommes de bien : le châtiment de Nabuchodonosor, changé de dieu en bête ; le châtiment de Balthazar, surpris par la mort au milieu du festin où il offre à ses concubines le vin de l'orgie dans des coupes volées au temple saint; les châtiments des courtisans de Darius, dévorés dans la fosse par les lions affamés; après quoi s'écouleront soixante et dix semaines d'années, au terme desquelles, suivant l'annonce de Gabriel, naîtra un humble enfant, vêtu de lin blanc, dont la parole réveillera les morts couchés dans la poussière

des siècles, et fera briller le firmament de nouvelles splendeurs. Jonas se trouve épouvanté, en voyant mourir la grande Ninive, alors que, du sein de la mer, il passe au sein du désert. Zacharie est le plus vieux de tous. On dirait qu'il tombe comme si le sol s'enfonçait sous ses pieds, au tremblement de terre annoncé dans la dernière de ses prophéties. Le plus admirable, dans ces figures colossales que vous ne vous lassez jamais d'admirer, c'est qu'elles ne sont pas seulement des décorations d'une salle, des ornements d'une chapelle, mais des hommes; oui, des hommes qui ont souffert nos douleurs, qui se sont déchirés aux épines de la vie, dont le front est sillonné par les rides du doute, et dont le cœur est saisi par le froid de la déception; qui ont assisté aux combats où meurent les peuples et aux tragédies où se consument tant de générations; qui ont vu s'étendre sur leurs têtes les brouillards de la mort, et dont les mains voudraient préparer une nouvelle société; dont les yeux sont fatigués, presque éteints, à force de contempler sans cesse le mirage mobile et changeant des temps, et dont les chairs sont dévorées par le feu des idées; qui portent, sur leurs nerfs crispés, leurs âmes grandioses, et sur leurs âmes, le poids plus lourd encore de leurs aspirations irréalisables, de leurs rêves impossibles, de leurs luttes sans victoire, de leurs désirs d'infini sans aucune satisfaction sur la terre.

Je voudrais définir ces figures. Par ce qui touche de plus près à l'humanité, par la forme, par l'orga-

nisme, elles sont vraiment surhumaines. Tous ces êtres gigantesques et extraordinaires, que les diverses cosmogonies ont cru voir surgir de la première fécondité du globe récemment créé dans l'expansion de sa vie, devaient avoir cette stature colossale. Mais par ce qu'il y a en elles de spirituel, de permanent, toutes sont humaines, toutes sont filles de ces deux éléments de notre vie qui ont engendré tant de grandeurs : l'aspiration à l'infini et la douleur de la réalité, contre laquelle se brise l'âme lorsqu'elle veut rayonner dans l'invisible, l'immense, le mystérieux, et qu'elle retombe sur son étroit lit de boue avec un horrible frémissement et un gémissement prolongé.

Mais où je vois l'esprit humanitaire, réconciliateur, universel du seizième siècle, c'est dans ces sibylles du paganisme élevées au niveau des prophètes, placées à leurs côtés, répétant la même idée, annonçant la même vérité, comme deux chœurs séparés dont les voix et les cantiques se trouvent confondus dans le ciel.

Ce n'est point différemment que, dans le laboratoire des airs, se confondent l'électricité provenant de diverses montagnes et les vapeurs exhalées par des mers lointaines. Combien nous sommes distants de ces premiers iconoclastes qui détruisaient les plus belles statues des dieux, parce qu'ils les croyaient des effigies du démon ! Combien nous sommes éloignés de cet esprit étroit qui condamnait l'histoire de l'antiquité parce qu'il la supposait corrompue ! Les si-

bylles sont les oracles du paganisme. Quand le jour expire, quand les pléiades sortent de la mer, quand les ondes phosphorescentes meurent paisiblement sur le sable, à l'ombre de l'arbre plein de mystères, au pied de la pierre bronzée par les siècles, revêtues d'une tunique blanche et couronnées de verveine, l'autel allumé devant elles, le dieu dressé à leurs côtés, le peuple les entourant immobile, les cithares des vierges résonnant à leurs oreilles, les yeux au ciel et les mains sur la poitrine, l'âme en délire, les nerfs agités, les sibylles disent leurs oracles secrets en vers mystérieux, recueillis sur des feuilles fugitives, abandonnés parfois à la merci du vent, et découvrent ainsi les mystères de l'avenir, et arrachent ainsi de force le fœtus du fait futur aux entrailles des âges futurs, endormis encore dans les abîmes de l'éternité.

Saint Augustin a lu les livres mystérieux de ces femmes. Dans son enthousiasme il a fait comme Michel-Ange : il les place dans la cité de Dieu. Elles ont prédit la venue du Christ. « *Pertinent ad civitatem Dei* », s'écrie-t-il ; ce sont celles-là mêmes qui, suivant une pieuse légende, s'arrachèrent la couronne du front et descendirent muettes de l'autel de marbre en présence du César, parce qu'était né l'Attendu des nations et que s'étaient accomplies les promesses des siècles. Virgile mérita que saint Jérôme saluât son sépulcre au Pausilippe, après avoir salué le berceau du Christ à Bethléhem. Virgile mérita davan-

tage : il mérita que saint Augustin le citât au nombre des plus illustres témoins en faveur du christianisme, qui ont dissipé ses doutes et fortifié sa foi. « Je ne croirais pas ceci avec autant de facilité, dit-il, si un grand poëte romain ne l'eût préalablement annoncé. » Ce n'est pas tout : le plus grand poëte du moyen âge invoqua Virgile en ces termes :

Per te poeta fui, per te cristiano.

Tout cela, parce que Virgile répéta l'oracle de la sibylle de Cumes : la venue d'un enfant mystérieux dont la présence changerait l'ordre des siècles, et grâce à laquelle la nature perdrait ses maux, le lion sa férocité, le serpent son venin, le champ ses épines, le travail sa fatigue, et, sans être arrosés de sueur, les champs seraient très-féconds, la vigne produirait ses raisins, le froment ses épis, les arbres leurs fruits; les collines se couronneraient de lis, les toisons des agneaux se teindraient des nuances de l'iris; les abeilles, émoussant leurs aiguillons, déposeraient spontanément leur miel sur les lèvres, comme les vaches distilleraient leur lait dans les outres; et l'univers, pareil à un arbre caressé par une brise céleste, entonnerait un sublime cantique qui ferait oublier la musique de Linus, la flûte de Pan et les mélodies d'Orphée, l'hymne ineffable de la nouvelle ère de justice.

La vérité est que l'histoire, dans son universalité

moderne, a détruit beaucoup de haines. Les Romains et les barbares, qui se combattaient comme d'éternels ennemis avec fureur à la fin des âges antiques, étaient frères, appartenaient à une même race. Et ces prophètes de Jérusalem, ces infatigables lecteurs de l'avenir, ces invincibles ennemis des tyrans, de même que ces sibylles mystérieuses qui erraient à travers les sables lybiens et les ruines de Perse, à travers la mer Ionienne et les grottes de Cumes, et apparaissaient sur les cimes de l'archipel grec et au cap Misène, telles que des âmes sans corps pour exprimer des idées sans forme; ces philosophes qui, de la Grande-Grèce ont passé au Pirée, et du Pirée ont couru à Alexandrie, semant entre l'Orient et l'Occident une foule d'idées, pépinière de mondes à venir, de même que ces sublimes et obscurs missionnaires incompris de la Rome impériale, qui sont allés des catacombes aux cirques, laissant tomber de leurs veines une trace immortelle de sang qui a fécondé la foi : tous adversaires pendant beaucoup de siècles, tous réciproquement inconnus, tous séparés par des abîmes et des haines, tous se sont unis dans l'infini et ont formé notre esprit et allumé notre conscience religieuse.

Que ces sibylles de la Sixtine sont sublimes!

La pensée et le regard volent de l'une à l'autre sans parvenir à se fixer. On dirait les mères des idées, les formes des choses éternelles; le fil de la vie universelle semble enroulé à leurs doigts, et elles tissent la

trame de la nature. Ce sont la Persique, l'Erythréenne, la Delphique, la Lybique, la Cuméenne. Si vous fouillez leurs généalogies, vous trouverez le Dante, Platon, Isaïe, Eschyle, qui sont de cette lignée. Si vous cherchez leurs analogues dans le monde moderne, vous les trouverez dans quelques personnages de Shakespeare, dans quelques pensées de Calderon, dans quelques scènes de Corneille, qui sont de cette trempe.

Lisez tous les traités du sublime, et très-difficilement vous parviendrez à comprendre cette conception. Il est difficile d'expliquer un frisson que l'on n'éprouve que deux ou trois fois dans la vie, une idée qui n'a dans l'histoire qu'une demi-douzaine d'exemples. Mais levez les yeux à la voûte de la Sixtine : là est le sublime ; là est la disproportion entre notre faible nature et les forces d'une idée qui nous accable et nous anéantit dans son incommensurable grandeur. Voilà le sublime : la jouissance dans une peine !

Toi, Persique, dans la vieillesse qui te courbe, on reconnaît comment le monde en son berceau t'a confié ses secrets, dit ses vagissements, et comment avant de mourir tu t'inclines sous le poids du labeur et des années, pour écrire un poëme cyclique dans les feuilles de ton livre d'airain. Toi, Lybique, tu viens courant, comme si le sable embrasé du désert brûlait tes pieds, nous apporter une idée recueillie dans l'espace où toutes les idées se sont transformées comme des larves

mystérieuses. Toi, Erythréenne, tu es jeune comme la Grèce, belle comme l'une des sirènes de l'Archipel, enchanteresse comme la terre des poëtes, ondoyante comme les mers d'où naquirent les dieux, et, amie de la lumière, tu alimentes la lampe immortelle posée à ton côté et à l'éclat de laquelle viendra se prendre, comme un papillon, la conscience humaine. Toi, Delphique, tu es vierge comme l'Iphigénie immolée par les dieux, tu portes le baiser d'Apollon sur les lèvres, l'ombre du laurier sur le front, l'immortalité du génie dans ton sein frémissant, comme pour entonner un chant harmonieux qu'on entendra jusqu'à la fin des siècles. Toi, Cuméenne, tu laisses ta caverne, et là où les montagnes sont le mieux ciselées, où les airs sont imprégnés d'aromes, où la mer Tyrrhénienne apparaît le plus belle, dans le golfe de Baïa, tu modules doucement la mélodie de l'espérance, en contemplant la grecque Parthénope, belle et ivre comme une bacchante inclinée sur son moelleux coussin de pampres. Etes-vous de chair, êtes-vous des femmes, avez-vous senti la volupté et l'amour, ou êtes-vous les archétypes des choses, les idéals de l'art, les ombres de ces Muses que tous les poëtes invoquent, les formes variées de l'éternelle Eve que nul n'a vue sinon à travers des songes irréalisables, qu'elle s'appelle Sapho, Béatrix ou Laure, Victoria Colonna ou Héloïse; Eve que l'on rencontre au berceau comme au sépulcre de tous les âges, souriant avec l'espérance, réveillant le désir et s'enfuyant de nos

bras comme une illusion qui se perd dans l'infini ! Ce plafond de la chapelle Sixtine inspirera éternellement des rêves poétiques. L'un des plus grands littérateurs de l'Europe dit qu'il a employé trente ans à l'étudier. Quand Michel-Ange achevait de le peindre, il ne pouvait abaisser ses regards sans qu'immédiatement sa vue s'obscurcît. Il avait besoin de tenir toujours la tête élevée et les yeux dirigés vers le ciel; dans le ciel résidait l'objet de ses contemplations. Vers le ciel aussi se dirigeait son âme, débordante d'aspirations infinies et, par là même, de douleurs infinies.

Et cet homme, malgré une sensibilité aussi vive, un caractère aussi âpre, une pensée aussi extraordinaire et orageuse, a vécu au temps des changements les plus brusques, des plus forts contrastes, alors que l'esprit humain passait de tristes défaillances à une vie exubérante, de sombres éclipses à des illuminations subites, de la pénitence à l'orgie, de la foi au sensualisme, penchant tour à tour vers la droite et la gauche comme s'il eût été ivre.

Imaginez-vous un corps transféré subitement de la zone torride au pôle, de l'abîme au ciel, du sommet d'une montagne à l'abîme, de la mer orageuse à un lit douillet, et peut-être encore ne vous rendrez-vous pas compte des bondissements que les contradictions de son temps ont causés à l'âme de Michel-Ange. Le Lucifer de la Bible, passant de la nature angélique à la nature diabolique, et le Lucifer d'Ori-

gène, retournant de la nature diabolique à la nature angélique, pourraient donner une idée éloignée des transformations subites de ce siècle et de cet homme trempé dans les torrents de son siècle.

Ce n'est point ici une division arbitraire des âges. L'histoire est comme le calendrier de l'esprit : tous les cent ans, les idées varient radicalement, et les sociétés changent d'aspect et d'essence. En cent ans les atomes d'un peuple se renouvellent avec la rénovation des générations. Chaque siècle est une grande personnalité ciselée par les siècles antérieurs. L'épée est souvent un ciseau qui obéit à une conscience, à un esprit inconnu. Tous les siècles ont une physionomie et une idée. Mais le siècle que Michel-Ange remplit de sa longue existence est le plus contradictoire de tous. Si, à chaque minute, le jour naissait et disparaissait, peut-être la nature nous offrirait-elle l'image du temps de Michel-Ange, c'est-à-dire du temps qui clôt le moyen âge et ouvre l'âge moderne.

Constantinople succombe ; mais Venise, agrandie et dans toute son apogée, nef pavoisée qui lance un câble dans l'Adriatique pour maintenir unis l'Orient et l'Europe, Venise lui succède. Les dieux antiques renaissent, révélant dans leurs corps de marbre tous les secrets de l'art, et les œuvres des artistes brûlent dans des bûchers attisés par un peuple de moines sur la place de Florence. Le Pérugin conserve encore les pénitents macérés dans les cloîtres, et l'Hercule Farnèse s'élève sur le sol romain pour montrer toute la

puissance de la vie antique. L'Arioste écrit son œuvre sensuelle, où les héros dansent comme dans un brillant carnaval, et les platoniciens de Florence rêvent des idées pures, des essences mystérieuses, du ciel caché derrière la tombe et du Dieu caché derrière le monde. Savonarole, ce François d'Assise politique, invoque les anges et les saints, recommande le jeûne et la pénitence, restaure l'imitation de Jésus-Christ; et Machiavel invoque le Diable, conseille la perfidie, recommande le crime et l'assassinat, se fait l'apôtre du césarisme. Le peuple de Florence prend pour chef le Crucifié, pendant que le peuple de Rome prend César Borgia, beau comme le vice, mais infâme, traître, souillé du sang de son frère et de son beau-frère (sang qui monte à son front et à celui du pape), renouvelant les orgies de Néron et reproduisant à la fois les délires érotiques d'Héliogabale et les tueries et les empoisonnements de Tibère.

Il semble que les partis se dissipent comme des ombres : les Français viennent, par le nord, soutenir les Guelfes, et les Espagnols, par le midi, les Gibelins. Il semble que le pouvoir politique des papes et des empereurs touche à sa fin ; et le pontificat renaît plus puissant avec Jules II, et l'empire renaît plus brillant avec Charles V. L'autorité spirituelle du moyen âge est restaurée encore une fois par les arts et les artistes qui portent le Vatican sur leurs ailes, le Vatican converti en Olympe par Léon X, quand ré-

sonne la voix de Luther qui glace subitement le sang dans les veines de Rome. Partout des plébéiens se soulèvent pour sauver les républiques ou les renouveler, et partout se restaurent les monarchies. Les arts que Michel-Ange voulait unir à la liberté sont l'anneau funeste, le brillant talisman, avec lesquels les tyrans endorment les peuples. Les patriotes cherchent un Brutus et trouvent à peine un Lorenzino.

C'est pour cela que Michel-Ange n'a pas voulu terminer son buste du défenseur de la république romaine dans l'indigne Florence, livrée aux Médicis. Cet âge est le Philopœmen des principes qui tombent dans la poussière, avec leur propre poignard dans le sein. La défaite de Chéronée se répète cent fois, et cent Athènes meurent sur la terre italienne imbibée de sang. Ancône livre ses forteresses pour être délivrée des menaces des Turcs, et la tyrannie des moines lui échoit. Les papes, démentant leur histoire, se convertissent tous en Gibelins. L'Espagne qui a refoulé les Juifs et les Maures pour servir Rome, la pille. Les mille révolutions qu'il y a eu en Italie, du dixième au seizième siècles; les quatorze millions de cadavres tombés sur les champs de bataille, produisent le chaos. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi le Moïse de Michel-Ange regarde son temps si dédaigneusement ? Comprenez-vous pourquoi, dans la Sixtine, son colossal Jérémie pousse des lamentations si déchirantes ?

La catastrophe des catastrophes approchait, après

que Michel-Ange eût achevé la voûte de la Sixtine : je veux dire le sac de Rome par les Espagnols et les Allemands, commandés par le connétable de Bourbon. La faim amorçait les Espagnols privés de leur solde. La fureur religieuse excitait les Allemands ennemis du pape. Le général de ces derniers portait une chaîne au cou pour pendre le souverain pontife catholique, le jour de son entrée dans la cité qu'il appelait la sacrilége Babylone.

Le connétable désirait donner une terrible leçon à Clément VII, ennemi de son nouveau maître Charles-Quint. Rome, restaurée par quatre-vingts ans de travaux artistiques, revêtue de marbres, peinte par Raphaël et ses disciples, couverte de statues qui surgissaient des ruines comme par enchantement, enrichie par Léon X de tous les bijoux de la Renaissance, remplie de richesses par les peuples qui allaient en pèlerinage baiser ses sandales de bronze et prier dans ses tombeaux religieux, dans ses temples admirables, décorée de palais construits par une aristocratie puissante, Rome reconquérait son antique grandeur et brillait par les tributs de l'esprit aussi glorieusement qu'autrefois avec les dépouilles du monde. Cette richesse tentait les Espagnols autant que les Allemands, les uns et les autres guerriers de profession et, partant, amis du pillage qui était alors la grande moisson de l'épée.

Aussi une trêve fut-elle vainement conclue. Ces vingt-cinq mille hommes, aventuriers italiens, sol-

dats espagnols, protestants allemands, marchaient sur Rome avec le vorace appétit des légions d'Attila, ces corbeaux lancés par le pôle sur le cadavre de l'ancienne Rome. C'était une matinée de mai 1527. Le connétable demande à passer par Naples; le pape refuse. A ce refus succède l'assaut. Les Espagnols vacillent; mais le généralissime adosse de ses propres mains l'échelle aux murailles de la ville sainte. Un coup d'arquebuse le tue. Lui, agonisant, se couvre le corps avec une *capa* espagnole, pour que ses soldats ne le reconnaissent point et ne reculent pas dans leur entreprise. Les Espagnols entrent par les murs qui avoisinent Saint-Pierre, les Allemands par la porte du Saint-Esprit, les Italiens par la porte de Saint-Pancrace, comme trois torrents qui vont se confondre dans un même lit. Le pape n'a que le temps d'aller du Vatican au château Saint-Ange sous une pluie de balles, et Paul Jovio recouvre les vêtements blancs du pontife pour qu'ils ne deviennent pas la cible des arquebusiers ennemis. Il semblait que Genséric et Alaric, Goths et Vandales, s'abattissent sur la cité. Ici, la lutte corps à corps; là, l'incendie, partout la tuerie et le pillage. Les uns coupaient les doigts des vaincus pour leur arracher les anneaux; les autres violaient sur l'autel les vierges consacrées à Dieu. Quelques-uns ouvraient des blessures dans le ventre des Romains, pour rassasier de cette originale et sanglante manière leurs immondes appétits. Beaucoup de jeunes filles se jetaient, pleines de

honte, dans les bras de leurs pères et de leurs frères, leur demandant la mort à grands cris pour se soustraire à pareille infamie. La nuit augmenta la sanglante bacchanale. A la lueur des torches, les pillards détachaient les tableaux, s'emparaient des meubles de prix, profanaient les sanctuaires, y cherchant de riches pierreries; ils célébraient la victoire en buvant du vin dans les calices, souffletaient les cardinaux et leur crachaient à la face, enfonçaient les mitres sur leurs casques, couvraient leurs cantinières du manteau des vierges, prononçaient des serments ridicules, se dressaient sur des monceaux de morts et de blessés, beaucoup d'entre eux encore palpitants; ils faisaient des processions fantastiques, suspendant des têtes au cou et mettant des oreilles de prêtres à leurs ânes; jetant au pied des images saintes des entrailles et des cœurs fumants. Carnaval épouvantable dont l'horreur était augmentée par la grêle des mousquets, le craquement des ruines, le petillement de l'incendie, le soupir furieux des voluptueux, les éclats de rire des ivrognes, les malédictions des vainqueurs, les supplications des vaincus, le sinistre courage des fugitifs, le râle des moribonds et le silence des morts dépouillés sur les pierres enfumées et sanglantes, comme si cette nuit eût été la dernière de Rome, comme si ces heures sombres eussent été les heures sinistres des anges exterminateurs du monde.

La désolation de Rome n'eut point de pareille. Clément VII dut manger dans sa prison de la chair

d'âne et de cheval. Les cadavres se vengèrent de leurs immolateurs en semant la peste. Rome n'était pas encore remise de cette terreur sinistre qui remplit toute la seconde moitié du siècle, lorsque Michel-Ange vint terminer son travail en ajoutant sur le mur central de la chapelle Sixtine le *Jugement dernier*. Tout lui inspirait cette grande tragédie : la mort de la liberté dans la patrie, la ruine nouvelle de Rome, les triomphes de la Réforme sur une partie du genre humain, les triomphes du temps sur sa vie, de la vieillesse sur ses forces, de la douleur sur son âme. Pendant qu'il traçait son œuvre géante, mille fois il crut mourir. S'étant blessé à la jambe en tombant de l'échafaudage, il s'enferma dans sa maison, résolu à n'en sortir que pour le sépulcre. Un de ses amis, médecin, alla le voir; il l'appela, et ne recevant pas de réponse, il assaillit la demeure de l'artiste comme un larron et parvint à l'arracher à sa mélancolie.

Le sort de l'Italie est une des blessures qu'il porte dans son cœur et, par conséquent, l'une des inspirations de sa conscience ; mais la lecture du Dante l'anime et le soutient. Il possède de cette sorte d'apocalypse un exemplaire à large marge, où il dessine les visions sculpturales inspirées par les visions poétiques. Après trois siècles, le poëme du Dante avive le *Jugement dernier* de Michel-Ange comme le poëme d'Homère aviva les tragédies d'Eschyle. Le corps humain, à l'organisme inconnu et peu étudié avant lui, est le principal élément de ses inspirations plas-

tiques. Il ne voit dans l'univers que l'homme. Son anthropomorphisme n'est point harmonieux comme le grec, c'est un anthropomorphisme gigantesque. Ses hommes ont grandi autant que les idées. De là, certain mépris pour la beauté dans son immortelle sérénité, et certain débordement dans le sublime. Jeune, il changeait ses modèles vivants contre des cadavres. Pendant douze ans il étudia et analysa les morts. Une fois il s'éprit de la pourriture, et faillit mourir à force de vouloir arracher le sublime au squelette rejeté comme une chose inutile.

Les profondes études de la forme humaine se voient là, dans ce tableau, dans ce poëme. Toutes les douleurs ont secoué ces corps crispés et agités; et tous ces corps sont nus. Michel-Ange poussa jusque-là son audace dans la chapelle Sixtine, alors que la réaction commençait contre la Renaissance, que l'hypocrisie allait reprendre le suaire du moyen âge pour ensevelir de nouveau la nature. On ne peut s'imaginer le scandale produit par cette audace dans ce monde déjà éloigné des jours semi-païens de Léon X. L'Arétin, qui n'hésitait point à dévoiler toutes les immondices morales, s'indigna contre cette chaste nudité de l'art. Biagio, maître de cérémonies de Paul III, conjura le peintre de la part du pontife de couvrir ces figures et de ne point montrer si réellement et complétement la nature humaine. — « Dites au pape, lui répondit Michel-Ange, qu'après que Sa Sainteté aura corrigé le monde, quelques mi-

nutes me suffiront pour corriger mes peintures. » Et, en châtiment, il peint son interlocuteur avec des oreilles d'âne au plus profond de l'enfer. Biagio court se plaindre à Paul III de l'affront infligé à sa respectable personne. — « Il m'a représenté dans son tableau. Je demande à Votre Sainteté qu'elle m'en tire, dit-il en pleurant comme un enfant et tremblotant comme un vieillard. — Mais où t'a-t-il placé ? — Dans l'enfer, Saint-Père, s'écria-t-il repentant. — Si tu étais en purgatoire, répondit le pape, je t'en retirerais; mais en enfer je n'ai aucun pouvoir. »

Il est impossible de résumer tout ce qui a été dit sur cette fresque. L'école académique qui régnait le siècle dernier, si semblable au classicisme hybride et ennuyeux de beaucoup de critiques littéraires qui s'effrayent de toute grandeur parce qu'elle écrase leur irrémédiable petitesse, cette école l'a traitée grotesquement. Un écrivain appelle cette grande œuvre « une collection de grenouilles. » Trois cents figures nues, à demi vêtues plus tard, par Volterra — à qui cette profanation artistique valut le sobriquet de *Braghetone* — trois cents figures nues se déploient en un tableau mural de cinquante pieds de haut et de quarante de large. On conçoit que la compréhension de cette œuvre exige tout d'abord quelque temps, ainsi que celle d'une symphonie de Beethoven. Le profane en peinture finira incontestablement par sentir, admirer et se perdre dans la contemplation profonde de cette merveille du génie. L'artiste ne doit point l'imiter;

il est maintes personnalités dans l'histoire, tels styles dans la littérature et dans l'art, dont l'individualité est si puissante, la stature si haute, le centre de gravité si éloigné de la sphère de gravitation générale, que la poursuite en est vertigineuse et l'imitation exposée à des chutes périlleuses.

Entrez à Saint-Pierre, après avoir visité les figures de Michel-Ange, et vous constaterez dans la statuaire colossale, violente, bouffie, de mauvais goût, les ravages qu'a faits chez les médiocrités l'imitation du génie unique et presque surhumain de Michel-Ange, qui doit rester pour l'étonnement des siècles comme le Dante, comme Shakespeare, comme Calderon, là-bas, dans sa solitude inaccessible.

La nature n'entre pour rien dans ce tableau : Michel-Ange ne lui a emprunté que l'air et la lumière. On n'y voit point les mondes rouler comme des ruines à travers l'espace, le soleil se teindre couleur de sang, les montagnes s'effondrer, la mer furieuse s'évaporer dans les trombes d'une tempête infinie ; non : dans l'air bleu se passe la terrible scène, occupée seulement par des corps humains et des nuages, et sur ces corps et ces nuages plane la colère de Dieu.

Oui, tout semble irrité, épouvantable dans ce tableau, comme si personne ne devait être sauvé, tellement la terreur y domine les autres sentiments. D'abord, on voit la barque de Caron sur un fleuve plombé et, à gauche, les lueurs sinistres du purga-

toire; plus haut, les morts réveillés au son de la trompette, soulevant les pierres de leurs sépulcres, déchirant leurs suaires, secouant la poussière de leurs squelettes presque nus et le sommeil de leurs yeux presque vides. De la sphère des morts beaucoup se lèvent qui ont déjà recouvré le mouvement, et ils se dirigent précipitamment, agités par l'incertitude, portant sur leurs épaules le poids plus ou moins lourd de leurs œuvres vers le suprême tribunal. Parmi eux il en est qui se désespèrent, d'autres qui supplient, quelques-uns qui ont l'air plus confiant, et plusieurs qui s'aident et se secourent mutuellement. A la droite du Christ brille un groupe de femmes déjà sauvées, qui toutes entonnent un chœur, et entre lesquelles il en est une sublime, une mère qui, ayant entendu la sentence de sa fille, l'étreint extatique dans ses bras, la retenant, lui assurant le salut éternel, comme si elle ne croyait point à sa félicité. Près de ces femmes passent des groupes d'anges qui semblent recevoir sur leurs visages, à en juger par leur tristesse, une pluie de larmes poussée par le vent. Au-dessus des anges se trouvent les bienheureux, dont beaucoup se reconnaissent après tant de siècles et s'embrassent sur les cimes de la Jérusalem céleste. Au centre, Jésus irrité qui maudit, châtie, condamne, sans écouter les prières de sa mère, s'éloignant des damnés sans vouloir même les regarder pour éclairer de ses yeux l'éternel supplice. A côté du Christ, résumant le ciel, Adam qui résume l'humanité dans sa sublime vieil-

lesse. Mais là où se montre le génie de Michel-Ange dans toute sa grandeur, c'est dans cette immense cataracte de damnés qui tombent blessés par la terrible sentence; les uns tristes comme des feuilles sèches, les autres désespérés et se tordant comme s'ils pouvaient se révolter contre leur éternel destin, tantôt se mordant les poings, tantôt s'arrachant les cheveux, tantôt atterrés à la vue des flammes qui les attendent, tantôt pris de délire ; tous dans les plus atroces douleurs physiques et morales : titans pleins de vie, exubérants de chair et de sang pour offrir une abondante pâture aux tourments; titans qui se révoltent, maudissent, grincent des dents, vomissent des horreurs de leur bouche, luttant contre les serpents enroulés à leurs corps, cherchant dans l'air une nue où se reposer, et enfin tombant avec un terrible frisson, comme si vous entendiez le premier contact des chairs avec le plomb liquéfié dans les flammes éternelles.

L'attention concentrée sur le sublime ne peut se soutenir longtemps. Quand vous sentez réellement une grande idée, elle vous secoue les nerfs et vous laboure le cerveau comme une étincelle électrique. Moi je sentais mes tempes battre avec force, comme si mes veines, gonflées par le torrent de pensées gigantesques détachées de cette chapelle, qui embrasse de la création au jugement universel toute la vie humaine, allaient éclater tout à coup. J'avais besoin d'air et j'allai en respirer dans la campag romaine, sur les ruines de laquelle avril étendait admirable-

ment alors sa verdure, joyeuse comme l'espérance. Mais quand je tournai la tête, je vis se dessiner encore dans l'azur des cieux une œuvre magnifique, sur laquelle l'âme de Michel-Ange déploie aussi ses ailes : la rotonde de Saint-Pierre, qui, dorée par les derniers rayons du soleil couchant, me fit l'effet d'un temple s'élevant lentement jusqu'à l'infini, pour dire à Dieu que l'éternité prônée à Rome par les dieux antiques avait été réalisée par ses tribuns et ses héros jadis, par ses pontifes et ses docteurs au moyen âge, mais que le génie l'avait sauvée dans l'âge moderne en élevant là cette coupole, comme le sommet de l'histoire, comme la couronne de l'esprit, comme la tiare du monde.

V

LE CIMETIÈRE DE PISE

Je n'aurais jamais cru qu'il y eût au monde une ville plus morte que Tolède. Mais je n'avais pas vu Pise. Toutefois la différence entre ces deux magnifiques populations est considérable. A Tolède, à côté d'édifices merveilleusement conservés, comme la cathédrale, il y a des édifices presque détruits, comme Saint-Jean-des-Rois et le palais de Charles-Quint. Les ruines dans leur désolation justifient la solitude. Mais à Pise tous les monuments sont debout, conservés avec soin, plusieurs blanchis et ressuscités par des restaurations modernes, la plupart peints avec les plus vives couleurs. Et pourtant la solitude y est indescriptible. On dirait que ces palais attendent leurs habitants et sont prêts à les recevoir, mais que les habitants ne viennent pas. Je m'arrêtai, le jour même de mon arrivée, en mai, sur le pont central du Lungarno vers deux heures du soir; et je puis assurer que j'étais seul, complétement seul, presque tenté de croire que l'immense cité était uniquement destinée à ma personne. Site magnifique pour un égoiste! Il

était triste, très-triste, de voir ces deux larges files de monuments superbes, de maisons fort élégantes, ces divers ponts, ces larges trottoirs, cette propreté exquise, le fleuve au fond, le ciel souriant, des arbres touffus balancés par les fraîches brises marines, et personne, absolument personne que moi, à cette heure et à cet endroit délicieux, pour contempler tant de beautés. J'eus envie de crier, certain que l'écho seul me répondrait. Un étranger paria qu'il ferait le tour de Pise à cheval sans rencontrer une âme, et il gagna le pari. Les Russes et les Anglais, à qui le froid du Nord a brisé les poumons, se réfugient à Pise pour vivre quelques jours, abrités qu'ils y sont par les montagnes contre les vents septentrionaux, et contre les grandes émotions par la solitude. Aussi de temps à autre rencontrez-vous des jeunes filles fort belles, avec cette fougue et cet éclat dans les yeux propres aux phthisiques, accompagnées de quelques personnes de leur famille, tristes, sombres, ayant l'air de suivre un deuil et de pleurer déjà le coup irrémédiable de la mort. Toutes ces particularités concourent ensemble à la tristesse générale de la ville, justement nommée Pise la morte.

Et pourtant il fut une époque où ses libertés étonnèrent l'Italie, où son commerce étourdit le monde; une époque où la mer apporta jusqu'à ses portes les tributs de la Corse et de la Sardaigne; où ses navires transportaient les croisés en Asie et en rapportaient l'or, la pourpre et l'ivoire; où ses guerriers aidaient

les empereurs d'Allemagne contre les papes de Rome, et les comtes de Barcelone contre les Maures de Majorque; où les pirates craignaient sa puissance; où les Sarrasins tremblaient jusque sur les côtes d'Afrique à l'éclat de ses lances, et où les colonnes et les marbres, rapportés de lointaines expéditions, formaient comme le trophée de la première victoire des arts. Alors, les derniers maîtres byzantins de mosaïque remplissaient de pierres brillantes les arcs de ses monuments; alors, les premiers peintres qui devinèrent les arts du dessin animaient ses murs et ses cloîtres de figures mystiques; alors, les juifs la comblaient de leurs richesses, protégés qu'ils étaient par ses lois tolérantes; alors, Nicolas et Jean de Pise façonnaient le marbre, produisaient ces blanches statues qu'on prendrait pour les premiers rêves d'un nouvel âge d'inspirations, et réveillaient les pénitents mystiques à la lumière de l'idée nouvelle, avant son apparition, comme ces oiseaux qui du fond des ténèbres annoncent le lever du jour. La liberté de Pise engendra son commerce, le commerce sa richesse, la richesse ses arts et ses sciences. Les machines de Buschetta soulevaient au onzième siècle des poids énormes, dont la mécanique moderne seule pourrait vaincre la lourdeur. Ses navires légers, avec leurs gracieuses voiles latines, portaient au dixième siècle des toiles de soie que leur éclat, leur couleur et leur origine assimilaient à de radieuses apparitions de l'Inde antique au milieu des ténèbres du moyen âge. Les serpents de bronze

de l'Egypte s'enroulaient à ses colonnes de granit, et les hippogriffes de la Grèce déployaient leurs ailes à côté des rotondes byzantines. Des milliers d'ouvriers abondaient dans son port, tandis que les principes de liberté remplissaient ses codes. La république mourut, et Pise est un cadavre. C'est sans doute pour cela que le premier de ses monuments est un cimetière. Au zénith de sa splendeur Pise pressentit son avenir, et se construisit l'édifice qui devait convenir le plus à sa triste histoire future : le *Campo Santo*. L'âme attristée par les ombres de la mort, au milieu de cette cité solitaire où ne résonne que la vibration des brises marines, j'allai visiter ce magnifique monument qui me réservait tant d'émotions et tant d'enseignements. L'endroit où se trouve le cimetière est le plus désert de la ville. Vainement les hautes montagnes de Pise élèvent leurs sommets azurés dans l'éther d'un splendide horizon ; vainement la végétation du printemps, débordante de fleurs, de papillons et de nids, couvre de son luxe jusqu'aux pierres nues des hautes tourelles des murailles ; vainement un superbe baptistère, très-voisin du *Campo Santo* et qui ressemble à la rotonde élevée d'un temple souterrain, dessine ses arcs-boutants brodés à jour ; vainement la blanche tour penchée, telle qu'une colonne gigantesque, lance les sons aigus de ses cloches, et la cathédrale ornée de bijoux sans nombre entonne les psalmodies de ses cantiques ; vainement tout veut réveiller l'idée de la vie : les orties qui poussent par-

tout dans cet immense désert vous rappellent et vous inspirent la triste idée de la mort.

Le cimetière est un édifice grand, sévère, aux murs élevés, aux portes étroites : un cercueil de marbre pour tout un peuple. Les Pharaons de l'Egypte, les Césars de Rome, les Satrapes de l'Orient ont dressé des pyramides, des forteresses, des montagnes pour cacher les vers qui devaient dévorer leur pourpre et leurs corps ; mais aucun de ces superbes monuments, où les despotes perpétuent à jamais dans la mort l'orgueilleux isolement de leur vie, aucun n'est comparable pour la grâce et pour la beauté à cette dernière demeure de citoyens qui s'embrassent et se confondent là-bas dans l'éternité, et dont les ossements refroidis et séparés par la faux tranchante épanchent la même chaleur et le même enthousiasme qu'autrefois leurs libres cœurs vivants. L'extérieur en est très-simple : vous diriez un immense cercueil taillé dans une seule pierre. Les perspectives de la mort donnent à tous les objets de la vie une solennité extraordinaire. Toutes les fois que l'homme a voulu exprimer la mort il a exprimé l'immortalité. Vainement a-t-il dépeint son heure suprême comme la douleur des douleurs, son dernier asile comme l'ombre des ombres ; au fond même du sépulcre vide, au sein de l'insondable abîme, se montre toujours la lumière mystérieuse d'une nouvelle vie. Nous savons tous que l'homme, ce résumé de la création, ce minéral sujet aux lois de la pesanteur et aux limites de

l'étendue ; ce végétal qui a besoin d'air, d'eau et de lumière ; cet animal qui naît et se nourrit à la manière des autres mammifères ; ce microcosme, dont la tête sphérique reproduit la sphère des cieux et dont les yeux étincelants reflètent la lumière des étoiles ; cet ange qui va contempler au delà des temps et des espaces les idées archétypes dans leur pureté, idées dont les choses ne sont que les ombres; ce grand musicien des mondes, ce grand prêtre, ce grand poëte entre tous les êtres ; celui qui déduit des faits particuliers les lois universelles, et qui tire de la matière grossière l'impalpable essence de l'esprit ; celui qui note dans son âme le cantique des sphères ; celui qui parvient à donner avec sa pensée comme la conscience de lui-même à la nature : celui-là ne pourrait s'ensevelir tout entier sous quelques pelletées d'argile sans enterrer simultanément avec lui la création entière.

Toutefois il n'existe point de monument qui exprime le néant comme ce parallélogramme, irrégulier à la façon de l'éternel contre-sens de la mort. Nous avons tous sous nos pieds un obscur abîme qui absorbe, comme le désert les gouttes de pluie, les instants de notre vie. Nous habitons tous un cimetière. Cette nudité de l'extérieur du *Campo Santo,* cette monotonie, cette uniformité, sont la nudité, la monotonie, l'uniformité de la mort. Quand la porte s'ouvre, vous croyez que c'est la porte même de l'éternité. Le froid de ces voûtes semble vous pé-

trifier, le silence de ce lieu vous priver de l'usage de la parole. Moi, j'étais entièrement seul, comme un mort abandonné à son sépulcre.

Sans patrie ni foyer à cette époque, je me demandais si ce voyage ne symbolisait pas mon voyage final ; si cette entrée d'un moment au cimetière n'était point la peinture anticipée du jour où les hommes voudront bien me recueillir et me jeter dans un fossé, pour que mes miasmes putrides n'empoisonnent pas l'air qu'ils respirent. Le fossoyeur, debout sur la porte, m'invitait à entrer. Les plus tristes idées battaient dans mon cerveau et laissaient tomber comme des gouttes corrosives sur mon cœur. Le bruit d'une pioche creusant des tombes nouvelles et celui des clefs qu'agitait le fossoyeur se mêlèrent sinistrement à mon oreille. Mais j'entrai en songeant que la mort est aussi naturelle que la vie, et que le cercueil est le berceau de l'éternité. Et la grande porte se ferma derrière moi.

Si, comme je le crois et l'espère, nous passons en mourant de ce monde à un monde meilleur, il est difficile que ce brusque changement puisse m'offrir autant de nouveauté que l'intérieur du cimetière de Pise. Je contemplais, ravi, les hautes voûtes couvertes de bois précieux, les longs murs rehaussés par toutes les combinaisons possibles de la couleur, les fenêtres ogivales d'une hauteur démesurée, avec leurs colonnettes légères et les élégantes rosaces du couronnement ; les cyprès, les rosiers, le lierre, le

chèvrefeuille, qui balançaient doucement à travers les ogives leurs rameaux pleins de vie et de poétiques murmures ; les grossiers sépulcres des temps monastiques, surmontés de la croix, à côté des beaux sépulcres des temps classiques, peuplés de nymphes et de faunes ; la coupe bachique en marbre de Paros où brillaient les prêtres de l'ivresse de la vigne, près de la Mère des Douleurs tenant son Fils entre les bras et s'enivrant des larmes de l'agonie et de la contemplation de la mort ; les trophées des croisades unis aux ex-voto des Romains ; les frises des temples grecs mêlées aux architraves des autels du dixième siècle ; les bustes des tribuns de Rome tels que Brutus, sous les blanches ailes de marbre nées du ciseau chrétien ; les statues gisantes qui s'étendent sur les dalles comme s'en allant vers l'éternel sommeil, et les statues dressées sur leur piédestal d'ossements humains, qui s'élèvent couronnées par une idée vers l'immortalité ; les vierges, les saints, les patriarches, les docteurs, les séraphins, les chérubins, les chœurs des bienheureux, les démons, les gnomes, les vertigles, nageant dans l'atmosphère multicolore des fresques gigantesques qui tapissent tous les murs : chaos indéchiffrable dans ces quatre galeries gothiques ; chaos sur lequel glissaient en ce moment le son de la cloche qui ressemblait à la trompette de l'Ange, et le bruit de la pioche qu'on eût pris pour la réponse des morts ouvrant leurs tombes à cet appel ; chaos où tous les siècles, toutes les civilisations se trouvent en

désordre sur les fragments d'un monde en ruine; image de la vallée de Josaphat à l'heure suprême du Jugement universel.

Et pourtant rien de plus régulier que ce chaos, dès que vous revenez de votre première sensation. Quatre murs, quatre galeries, quatre files de fenêtres ogivales; une cour au centre, une chapelle vis-à-vis la porte principale, et une église au milieu de la petite galerie de droite. Sur le sol de la cour, la végétation qui pousse des feuilles et des fleurs avec une prodigieuse fécondité; aux extrémités, quatre grands cyprès touffus et d'un vert foncé, qui semblent s'élever au ciel pour y porter les prières de leurs sœurs, les plantes, reconnaissantes du nutritif aliment que les morts leur ménagent. Il y a peu, très-peu d'édifices gothiques en Italie. Cette architecture du moyen âge n'a pu supplanter l'éternel paganisme enraciné dans la terre des arts. Il semble que lorsque les architectes se sont proposé d'élever la catholique ogive, qui se termine en pointe comme l'univers dans l'unité de Dieu, il semble que les déesses ont gémi du fond des ruisseaux ou de l'écorce des arbres pour les obliger à continuer les anciennes colonnes, couronnées de guirlandes comme leurs tempes immortelles. On dirait que cette architecture gothique est l'architecture de la pensée et non celle de l'imagination; qu'elle est l'esprit intérieur plutôt que le génie plastique. Aussi ne peut-elle être l'architecture de l'Italie. Le cimetière de Pise est gothique; mais comme tous les

arts ont fraternisé dans son sein ! il importait peu aux Italiens qu'un sépulcre représentât les fables païennes combattues par le christianisme. Pourvu qu'il fût beau ils le plaçaient dans leur cimetière et l'emplissaient d'ossements chrétiens. La mère de la comtesse Mathilde, cette femme catholique par excellence, cette amie des papes, cette héroïne orthodoxe, repose dans un sarcophage où Phèdre se trouve sculptée. Diane baise le front d'Endymion endormi sur l'un des marbres du cimetière. Les bustes païens y touchent les images des saints. Les lampes que la religion entretient éclairent le visage de Brutus. A côté du sarcophage où le chevalier du moyen âge joint ses mains et plie ses genoux, se lève Auguste Agrippa, le fondateur de ce Panthéon où se réfugièrent pour la dernière fois les anciens dieux. Une bacchante dort du sommeil de l'ivresse, la coupe vide au côté, au-dessous de la fresque qui représente les macérations du cénobite, près du sépulcre d'où pend la couronne de roses blanches consacrée à l'innocence, et où l'Ange gardien déploie ses ailes comme pour cacher un nid.

Le Bon Pasteur enfermé dans les catacombes des martyrs et sculpté sur une tombe que les premiers chrétiens ont arrosée de leurs larmes, conduit ses brebis au bercail de l'Eglise; et à quelques pas de distance, vous trouvez un bas-relief dont les tritons appartinrent au cortége de Neptune dans les profondeurs de l'Océan, quand la nature n'avait pas été dé-

pouillée de ses dieux. Méléagre chasse non loin de l'autel où Henri VII prie. Sur un chapiteau, Marie, pleine de mysticisme, et presque à ses pieds, des figures étrusques imprégnées de la réalité de la vie. Le sculpteur Della Robia a là une madone en terre cuite qui se rapproche des vierges byzantines ; et sur une colonne en pierre d'Egypte brille, tout à côté, une tête d'Achille. André de Pise a sculpté les Evangélistes et les Prophètes avec toute la rigidité catholique, au milieu des bacchanales représentées par d'autres bas-reliefs avec toute la volupté grecque. Ici, un empereur d'Allemagne sur son trône ; là, un hippogriffe arabe ; plus loin, une Vénus symbolisant l'amour dans les domaines de la mort. Oh ! ces hommes savaient par une intuition artistique, surnaturelle, que toutes les générations, que tous les âges se réconcilient au sein de la mort. Ces hommes savaient que les combattants tombés à la lumière du soleil, se détestant et se maudissant sous des drapeaux ennemis dans les champs de bataille, s'unissent là-haut dans les régions des astres. Ces hommes savaient que les malheureux humains peuvent s'expulser de la vie, mais non de la mort. Vous avez beau broyer un ennemi, jeter au vent ses cendres calcinées, ses atomes restent dans le laboratoire de la vie universelle, dans le sein immense de la nature, et demain peut-être vos fils les absorberont et les porteront sur leur cœur. Mais telles sont les haines des hommes, qu'ils ne veulent même pas la paix de la mort. Et pourtant à

l'aspect du cimetière de Pise je pensais, en présence de ces morts de toutes les générations et de ces monuments de tous les âges, que, de même que notre corps possède des particules de tous les êtres et notre conscience des idées de toutes les générations, de même dans notre vie tous les siècles ont leur part, et qu'il n'est rien d'aussi stupide et antihumain que de nous séparer des autres hommes à cause de leurs croyances, alors que, fils de tous les temps, hypostase de l'humanité entière, l'esprit humain avant d'arriver à sa plénitude présente a passé par ces formes de culte réputées les plus superstitieuses, le dolmen celte, l'autel des dieux lares, les pyramides égyptiennes et les sphinx babyloniens, comme les grands fleuves passent sur des lits de glace, de pierre et de boue avant de déboucher dans l'Océan.

Celui-là est le véritable cimetière d'un peuple, le véritable Panthéon du moyen âge. A cette époque la mort préoccupait plus que la vie. Le *Campo Santo* était la cité éternelle ; l'enfer et le purgatoire étaient une épopée ; le jubilé, une grande association des races, et la croisade, la guerre sainte. Le moyen âge gravite uniquement autour d'un sépulcre. Les Pisans les plus puissants et les plus riches ont taillé leur barque, tissé leurs voiles et s'en sont allés vers Constantinople, la Syrie, pour aboutir à Jérusalem, et après mille combats, après des incursions très-périlleuses, chargés du poids de leur énorme armure et la croix sur la poitrine, pour découvrir entre les mirages du

désert, sous un ciel de feu, sur des collines calcinées, le sépulcre du Christ enveloppé dans les rafales d'un vent semblable à un dévorant incendie, et enfin pour mourir là, sur la terre sanctifiée par les larmes du Jardin des Oliviers et par le sang du Calvaire. Les citoyens qui restaient en Italie voulaient aussi participer à cet avantage, dormir dans la terre promise, mêler leurs cendres aux cendres des prophètes. L'égalité républicaine ne pouvait consentir des privilèges dans la mort. Le grand commerce de Pise réalisa le vœu des habitants. Les escadres vinrent jusqu'au port, chargés de terre de Jérusalem. C'est dans cette terre que s'enveloppent encore les ossements des Pisans. Cette terre était très-vorace : en vingt-quatre heures elle consumait les restes confiés à son sein, comme si c'eût été une terre de feu. La plupart des sels qui opéraient ce prodige se sont évaporés sur l'aile des siècles ; mais cette terre n'en consume pas moins un cadavre en quarante-huit heures, suivant l'érudit Valéry. Moi je la contemplais extasié. Un manteau de verdure velouté, sur lequel semblait être tombée une pluie de roses, la recouvrait ; la mûre buissonneuse déployait partout ses rameaux épineux, et des nuées de papillons blancs me faisaient l'effet d'âmes enfantines se baignant dans ces aromes et buvant le doux suc de ces plantes qui suspendaient les festons et les guirlandes de la vie sur la demeure des morts. Terre, terre sainte de Jérusalem que foulent mes pieds, toi, tu as mis au monde l'idée de Dieu après l'avoir

gardée longtemps dans ton sein, pour que l'âge moderne reposât à son ombre; tu as recueilli les os des prophètes qui allumèrent la foi dans la conscience humaine; de ta boue est formé le berceau de notre civilisation, et ce martyr divin qui se sacrifia sur tes montagnes pour délivrer le monde de la servitude et du joug infâme du destin, t'a faite aussi féconde et aussi sacrée que les germes du martyre. Terre de Jérusalem, quiconque te foule, qu'il soit philosophe ou chrétien, juif ou catholique, homme du passé ou de l'avenir, doit se sentir profondément ému, car tu entres, ô terre immortelle, tu entres en grande quantité dans le levain de notre vie!

Mais sortons de la cour et allons revoir la galerie pour en contempler, non les tombes, mais les peintures. Les Italiens sont essentiellement artistes et ne comprennent point qu'un art puisse vivre isolé des autres arts. Ils emploient pour leurs monuments la sculpture et la peinture; ils les remplissent de vers et d'inscriptions pour qu'ils pensent, et puis de musique pour qu'ils chantent. Le cimetière de Pise a été construit au treizième siècle, ne l'oublions pas. Pour bien le comprendre il faut comprendre son siècle, car l'architecture ne perd jamais son caractère symbolique, surtout dans les monuments religieux. Le treizième siècle commence en étant le siècle du catholicisme, et il se termine en étant celui de l'hérésie. L'esprit humain s'exalte avec la foi au début, et il embrasse la raison au déclin de ce siècle. Il est ou-

vert par Innocent III qui voit la conscience humaine gisante à ses pieds, l'Europe prosternée à genoux devant ses autels; et il est clos par Boniface VIII, qui reçoit sur la joue le soufflet des laïques et meurt de rage dans son impuissance. En Castille Ferdinand III, qui mérita d'être compté parmi les saints, ouvre ce siècle que ferme Alphonse X, qui mérita d'être compté parmi les philosophes. Pierre II d'Aragon naît sous le vocable de l'église, grandit dans son sein, vit pour donner la bataille des Navas aux infidèles, et il meurt dans une bataille en faveur des hérétiques à Muret. Ces brusques changements sont une loi générale du siècle. Jaime Ier d'Aragon conquiert des terres et des terres pour l'Eglise, et Pèdre II arrache des fiefs au pape. Les saints qui dirigeaient les croisades et leurs armées opèrent bientôt des miracles contre les soldats du pape devant les murs de Gérone. Les guerres pour venger le supplice du Christ se suspendent. La science arabe domine les sciences théologiques. Le doute se glisse dans la raison, l'ironie dans la littérature, le sentiment de la nature pénètre dans l'art. La conscience humaine est passée de la période de la foi à celle de la raison.

Comprenez-vous maintenant pourquoi le cimetière de Pise a été si tolérant? Pendant qu'on en regarde les galeries et les peintures, on voit comme deux hémisphères du temps. Les arceaux ont été animés par une idée, les murs par une autre. Là se trouve le gothique, ici l'annonce lointaine de la Renaissance.

On ne pourra jamais écrire l'histoire des arts sans saluer ce cimetière comme l'un de leurs berceaux; comme on ne pénétrera point dans son intérieur sans évoquer les âges de sa construction. Et l'on ne pourra évoquer ces âges sans que vienne à la mémoire le nom de Nicolas de Pise. Né au sein des temps mystiques, il meurt au sein des temps nouveaux. Entre son berceau et sa tombe il y a deux mondes. L'esprit humain a changé de phase pendant les soixante et onze ans que vécut cet homme. Mais il sentit ce changement : il annonça le déclin du mysticisme. Ses parents et ses maîtres le firent s'agenouiller et joindre les mains devant les statues byzantines courbées sous les terreurs du jugement universel; et lui, plus tard, alla se prosterner devant les figures grecques rayonnantes de beauté, fières comme cette civilisation essentiellement humaine, et abreuvées aux fécondes mamelles de la liberté. Nicolas naquit l'an 7 du treizième siècle, et mourut en l'année 78. Si je voulais exprimer cet âge par un seul symbole, je choisirais une de ses figures, et l'on verrait que la pensée mystique erre encore sur leurs fronts, mais que les formes grecques se déploient sur leurs corps, comme la nouvelle plante, imbibée d'une rosée récente, se pare de bourgeons. Jean de Pise, l'architecte du cimetière, sculpteur aussi, regarde avec les yeux de Nicolas. Comparez les œuvres de ces deux génies avec les mosaïques gigantesques et les étranges peintures qui se trouvent à deux pas de là, dans

la cathédrale, et qui sont apportées de Byzance ou faites par des artistes byzantins. Les vierges, les saints, les anges de Byzance ont une expression de terreur sublime, mais aussi la froideur et la rigidité de la mort; les vierges, les saints, les statues de Nicolas et de Jean de Pise aspirent déjà à la sérénité et à la perfection grecques. C'est le monde de la nature qui s'ouvre au souffle de l'esprit nouveau. C'est la beauté humaine qui laisse le suaire de la beauté monastique dans le fond obscur des cloîtres. Ces pierres sont les trophées des batailles de l'esprit ou, mieux, les trophées de ses victoires.

Pendant que Nicolas et Jean modelaient les pierres pour tailler des statues et construire des cimetières, un tout jeune berger, gardien d'un petit troupeau, dessinait sur la vase, la poussière ou le sable de curieuses figures. Ce berger toscan devait être le père de la peinture, le Giotto. Sa gloire remplit tout le quatorzième siècle. Cet homme extraordinaire est à la peinture ce que Nicolas de Pise est à la sculpture. Son génie contenait déjà les premiers linéaments du génie de Raphaël. Les bras de ses saints sont encore rigides, les corps anguleux et pointus, les pieds difformes comme s'ils ne pouvaient se fixer sur la terre; mais les têtes sont pleines de bienveillance, les visages respirent cette grâce que n'atteignirent jamais les artistes byzantins dans leur désespoir, cette grâce fille de la sérénité de l'esprit et sœur jumelle de l'espérance. On voit que si les corps dessinés par le Giotto

appartiennent encore à la terre de son temps, les têtes touchent déjà au ciel des temps nouveaux. Ces physionomies sont caressées par la brise du matin, inondées par la lumière de l'aurore. L'artiste plongeant dans le sein de la nature y a trouvé l'immortelle inspiration. Son pinceau est une nouvelle floraison de l'esprit humain. Regardez son Job sur ce mur de gauche. Il s'efface comme le souvenir de ces jours, il se défait comme la foi qui l'anima : on l'entrevoit dans un nuage lointain, très éloigné; le vent et l'humidité le détériorent à la fois sur le mur, enlaidi et maculé par des restaurations postérieures. Il ressemble à ces figures fantastiques formées par les nuages, qu'un soleil couchant dore. C'est un pénitent que ce Job qui se plaint de Dieu sans oser le maudire; ses amis infidèles l'entourent, et lui est placé entre le diable terrifiant, dantesque, et le bon ange doux et beau, nageant déjà dans de lumineux horizons. Je ne sais pourquoi, mais cette fresque rongée me parut être le symbole que, sans le penser et le vouloir, le Giotto ou quelque autre de ces contemporains avait tracé de l'état critique et extraordinaire de leur siècle, entre le démon de la féodalité qui luttait pour vivre, et l'ange de la Renaissance qui sortait alors de sa larve.

J'ignore pourquoi ce cimetière est à mes yeux le cimetière du moyen âge. Un disciple de Fra-Angelico, de ce mystique dont la rétine ne reflétait que des anges et des chérubins, dont les mains ne produisaient une Vierge ou un Christ qu'au milieu des

prières et des larmes; un disciple de ce moine sublime qui peignait à genoux, a laissé une gracieuse figure dans les fresques immenses dont il a garni presque toute la galerie occidentale du cimetière, une figure qui pouvait éclore en des temps plus sensuels seulement et qui représente la curiosité infinie des secrets de la nature : Noé est nu et ivre sur le sol ; une jeune fille se couvre le visage de ses mains, mais à travers ses doigts entr'ouverts, elle jouit de l'aspect de la nudité. Fra-Angelico eût maudit son disciple Gazolli. C'est le nouvel âge, l'âge de la Renaissance, de la nature, maudite jusqu'alors; l'âge du réveil des sens, jusqu'alors assoupis; l'âge ou le faune va, de nouveau, fouler les champs de son pied fendu, et de nouveau se couronner les cornes avec des guirlandes de lierre; l'âge où les nymphes vont se livrer toutes nues à l'allègre orgie de l'existence sur un lit de roses; l'âge où les ruisseaux vont entonner un hymne de nouvelles églogues; l'âge où, du sein du délire priapesque de toutes les jouissances et au milieu du réveil de toutes les anciennes divinités, surgira un nouveau Prométhée, sans chaînes, qui fendra l'Océan et découvrira un monde, qui donnera l'impulsion à la terre et l'obligera à rouler à travers les espaces infinis, qui prendra les étoiles avec son télescope, comme le chasseur les oiseaux avec un piége, et les forcera à se laisser peser dans sa main et à murmurer à son oreille les secrets du ciel.

Oui, ce cimetière est le testament du moyen âge.

Je crois voir dans ses murs le dernier congé et le dernier adieu de ces temps qui précédèrent les nôtres, comme le chaos précède la lumière. Dans toutes les littératures, le moyen âge reproduit en mourant la danse macabre. Ce mélancolique poëme ne pouvait manquer au cimetière de Pise et au ciel immortel de ses peintures du quatorzième et du quinzième siècle. Orcagna, le grand Orcagna, peignit là cette danse. Regardez-la, souvenez-vous des autres monuments que vous venez de voir, et vous trouverez toute la généalogie de l'art. La tombe où repose la princesse Béatrix est presque le berceau de la pensée nouvelle. Nicolas de Pise l'a étudiée, et son fils Jean, l'architecte et le sculpteur du cimetière, a étudié les œuvres de son père, comme plus tard André de Pise celles de Jean et Orcagna celles d'André. Après Orcagna viendra Guiberti, qui sculptera les portes du baptistère de Florence, portes triomphales de la Renaissance que Michel-Ange appelait les portes du Paradis. Sur ces portes les grands artistes viendront étudier le dessin. Et après cette longue et glorieuse création, l'art existera et aura cette généalogie sublime : les mosaïstes vénitiens et pisans, Cimabué, Nicolas de Pise, le Giotto, Jean de Pise, Orcagna, Guiberti, Massacio, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël. Immortel esprit de l'homme ! tu ne fus jamais aussi grand qu'après avoir retrouvé la forme humaine, la beauté plastique, au prix d'efforts extraordinaires, après trois siècles de macérations, de jeûne et de pénitence !

La fresque d'Orcagna est la fresque de la mort. Le dessin est encore incorrect, le corps des figures encore disproportionné, la perspective encore absente; mais les visages ont une expression sublime, une âme dont la pensée radieuse brille dans les yeux et illumine les fronts. A gauche, une cavalcade d'hommes et de femmes en costume de gala s'arrête devant trois rois; l'un mort récemment et gonflé, l'autre en décomposition et dévoré par les vers, le troisième à l'état de squelette déjà décharné. Il est impossible de rendre le frisson que produit la vue de ces trois dépouilles de la mort au milieu de la troupe des cavaliers richement vêtus de velours et d'hermine, des dames avec leur coiffure luxueuse, des chiens et des faucons de chasse, de tous les signes de la vie livrée au combat et au plaisir. Au centre, des vieillards, des malades, des moribonds appellent la mort à grands cris et en des termes que le peintre a tracés pour en augmenter l'expression : *O morte! medicina d'ogni pena.* Mais la mort ne les écoute point : elle s'éloigne de ceux qui la souhaitent pour blesser ceux qui l'oublient, pour entrer avec sa faux tranchante dans un joli bois à l'ombre duquel reposent deux amants qui se contemplent ravis, au son de la guzla du trouvère chantant les délices de la passion, et environnés de fleurs et de petits amours. Là-bas, sur une haute montagne, les pénitents prient pour tous; mais au fond, rois, nobles, pages, évêques expirent dans une indescriptible confusion, et leurs âmes sont recueillies

soit par les anges, soit par les démons à la figure horrible et aux ailes de chauves-souris. On note que les âges monastiques se terminent. Les âmes que saisissent de préférence les démons sont celles des moines. A côté de cette fresque se trouvent, comme son complément, le Jugement dernier et l'Enfer.

Même après avoir vu la chapelle Sixtine, on est ému par la colère de Jésus, la tendre piété de Marie suppliante, la douleur des réprouvés et l'extase des bienheureux ; par l'hésitation de Salomon qui, au sortir de sa tombe et en secouant la poussière séculaire de ses paupières, ne sait si les hauteurs célestes ou les abîmes infernaux lui écherront ; par le Génie vengeur qui lance par les cheveux jusqu'aux ténèbres éternelles un moine qui s'était faufilé parmi les bienheureux, et le Génie miséricordieux qui porte jusqu'à la béatitude un jeune mondain déjà perdu avec les damnés ; par la femme qui tord ses bras de désespoir à l'ouverture de l'insondable éternité, et le vieillard qui se jette aux pieds de Jésus pour lui rappeler ses propres œuvres et implorer la grâce divine ; par l'ange gardien au milieu du tableau, triste, accablé par une douleur infinie, regardant de ses yeux grands et profonds, pleins d'une tempête d'idées, tomber comme une cataracte de fiel aux enfers, dans des mers de plomb en fusion, les âmes qu'il avait cherché en vain à préserver du vice sur la terre et à soustraire à la juste colère divine avec ses prières, à l'heure suprême du jugement : terrible épopée d'horreurs et de déso-

lation, qui ressemble vraiment sur ces tombes, dans cet asile de la mort, au dernier jour de l'univers.

Et pourtant on constate sur les figures de tous ces tableaux que les temps mystiques sont passés et que les temps de la Renaissance ne sont pas encore venus. Dans aucun tableau, dans aucun des personnages infinis peints sur ces murs, n'existe l'idéalisme de Fra-Angelico ou le naturalisme de Buonarotti. L'histoire humaine est une lutte entre la pensée et la réalité. Sur ces tableaux nous voyons l'idée s'évaporer sans que la nature la remplace. L'esprit mystique s'éteint, mais sans être remplacé par l'adoration de l'organisme humain, qui fit des artistes de la Renaissance d'aussi grands peintres et d'aussi grands sculpteurs. Michel-Ange s'élançait sur un cadavre avec l'appétit de l'hyène : il l'étudiait et le retournait jusqu'à en graver chacun des os dans son esprit. L'étude du nu était son étude favorite, comme s'il eût voulu rendre à l'homme l'innocence de l'Eden. Mais l'anatomie était prohibée pendant le moyen âge. Ces pauvres artistes des quatorzième et quinzième siècles n'ont pu étudier notre corps. Leurs figures sont emprisonnées dans leurs vêtements comme dans un sac ou un suaire. L'homme a sa faute encore trop présente et il s'effraye de son propre corps, de cette ombre éternelle du péché. Mais pour se trouver dans un tel abattement, on n'en découvre pas moins qu'il attend une idée nouvelle. Les figures du cimetière de Pise sont crépusculaires; elles apparaissent incer-

taines sur le seuil de deux époques. Après tout, si nous considérons l'histoire humaine, nous verrons que tel est le sort de tous les hommes. Tous, en effet, sont condamnés à enterrer la moitié des idées apprises et la moitié des chères aspirations de l'existence; tous entraînés par l'interminable courant des faits, sans savoir où; tous contraints au labeur de la rénovation, sans savoir pourquoi ; tous abandonnant l'innocence de l'enfance, la passion de la jeunesse, la foi du berceau, aux croisements du chemin; tous s'affaissent, harassés, sur un monceau d'illusions, pour que leurs descendants les poussent du pied, les jettent dans un fossé, et poursuivent la répétition sans fin des mêmes travaux herculéens, la représentation de la même tragédie sans dénoûment.

Vous croyez que la mort est un dénoûment? Pour moi, je ne l'ai jamais cru. Dans ce cas l'univers aurait été créé pour la destruction. Dieu serait un enfant qui a construit les mondes comme un château de cartes, pour le plaisir de les renverser. Le végétal mange la terre, le bœuf et la brebis mangent le végétal, nous, nous mangeons le bœuf et la brebis; des êtres invisibles, appelés la mort ou le néant, nous mangent nous-mêmes. Dans l'échelle de la vie, telles créatures ne servent qu'à être dévorées par les autres.

L'univers est un polype immense, à l'estomac immense, ou, si vous voulez une image plus classique, un catafalque sur lequel brûle le soleil comme une torche funéraire, et se dresse, comme une statue

éternelle, la fatalité. Les uns naissent patients parce qu'ils ont la lymphe abondante, les autres seront des héros parce qu'ils ont beaucoup de sang, ceux-ci des penseurs parce qu'ils ont beaucoup de bile, ceux-là des poëtes parce que leurs nerfs sont très-agités; mais tous meurent de leurs propres qualités, et tous vivent le temps que durent leurs entrailles, leur cœur, leur cerveau, leur épine dorsale, pour se recoucher tous finalement dans le néant. Ce que nous croyons des vertus ou des vices sont des tendances de l'organisme; ce que nous croyons la foi, quelques gouttes de sang de moins dans les veines, quelque humeur de plus au foie, ou plusieurs atomes de phosphore dans les os; ce que nous croyons l'immortalité est une illusion : il n'y a de réel, de positif, que la mort, et l'histoire humaine est une procession d'ombres qui passent, comme les chauves-souris, entre le jour et la nuit, pour tomber toutes successivement dans cet abîme obscur, vague, insondable, qui s'appelle le néant, unique atmosphère de l'univers.

Oh! non, non, je ne puis croire cela. Les maux humains ne parviendront jamais à obscurcir les vérités divines dans mon âme. De même que je distingue le bien du mal, je distingue la mort de l'immortalité. Je crois en Dieu et en une vision de Dieu dans un monde meilleur. Je laisse ici-bas mon corps, comme une armure qui me fatigue, pour continuer mon ascension infinie vers les hautes cimes baignées par la lumière éternelle. La mort est vraie, mais

l'âme aussi ; contre la réalité qui veut m'envelopper sous son manteau de plomb, j'ai la pensée ; et contre le fatalisme qui veut me river à ses chaînes, j'ai la puissance de la liberté. L'histoire est une résurrection. Les barbares avaient enfoui les anciennes statues grecques, et les voilà vivantes dans un cimetière, engendrant des générations d'artistes immortels avec les baisers de leurs froides lèvres de marbre. L'Italie était morte, comme Juliette : chaque génération jetait une pelletée de terre sur son cadavre et mettait une fleur sur sa couronne mortuaire, et l'Italie est ressuscitée. Aujourd'hui les tyrans chantent le *Dies iræ* sur les champs où sont épars les membres de la Pologne ; mais nous verrons venir l'humanité recueillir les os que les vautours de la Néva décharnent avec leurs becs d'acier et la Pologne renaître comme une statue de la foi, la croix dans les bras, sur ses anciens autels. J'ai toujours senti l'immortalité dans les cimetières ; je la sens davantage encore dans ce cimetière de Pise, débordant de tant de vie, peuplé de tant d'êtres immortels qui distillent l'inspiration et portent l'immortalité, comme les troncs des chênes séculaires distillent le miel quand les abeilles les peuplent.

La nuit tombait insensiblement sur nous. Le fossoyeur interrompit son travail et ses coups de pioche. Le gardien vint me prier de sortir ; mais j'obtins qu'il me laissât là une heure de plus, au sein de la nuit et des ombres. J'espérais me plonger dans la

tristesse du néant, et m'oublier par anticipation en ce lieu du silence et du repos éternels, où dorment tant de générations oubliées. Je restai appuyé sur une tombe, le front courbé sur le marbre d'une ogive, les yeux fixés sur le tableau de la mort et les vertiges du jugement universel qu'illuminaient les dernières lueurs du crépuscule, dans l'attente des plus grandes tristesses que devait m'apporter l'obscurité de la nuit. Mais non : une fraîche brise vint me distraire de mes sombres rêves ; les fleurs de mai relevèrent leurs corolles, accablées auparavant par la chaleur du jour ; un arome pénétrant, enivrant, plein de vie, se répandit dans les airs ; les lucioles volantes commencèrent à se mouvoir parmi les ombres du cloître et les lignes des tombes, comme des étoiles filantes, tandis que la pleine lune s'élevait de l'horizon dans l'éther, couvrant de ses gazes le front des statues funéraires, et qu'un rossignol, caché dans le feuillage épais des noirs cyprès, entonnait sa chanson d'amour, comme une sérénade aux morts et une prière au ciel.

VI

VENISE

La nuit approchait pendant que nous traversions la campagne de Padoue dans la direction de Venise. Le ciel était couvert et, çà et là, se détachaient entre les nuages quelques échappées sereines, extraordinairement limpides, où voguaient les premières étoiles du soir. Mais au bord de l'horizon, vers l'extrémité septentrionale et du côté des montagnes, serpentaient les éclairs pendant qu'à l'autre bord, vers l'extrémité méridionale et du côté de la mer, les franges de pourpre formées par les vapeurs du lac et les dernières lueurs du jour donnaient aux objets une teinte cuivrée, à la nature des apparences fantastiques, comme si la région que nous allions visiter eût voulu satisfaire tous nos désirs et récompenser notre amour pour elle en se révélant au milieu des mystères du plus sublime des crépuscules. Toutefois mon impatience était infinie. Je remarquais que la végétation s'éteignait, que des canaux desséchés aux bords desquels croissaient tristement quelques plantes marines, apparaissaient pleins de vase; pourtant quand

je mettais la tête à la portière du wagon, je ne voyais jamais poindre ni la lagune rêvée ni la cité chérie : on eût dit qu'elles esquivaient mes avides regards. Et j'avais une telle idée de la fragilité de cette belle Venise, sans cesse ballottée par les vents et les flots, que je craignais qu'elle disparût avant qu'il me fût permis de la voir, et qu'elle s'enfermât dans la coquille marine où elle nageait, comme un miracle vivant de l'histoire humaine.

Je me souviendrai toujours de la première fois que je vis l'Alhambra. Je courus à sa recherche sans guide, sans aucune compagnie, désirant un entretien solitaire, comme tous les entretiens d'amour, avec ce nuage de l'Orient perdu dans nos montagnes. Je passai par une porte que je ne me rappelle pas, l'ayant à peine remarquée. Je vis une fontaine de la Renaissance qui ne répondait en rien à mon attente ni à mon idée. J'errai à travers de superbes allées de peupliers que coupait le vent du matin, qu'illuminait le soleil splendide de Grenade projetant sur le sol, par le glissement de ses rayons sur le feuillage, une arabesque de lumière et d'ombres. Je vis cette magnifique porte judiciaire, inclinée sur une côte, dans l'architecture de laquelle l'arabe, sans perdre de sa grâce, a pris toute la solennité du gothique. Je croyais trouver le palais derrière cette porte, et il n'y avait qu'une place d'armes et un autel du moyen âge devant lequel brûlait une lampe. Autour de moi se déployait une longue file de donjons; au milieu de la

grande place, un beau palais du seizième siècle, mais en désaccord avec tout ce que je rêvais; et au loin, sur une colline semée de lauriers, le Généralife dessinait ses pavillons semblables à de blancs minarets. Mais je cherchais l'Alhambra, le palais, la magique grotte de stalactites, imbibée de fortes couleurs asiatiques, où à la fin du quinzième siècle s'éteignirent comme des odalisques dans le plaisir, les conquérants qui étaient arrivés comme des lions. Aucune des nombreuses portes où je frappai n'était la porte de l'Alhambra. Je craignais qu'un génie, qu'une sorcière de celles que la magie du moyen âge a laissées dans les bois, si différentes des belles déesses dont l'antiquité classique les peuplait, eût dérobé cette même nuit l'Alhambra, toujours menacé de mort, pour leurrer mes espérances. Nous naissons et vivons si malheureux que l'accomplissement d'un désir et la réalisation d'un rêve nous semblent des mensonges, comme si une triste expérience nous eût appris qu'il n'y a qu'une vérité au monde : la douleur.

Ainsi en ce moment je doutais de la proximité de Venise, ou je craignais que Venise se fût dissipée pour moi. Enfin nous nous arrêtâmes à Mestres, à l'entrée de la grande lagune vénitienne.

L'air nous transmettait l'écho de ses cloches qui sonnaient l'*Angelus* et nous rappelaient la sublime émotion de Byron, lorsqu'un soir il crut, à la prière de ces échos, voir apparaître à l'horizon, émergeant

des eaux comme les étoiles du ciel, la mère du Verbe, dressée sur la lune, avec la mystérieuse tourterelle blanche qui agitait les ailes sur son front, à cette heure sublime de la méditation et de l'amour. Il était vrai que j'allais voir Venise ! Combien de fois, pendant les longues heures des veillées d'hiver, ma mère, qui aimait beaucoup la littérature, m'a conté de mystérieuses histoires vénitiennes en vogue au début de ce siècle, telles que la décapitation de Marino Faliero, la proscription du jeune Foscari, l'héroïsme immortel de Dandolo, la passion sauvage d'Othello; la splendeur des banquets immortalisés par Paul Véronèse; les épousailles du Doge avec les eaux de la mer, dans la gondole récamée de brocart et mue par des rames d'or; la tristesse infinie du dernier de ces magistrats, quand une criminelle erreur de Napoléon le força de signer le protocole qui livrait sa patrie à l'Autriche : simples narrations moitié historiques, moitié légendaires, où figuraient toujours des espions et des cachots pour inspirer la terreur tragique, quelques séances du Conseil des Dix pour soutenir l'intérêt dramatique, quelque enseignement moral pour fortifier en moi ces deux idées, auxquelles je ne faillirai jamais : la liberté et la patrie !

Ensuite, m'élevant à d'autres souvenirs par une de ces transitions si naturelles, je voyais dans mon esprit la Venise historique : ces nobles fils de l'ancienne civilisation, prêtres de ses derniers lares, cortége funèbre de ses derniers jours, qui vainquirent la fatalité en se

réfugiant dans d'inhabitables lagunes lors des irruptions d'Attila et de ses Huns féroces, pour conserver dans une cité mystérieuse, unique, ancrée comme une belle nef aux portes de la Grèce, les libertés classiques en faveur desquelles ils luttèrent contre les flots, tandis que la société se perdait dans les cloîtres; ils étendirent le travail et le commerce comme une rédemption, quand, lors des terreurs du dixième siècle, défaillaient les plus mâles courages à la perspective de la fin du monde et du jugement universel, et enfin ils réunirent et accumulèrent dans leurs môles, leurs canaux, leurs palais ciselés par tous les prodiges de la sculpture, dans leurs monuments publics, remarquables par la majesté et la beauté, décorés par une fête continuelle de couleurs et de nuances, dans leurs trophées de marbre et de bronze, les débris de trois civilisations perdues dans une série de naufrages sans nombre. Venise fut ainsi asiatique et grecque, romaine et byzantine, jamais germanique, la synthèse des trois plus grandes époques de l'histoire, la pierre précieuse de l'anneau nuptial par lequel s'unirent l'Orient, monde des mystères, et l'Europe, monde de la vie nouvelle, de la nouvelle civilisation.

Et comme il est impossible de faire abstraction de la race et de la nation auxquelles on appartient, moi, Espagnol, je sentais alors monter en foule à ma mémoire les souvenirs historiques des services prêtés à la civilisation par Venise et l'Espagne, unies dans une croisade maritime mémorable. Un jour le crois-

sant arriva jusqu'à Constantinople. Les Byzantins et les Grecs tombèrent tour à tour sous le cimeterre des Turcs, dont la lame brillait sinistre sur Venise. Les îles allaient être captives, les Vénitiens, rameurs des galères mahométanes, et la Méditerranée, mer de la civilisation, un lac des sérails orientaux. Mais les flottes de Barcelone, de Valence, de Cadix, se joignirent à celles de Gênes et de Venise, elles arrêtèrent ensemble les Turcs et remportèrent cette unique victoire de Lépante, où les flots devinrent rouges de sang et entrèrent en ébullition sous le feu des canons, mais où le fatalisme recula dans sa carrière dévastatrice devant la force et la civilisation de l'Occident.

J'allais voir surtout la cité dont le long esclavage en ce siècle a provoqué tant de douleurs et tant de tristesses. Combien de fois Venise ne vous est-elle pas apparue en rêve, entourée de ses îles comme Niobé de ses filles chéries, maudissant les hommes qui ne la secouraient pas, et désespérant de la justice de Dieu qui tolérait son oppression ! Combien de fois, dans les mystérieux échos où les plages sonores répètent le bruit des flots de la Méditerranée, n'avons-nous pas cru entendre une longue lamentation de Venise ! Combien de fois ne l'avons-nous pas crue capable en sa douleur de se jeter un jour dans ses lagunes, comme Ophélie, et de disparaître sous les eaux avec sa double couronne de marbre et d'algues au front, un dernier chant mélancolique aux lèvres ! Venise était pour nous une cité-christ rivée à son

infâme supplice par les quatre grands clous du quadrilatère. Venise avait perdu ces couronnes de perles, ces tuniques de velours, ces nefs d'or, ces lions de bronze aux yeux de diamant, ces crocodiles d'émeraudes et de rubis, ces joyaux sans nombre dont les génies privilégiés de ses peintres l'avaient décorée, et ne montrait que des fragments en ruine de marbres noircis par la pluie de ses larmes, ainsi qu'un mendiant laisse voir à travers ses haillons ses os couverts d'une peau rugueuse. L'histoire de ce martyre, la lamentation de son esclavage passé, les innombrables élégies pleurées par tant d'illustres poëtes et orateurs sur le cachot de Venise : tous ces souvenirs s'entre-choquaient dans mon âme à la vue de ces parages mystérieux glorifiés par l'héroïsme et le génie.

C'est sous le coup de ces impressions que j'entrai dans la lagune de Saint-Marc. Le ciel, comme je l'ai dit, était clair, très-brillant d'un côté, obscur de l'autre quoique sillonné d'éclairs, couvert de nuages ou orné d'étoiles tour à tour. L'aspect en était si singulier que je ne me lassais pas de le contempler, et que j'implorais sa lumière pour m'absorber dans ce spectacle, objet de tant de vœux et de tant de songes. L'immense lagune, qui conservait encore à sa paisible surface quelque chose de la clarté du jour, brillait dans toute l'étendue du vaste horizon comme un immense miroir traversé par des bandes d'opale ou d'améthyste réfléchissant tantôt les étoiles, tantôt les

nuages, et s'allumant parfois d'une sinistre façon au contact de l'éclair. La fumée de la locomotive, l'haleine des lacs, les nues sur nos têtes, les eaux sous nos pieds et tout l'espace visible à nos yeux, nous faisaient croire que nous nous trouvions hors de terre, ou bien que, sur le dos de quelque monstre, nous longions une région inconnue de l'atmosphère. A travers les lueurs douteuses et les ombres incertaines se découvraient les édifices de Venise, dessinés fantastiquement dans un mirage obscur et éclairés çà et là par de pâles lumières. Si j'eusse ignoré que c'était Venise, à voir ces édifices surgir des flots comme par enchantement, se soutenir entre leur superficie et le fluide de l'air sans toucher visiblement à la terre par aucun côté, je l'aurais prise pour une cité flottante, pour une caravane nomade, menée par quelque dieu marin et réfugiée en ce moment dans le sein tranquille de la céleste lagune adriatique. Quelle harmonie de couleurs malgré la nuit! Déjà les étoiles tremblent dans la vague onduleuse; déjà les plantes marines projettent quelques touches sombres ; les phares se reflètent comme des serpents de topaze; l'aviron des barques épanche des gouttes de lumière, soulève des méandres de phosphore, et laisse retomber de blanches étoiles semblables à la voie lactée. D'un côté les ombres des édifices, épaississant l'obscurité, projettent des festons de jais, pendant que de l'autre quelque nuage, perdu dans le couchant et qui, comme une éponge aérienne, pompe encore les der-

nières nuances du soleil absent, les distille comme une brume de pourpre en quelques rares endroits : tout cela, rehaussé par les gazes mystérieuses et les reflets splendides dont les vapeurs de l'air et les chatoiements du lac revêtent partout ce monde presque idéal d'enchantements non rêvés.

Enfin le train s'arrête. La livraison des billets et la reconnaissance des bagages sont des formalités qui vous impatientent. Vous voudriez être poisson ou oiseau pour arriver dans l'eau et l'air de Venise sans ces charges de malles et de caisses qu'exige pourtant la commodité du voyage. Vous foulez ces môles éternellement baisés par les eaux. Une longue file de gondoles noires, légères, sveltes, vous attend. Vous choisissez machinalement la première venue, sans vous soucier ni de la forme ni du prix de ce voyage, comme si toutes les conditions de la vie économique devaient être troublées là où changent presque toutes les conditions de la vie ordinaire des villes anciennes ou modernes. Vous donnez le nom de votre logement, et un mouvement presque imperceptible vous avertit que vous glissez sur les eaux. Un grand sentiment de tristesse s'empare de l'âme. Mal éclairée par une petite lanterne placée au fond, et conduite par deux hommes chacun debout à une extrémité, la gondole vous fait l'effet soit d'un cercueil, soit d'un cétacé, soit d'un cygne noir, soit d'un ver luisant fantastique, soit du cadavre de quelqu'une des antiques sirènes de l'Adriatique changée en ombre, vous

entraînant dans les cavernes des profondeurs de l'Océan. Comme vous arrivez ébloui par la clarté de la lagune resplendissante, vous croyez pénétrer dans une région de ténèbres. Les eaux sont d'une obscurité indéfinissable à cause de leur épaisseur. Elles semblent vraiment bitumineuses. Les fortes murailles des monuments élevés augmentent la nuit.

Les réverbères, placés de loin en loin, servent seulement de léger contraste, pour mieux accuser l'obscurité générale. Venise a des rues de terre et des rues d'eau. Ces dernières ne sont point éclairées. La blanchâtre phosphorescence du sillage, la faible lueur qui s'échappe d'une fenêtre, la morne petite lanterne d'une gondole muette qui passe à votre côté, ou le réverbère d'une rue éloignée éclairent seulement ce tortueux labyrinthe de pierres et de grilles, de ponts et de poteaux destinés à amarrer les gondoles : sorte de grands arbres aquatiques, mais sans branches ni feuilles, tristes et secs. La ville semble inhabitée. De temps à autre, sur les arcs des ponts, quelques promeneurs défilent comme des ombres d'ombres. Le silence est sépulcral. Vous n'entendez que la voix du gondolier qui prévient ses camarades afin que les gondoles ne se heurtent pas. Ce cri, partout répercuté, est aigre et aigu comme le cri des oiseaux de mer. Le vert limon qui monte à la surface des canaux flotte par intervalles et vous le prenez pour un cadavre. La porte d'un palais roule sur ses gonds, quelques personnes en descendent silencieusement

les marches de marbre, et prennent place dans leurs gondoles. Oh! vous les prendriez pour les habitants d'un panthéon qui s'en iraient dormir sur un cercueil. Bientôt vous arrivez au Grand Canal, et là vous respirez une brise plus fraîche et plus libre; vous distinguez à la lumière des étoiles des fûts de colonnes striées, des plinthes et des bases qui émergent, des rosaces gothiques, des fenêtres mauresques, des arcs de la Renaissance; mais la gondole court de nouveau se perdre dans un labyrinthe de passages étroits, et cette magique décoration disparaît dans la réalité, comme les heures fugitives du plaisir disparaissent dans les éternelles tristesses de la vie. Le chemin, de la station à notre hôtel, était fort long. Les gondoliers continuaient leur manége et répétaient leurs cris aigus. A chaque pas, se trouvait un coin de rue; à chaque coin, un pont; au bas du pont et aux portes de la maison, des degrés de marbre; au dernier degré, l'eau d'un vert foncé; sous les arches du pont et en face des escaliers blancs, de noires gondoles, couvertes de leurs grands draps bruns pareils à des suaires. L'objet le plus nécessaire à la vie de Venise, c'est la gondole, et la gondole est aussi l'objet le plus triste. Figurez-vous une ellipse de bois avec divers reliefs; à l'une de ses extrémités, une hallebarbe dentelée, dont l'acier brille sinistrement, et à l'autre, une sorte de petite queue retorse; au centre, comme dans l'ancienne tartane de Valence, le siége doublé en dedans de velours noir et au dehors de drap noir, avec des

houppes de soie, plein de moelleux coussins de maroquin, fermé par quatre fenêtres, avec les vitres, les rideaux et les persiennes desquelles vous pouvez à volonté vous isoler. Le tout, obscur, triste, mystérieux, romantique, conviant l'existence aux aventures, l'imagination aux légendes, car les unes et les autres se détachent, comme une conséquence naturelle, de tout ce qui nous entoure et notamment de notre inséparable compagne, la silencieuse gondole. Ainsi Rome est la cité sublime; Naples, la cité voluptueuse; Florence, la cité académique; Livourne, la cité marchande; Pise, la ville morte; Bologne, la ville musicale; Milan, la ville civile, et Venise, la cité romantique. Le Maure et le Marchand de Shakespeare, l'Angelo de Victor Hugo, les drames de Byron, ont été inspirés par ces ombres et ont leur berceau mystérieux dans ces gondoles.

Aujourd'hui, Venise joint à la poésie de ses arts celle de ses souvenirs, et à celle de ses souvenirs la poésie de ses tristesses. Ses palais s'effondrent, ses statues descendent par fragments de leurs piédestaux. les riantes figures de ses tableaux s'envolent, comme les papillons au souffle de l'hiver. La blessure que lui causa le changement du mouvement humain vers d'autres régions, par l'apparition de l'Amérique dans le monde et par la découverte du cap de Bonne-Espérance, cette blessure, qui tua son commerce, n'a pu être guérie par sa liberté récente, parce que la liberté ne peut pas détruire les fatalités géographiques.

Venise se meurt; seulement, au lieu de mourir comme une prostituée dans les cachots autrichiens, elle meurt comme une matrone au sein de son foyer et entourée de ses fils. Venise est tombée aux pieds du berceau de l'Amérique, comme Iphigénie aux pieds du berceau de la Grèce. Les voies de l'humanité sont jonchées de victimes, et le progrès n'échappe point à cette loi nécessaire. La vie s'alimente de la mort. Mais, pour cela, il n'en est pas moins triste de voir mourir une cité dont les doges eurent tant de fois entre les mains la couronne impériale de Byzance, et la repoussèrent pour le bonnet phrygien de la vieille république; une cité dont le drapeau fit fuir les Turcs et rallia les forces du commerce et du travail; une cité dont les libertés sont les plus anciennes de l'ère chrétienne, et qui a été, seule, l'Angleterre du moyen âge; une cité qui, dans ses coupes de cristal et ses banquets bachiques, dans ses sérénades voluptueuses et ses chants sensuels, dans ses guirlandes de corail et d'algues, apporta l'arome immortel de la Renaissance à notre vie. Comme je regrettais, durant ce voyage à travers les rues de Venise, de n'être point poëte, orateur, écrivain de quelque mérite, pour déplorer avec éloquence la mort de cette cité, unique dans le monde! Ils ne m'avaient inspiré que des idées de deuil et de désolation, les cercueils flottants, les palais sombres, les fenêtres superbes à moitié détruites, les monuments à demi ruinés, le tortueux labyrinthe des rues étroites et

des canaux obscurs, les ombres qui se dessinaient sur les ponts élevés, les pierres de marbre solitaires, léchées par les flots, le bruit de la mer qui ressemblait à une larme tombant sur une autre larme, et les cris des gondoliers qui ressemblaient à une lamentation répétée par une autre lamentation.

Mais sur ces entrefaites nous arrivâmes au Grand Canal, en face de l'église du Salut, où nous allâmes descendre tout près de la petite place de Saint-Marc. Sa largeur, en cet endroit, est celle d'un bras de mer. Les eaux en sont claires comme si la lumière du jour s'y était fondue. La phosphorescence que laissent les rames et la quille des barques, dessine partout de longs rubans blanchâtres comme les rayons de la lune. Tandis que nous débouchions des petits canaux dans cette grande étendue, plusieurs gondoles se dirigeaient vers le Rialto, illuminées par des lanternes vénitiennes, comparables seulement à des guirlandes de fleurs lumineuses. Cette magique illumination ressortait dans l'obscurité de la nuit, et se réfléchissait dans la transparence des eaux. Des gondoles s'exhalait un chœur harmonieux et solennel, accompagné par une excellente musique, dont la sérénité de l'air et des lagunes prolongeait et adoucissait mystérieusement les accords. Après avoir fini cette traversée de canaux sans nombre, pendant laquelle Venise me semblait une de ces villes mystiques, peintes par les artistes du moyen âge sur les murs des cimetières pour représenter l'enfer, lorsque, du grand

canal étroit, je vis cette longue file de monuments sur l'eau diaphane, sous un ciel éclatant, les églises de marbre blanc, éclairées par les rayons des astres, comme de grandes montagnes de neige, les gondoles, festin flottant consacré à l'art, glissantes et rapides; que j'entendis cette musique, cette harmonie délicieuse sur l'aile des vents de la mystérieuse lagune, je me crus dans l'ancienne Venise, qui s'appropriait la richesse et les couleurs de l'Orient, qui écoutait les sérénades de Léonard de Vinci, qui prêtait au Titien les nuances de l'arc-en-ciel, qui riait avec l'éclat de rire de l'Arétin, qui avait, comme un esclave, l'empire de Constantinople à ses pieds, et, comme une compagne, à ses côtés la Grèce, terre des poëtes. Mais la sérénade cessa, les lumières s'évanouirent bientôt dans les détours du canal, la lagune se replongea dans son profond silence, et les tours des églises voisines sonnèrent la prière pour les âmes du purgatoire, comme une lamentation élégiaque.

Le lendemain, le temps me manquait pour explorer Venise. J'avoue que l'un des arts les plus merveilleux et les plus expressifs à mes yeux, c'est l'architecture. Les pierres, réglées par les idées comme les notes d'un chant ou les parties d'un discours, m'inspirent toujours un plaisir intellectuel exquis lorsqu'elles arrivent à exprimer la beauté avec leurs harmonies. Les grandes lignes, les larges espaces, les arcs ambitieux, les rotondes aériennes, les colonnes

avec leurs ornements, les galeries avec leurs contours, les cours et les cloîtres, immergent l'esprit dans de profondes méditations et expriment toujours le génie du siècle avec son caractère symbolique. J'aime beaucoup l'architecture grecque, sa sobriété, son austère simplicité, sa grâce infinie et sa facilité à peindre de grandes idées avec peu de moyens, comme à atteindre à la beauté sans violenter les formes, en plaçant sur quatre faces d'entre-colonnements une frise légère et carrée, dont les harmonies sont telles qu'on en peut dire qu'elles chantent comme un chœur. J'admire aussi les Romains qui superposèrent les trois genres de l'architecture dans leurs monuments, comme ils superposèrent les trois âges de l'histoire dans leur civilisation et leurs codes. Je n'oublierai jamais la rotonde du Panthéon où expira le paganisme, ni les arcs de triomphe, portes magnifiques du nouvel âge du monde. Ce que l'art antique m'inspire spécialement, c'est un culte infini pour la simplicité des formes et le naturel de l'expression. Mais mon enthousiasme pour l'art antique n'exclut point l'admiration pour tous les beaux genres d'architecture. Il n'y a rien de pire que l'exclusivisme en fait d'art. Les architectectes du siècle dernier, même ceux qui avaient le plus de goût, en vinrent, dans leur haine du gothique, à construire des édifices grands, mais morts, plus que sévères, rigides, ayant toute la rigidité de la mort. Il y a des architectures qui se distinguent par leur parfaite sujétion aux lois de la

statique : telles sont la grecque et la romaine. Les siècles, la colère des hommes plus dévastatrice encore que les siècles, sont passés sur elles; mais les uns et les autres se sont brisés contre leur imperturbable solidité. Il y a des architectures qui se distinguent par leur expression : telles sont l'orientale et la gothique. Venise ressemble à Grenade, en ce qu'elle a une architecture propre, exclusive, née de circonstances historiques particulières et du ministère unique représenté par elle entre l'Orient et l'Occident. De même que les Grenadins s'approchaient du gothique en conservant toujours ce caractère arabe qui parvint à son apogée dans la mosquée de Cordoue, de même les Vénitiens, en conservant le caractère byzantin et gothique général au moyen âge, le couvrirent des joyaux de l'Orient comme d'un voile d'or. C'est ainsi que Venise a créé cette série de monuments qui est le prodige des prodiges, par la rareté et la richesse. Si vous allez les examiner, Vitruve à la main et les règles de Vignole dans l'esprit, avec l'équerre et le compas, exigeant une obéissance aveugle aux lois de la statique, vous ne tarderez pas à vous indigner, en voyant une galerie soutenue par des barres de fer, une grosse colonne reposant sur une colonne légère en dépit des principes généraux de la gravité physique, une masse de marbre, lourde comme une montagne, surmontant le châssis d'une galerie aérienne et déliée. Si les mathématiques sont pour vous antérieures et supérieures à toute chose,

ne vous arrêtez point devant ces édifices du moyen âge qui subordonnent tout à la richesse de l'expression, richesse grande, invraisemblable, comme sont invraisemblables toutes les hyperboles, mais réellement très-belle. Comme le milieu où ils se développent influe sur les arts ! Venise est une enchanteresse qui oblige les artistes à la suivre et leur imprime au front son baiser de ſeu. Les architectes du quinzième siècle bâtissaient des édifices sévères à Rome, pendant que le gothique fleuri entr'ouvrait ses rosaces brodées dans l'Europe entière comme les premières fleurs de l'avril de la Renaissance. Et à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle, alors que l'art classique a tout subjugué, les architectes de Venise, sans échapper à son influence, couronnent les frises de leurs monuments, les faîtes de leurs tours, les belvédères de leurs palais, de bijoux et de ciselures toujours émaillés par le caractère oriental vénitien.

Allons donc contempler Venise. Notre gondole glisse sur le Grand Canal. Les eaux sont d'un vert émeraude, le ciel d'un bleu turquoise, les bancs de sable d'un or brillant, les maisons des îles voisines d'un corail rose, les églises de marbre d'une transparence cristalline extraordinaire ; le soleil polit tous les objets avec ses rayons, ces pinceaux de la nature, et la brise chargée des aromes du printemps, unie aux exhalaisons salines de la mer, vous invite avec ses voluptueux baisers à l'allégresse infinie de l'exis-

tence. Le temps nous manque pour contempler ce Grand Canal que les peintres vénitiens, en le reproduisant de toutes façons, depuis l'aube de l'école avec Carpacio jusqu'à son déclin avec Canalletto, ont ineffaçablement gravé sur la rétine des amateurs de l'art. Nous ne pouvons que jeter un rapide coup d'œil des lourds édifices byzantins aux élégants édifices du quatorzième siècle, et de ces derniers aux monuments bigarrés de la décadence et aux gothiques de tout genre ornés de guirlandes syriennes et arabes. L'histoire de l'art se presse entre les deux longs murs de marbre qui bordent le canal, rehaussée par les reflets de l'eau et les teintes du ciel. Dans chaque ville vous chercherez d'abord un monument, un point de repère. A Séville, la cathédrale ; à Grenade, l'Alhambra; à Cordoue, la mosquée; à Rome, le Colysée; à Pise, le cimetière ; à Florence, la place de la Seigneurie; à Venise, la place Saint-Marc. Nous arrivons au bas de son magnifique escalier. Nous nous arrêtons extasiés. Il est impossible de peindre Venise. La parole humaine manque d'expression pour rendre un aussi riche tableau. Moi, je ne l'essaye même pas. Il faut voir, sentir, admirer, tremper les yeux dans ces couleurs, absorber par tous les pores cette vie, et puis se taire.

Jamais je n'ai autant regretté mon engagement envers les lecteurs, à l'inépuisable bonté desquels je vais faillir, qu'en présence de ce superbe paysage, mon humble plume entre les mains. En premier lieu,

le lac splendidement éclairé par le ciel et le soleil qui le frange de ses rayons; au nord, l'embouchure du Grand Canal avec ses édifices riches et variés; à l'extrême droite de l'embouchure, l'église marmoréenne du Salut, dont les blanches rotondes se dessinent merveilleusement dans l'air pur; avant cette église, une grande sphère de bronze doré se dressant en tour gracieuse, et à son pôle un ange de bronze sombre; vers la gauche, une terrasse de jaspe, sur laquelle un joli quoique étroit jardin, tout peuplé de papillons étale ses fleurs printanières; au centre, la Planète, le palais Sansovino, ciselé comme un écu de Cellini et terminé par un chœur de statues; de l'autre côté, le palais des Doges, asseyant son amas de marbre rouge et blanc sur une double galerie d'arcs gothiques reliés par des rosacescapricieuses et brodés, au chapiteau de chaque colonne, de sculptures byzantines qui s'harmonisent et s'enlacent d'une manière admirable avec le diadème de triangles aigus et les clochetons isolés du sommet; en deçà de ces deux monuments, les deux colonnes de granit oriental, deux monolithes colossaux, et au-dessus, le crocodile de Saint-Théodore et le lion de Saint-Marc qui semblent exhaler l'ouragan par leurs gueules béantes; au fond du côté gauche, le Campanile, haut et isolé comme notre Giralda, ceint d'une tribune merveilleusement sculptée et couronné par un ange qui déploie, au faîte de sa flèche aiguë, des ailes d'or vers l'infini; au même fond à droite, la Basilique orien-

tale, gothique, grecque, byzantine, arabe, mélange de toutes les architectures, résumé de toutes les époques, avec ses bleus arceaux, semés d'étoiles, ses colonnes de tous les jaspes, ses statues et ses clochers bizarres, les quatre chevaux de Corinthe sur la porte, les mosaïques de cristaux vénitiens dans les creux sur le ciel d'or desquelles se détachent des figures merveilleuses de toutes les couleurs; les rotondes au faîte, apparition asiatique sous la forme d'une miniature des rotondes de Sainte-Sophie; et dans les vastes proportions de ce paysage, la rade des Esclavons, pleine de navires, rehaussée par les costumes pittoresques des Turcs et des Grecs, par la foule des Vénitiens qui débouche par cette grande voie; plus loin encore, les îles de Saint-George le Majeur, avec leur église rose et blanche; la Giudecca avec ses édifices colorés de toutes les nuances de l'arc-en-ciel; Saint-Lazare, avec son couvent arménien dont la tour orientale fait l'effet de la voile crêpée d'un grand navire; le Lido, peuplé de bosquets qui effleurent les eaux avec leurs branches et que les rossignols remplissent de leurs chants; des jardins semblables à des îles flottantes, ou à des corbeilles gigantesques de fleurs aquatiques : tout cela traversé par les gazes célestes des canaux, diapré par l'or et l'argent des bancs de sable, animé par le contraste des blanches voiles latines, qui entrent et sortent tandis que les noires gondoles vénitiennes glissent dans toutes les directions, et enfin bercé par les ondes de

l'Adriatique. Au couchant lointain, les Alpes, qui descendent comme une armée de pyramides célestes géantes, et à l'orient lointain, comme une musique éternelle, le vent qui souffle des plages de la Grèce. Il n'y a rien d'égal au monde.

Combien de belles cités nous avons parcourues en Italie ! Chacune d'elles a sa merveille, et chaque merveille son caractère. En vous rendant de Rome à Naples vous croyez vous trouver non sur une autre terre, mais sur une autre planète. Les cimetières de Pise et de Bologne sont magnifiques; mais il y a autant de différence entre eux qu'entre le Panthéon d'Agrippa et la cathédrale de Milan. Vous allez de Florence à Pise en deux heures, de Pise à Livourne en une demi-heure, et entre leurs rues et leurs monuments il y a des abîmes de dissemblance. La magnifique tour penchée de Pise semble faite à des milliers de lieues de l'endroit où se dresse la divine rotonde de Santa-Maria-dei-Fiori de Florence. Chacune des ces villes exhibe une école spéciale de peinture et un genre tout à fait à part d'architecture. Chacune d'elles engendre un génie qui lui donne, en échange du présent de la vie, le présent de l'immortalité. Pise a Nicolas, qui a fait fleurir les marbres sous son ciseau, deux siècles avant la Renaissance; Bologne a Jean, qui arrête un instant la décadence de la sculpture; Fiezzole a Fra-Angelico, qui peignait les anges avec la même facilité que Platon décrivait les idées pures, et qui, agenouillé devant les vierges sorties de son

pinceau, symbolise la fin des âges mystiques entre les limites de deux siècles, tels que le quatorzième et le quinzième qui sont les limites de deux mondes; Venise est la mère du Titien; Vérone, de Paul Cagliari; Florence, de Michel-Ange, et Rome, avec les loges, les stations, la Transfiguration, les sibylles, la Galathée Farnésine, la madone de Foligno et l'Isaïe, peut s'appeler la capitale de Raphaël. D'où découle cette grandeur? De la décentralisation de leurs gouvernements, de la liberté de leurs républiques, de l'indépendance des municipes. Il n'y a dans l'histoire qu'une époque supérieure à leur époque, qu'un peuple plus illustre que les peuples italiens : la Grèce, dont le secret de grandeur gît dans la même cause que celui de l'Italie. Michel-Ange est un de ces Titans dont les pieds portent les blessures des masses calcinées, mises les unes sur les autres pour escalader le ciel, et dont les fronts portent la trace des tempêtes qu'ils ont bravées en cherchant, solitaires, l'infini à travers les régions supérieures de l'atmosphère. Eh bien, Michel-Ange, lorsqu'il vit mourir la liberté dans sa patrie, cisela une figure très-belle mais triste; il donna à ses formes la perfection grecque, imprima sur son front la douleur chrétienne, lui ferma les yeux, l'étendit sur un tombeau et l'appela : *La Nuit*.

L'absence de la liberté fut la mort de Venise, la mort de Milan, la mort de Pise, la nuit de l'Italie. Partout on trouve la liberté dans la géologie de la société, comme on trouve Dieu dans la géologie du globe.

VII

SUR LES LAGUNES

Enfin nous avons la lumière, ce fluide comparable seulement à la pensée en ce qu'il éclaire et vivifie. Ici, je me baigne dans l'éther détaché d'un ciel sans nuages et réfléchi par un lac sans ombres. Je voudrais voir mon intérieur, mon esprit, avec le relief plastique pris par toutes choses dans cette lumière orientale. Nous sommes nous-mêmes ce qu'il y a de plus obscur et de plus incompréhensible dans la création. Pourquoi ma raison ne serait-elle pas aussi claire que le soleil? Après tout, la lumière du grand astre se perdrait, comme une musique sans écho, si elle n'illuminait point le front de l'homme. Pourquoi mon esprit n'est-il pas diaphane comme ces eaux célestes, dans le miroir desquelles se reflètent les édifices de Venise, avec leurs faîtes asiatiques, avec tous leurs ornements? Après tout, l'univers serait comme un livre fermé et vierge, si l'esprit humain n'en remplissait les pages d'idées. Pourquoi les horizons de ma pensée le cèdent-ils en éclat à ces horizons?

Toutes choses seraient des ombres d'ombres si les idées ne les animaient de leur souffle. Otez l'esprit du globe, et dites-moi ensuite pour qui chanteraient maintenant les oiseaux dans ces arbres dont les branches touchent les eaux, et pour qui exhaleraient leur arome ces fleurs qui maintenant boivent la séve enivrante du printemps? Sans les idées, les choses ne seraient que des hiéroglyphes sans lecteurs ni interprètes. L'univers, sans l'esprit, serait au moins un théâtre sans acteurs. Mais l'esprit, quelle lumière intérieure possède-t-il?

Je ne connais dans l'histoire aucune époque d'angoisse morale comme la nôtre. Les croyances élevées par cinq siècles de foi et de martyres sont tombées en trois siècles d'analyse. L'ancien jour des âmes va se clore, et nous ne sommes pas sûrs qu'un jour nouveau lui succède. La cloche qui sonne la prière, l'orgue qui accompagne le cantique des moines, l'image que vénèrent les marins de l'Adriatique aujourd'hui encore, vont devenir, comme les hymnes grecs et les bas-reliefs du Parthénon, les objets d'un culte artistique, mais non religieux. Ici aussi l'on entend s'élever des eaux une lamentable élégie, comparable seulement à la lamentation des antiques sirènes, quand elles apprirent des Nazaréens que le monde était appelé à une foi nouvelle, dans la macération et la pénitence. Le Dieu-esprit voit s'amonceler contre son pouvoir et son Verbe des nuages d'idées aussi menaçants que ceux qui détrônèrent et détruisirent le Dieu-na-

ture. Quelle lumière intérieure possède l'esprit dans cette crise suprême?

Telles étaient les idées qui me hantaient un soir de mai 1868, au bord splendide de la merveilleuse lagune de Saint-Marc, en face de l'embouchure du Grand Canal de Venise sur l'île Saint-Lazare, à la porte du couvent des Arméniens. Le soleil, caché derrière la Giudecca, dorait de ses derniers rayons les coupoles des églises et les rotondes orientales de la grande basilique; les noires gondoles glissaient rapidement sur les ondes azurées dans toutes les directions, comme des êtres fantastiques; en face, se groupaient les magnifiques palais vénitiens que tous les arts émaillent à la fois; à côté, se dessinait le Lido, comme un jardin flottant, plein de végétation, de fleurs et de ramages; de toutes parts surgissaient des îles où les arbres se balançaient comme si leurs racines se trouvaient dans les eaux et, parmi ces arbres, resplendissaient de superbes monuments comme ancrés dans cette mer d'impérissables souvenirs et d'éternelle poésie. Pour comprendre la beauté on a besoin de voir, de cet endroit-là, comment le jour expire dans les lagunes; comment les eaux s'illuminent d'étoiles phosphorescentes; comment s'épanouissent les premières étoiles dans le ciel, les premières lumières aux fenêtres et dans les rues de la cité; on a besoin d'entendre comment résonnent les derniers tintements de la cloche de la prière, se mêlant aux chants voluptueux des gondoliers et aux

psalmodies des couvents; comment les voix de l'esprit dans le ciel s'harmonisent avec les voix de l'univers.

Un spectacle si merveilleux ne distrayait pas mon âme de sa pensée, ni ma pensée de la contemplation de cette crise suprême de l'esprit humain. Tandis que j'étais le plus absorbé, un moine vint à moi pour me dire officieusement à quelle heure le couvent fermait ses portes aux curieux. Bien que cet avis eût tout l'air d'un congé courtois, je sentais l'invincible désir de rester là, puisque l'heure de la fermeture n'avait pas encore sonné. Comme les moines arméniens vendent de belles œuvres orientales et que je ne suis pas étranger à l'étude des langues sémitiques, j'usai du stratagème d'une conversation sur ce thème pour prolonger mon séjour dans un site si délicieux. Le moine ne tarda pas à enfreindre sa consigne en parlant avec moi d'études et de lettres. L'entretien roula bientôt sur des questions religieuses. Certes, j'ai toujours éprouvé le vif désir de répandre mes idées parmi les multitudes; mais je ne suis jamais tombé dans la tentation de convaincre ou de persuader mes interlocuteurs dans des conversations privées. De même que j'établis une ligne de démarcation entre le langage vulgaire et le langage oratoire, j'en établis une autre entre de nombreux auditeurs et l'auditeur spécial avec lequel je noue ou soutiens un dialogue. J'ai remarqué que si je ne me suis jamais décidé à convaincre ou à persuader personne dans la vie

ordinaire, beaucoup de mes interlocuteurs donnent dans la manie, je ne sais pourquoi, de me persuader et de me convaincre.

Le prêtre avec lequel je conversais alors était un jeune homme, Turc d'origine, catholique de religion, Arménien de rite, moine enthousiaste, oriental dans son langage imagé, mais Vénitien par sa distinction et son hospitalité; au fond de sa conscience, mystique tel qu'un sectaire de l'Asie; mais en relation avec ses semblables et d'une tolérance tout à fait conforme au caractère de notre siècle. Il était malade, très-malade, et sûr de la proximité de sa mort. Cette certitude mélancolique donnait à ses idées, sévères comme la morale, solennelles comme le culte, poétiques comme la terre où il était né et comme la terre où il allait mourir, les perspectives infinies de l'éternité.

Aujourd'hui que quatre ans se sont écoulés je me rappelle encore vivement cette conversation dont je vais citer un fragment, car beaucoup des idées émises alors me soutiennent dans mes combats intérieurs et fortifient mon espoir d'une rénovation morale analogue aux rénovations sociales. La controverse qui s'éleva entre le moine et moi parvint à dissiper beaucoup de doutes qui, éclairs d'ombres, passaient par mon âme.

— Croyez-vous, me dit-il, que notre état moral doive continuer? Croyez-vous que nous puissions porter plus longtemps une foi morte dans la con-

science? Toute idée morte tue l'esprit qui la porte en lui, comme le fœtus mort gangrène les entrailles qui l'enserrent.

— Je vous l'ai déjà répété dans le cours de notre conversation, lui répondis-je. Je ne crois point que la conscience puisse se maintenir vive au sein d'une foi complétement morte. L'esprit présente des analogies avec la nature. Or la nature n'annihile point, elle renouvelle. Il faut renouveler l'esprit dans la rénovation de la société.

— Le renouveler! s'écria-t-il. Et comment allez-vous créer une religion nouvelle? D'où tirerez-vous les apôtres qui prêchent, les martyrs qui meurent, les idées nécessaires, les sacrifices indispensables à une transformation religieuse? L'arbre de la foi s'arrose avec du sang. De nos jours l'humanité a la vocation du travail, mais non celle du martyre comme au temps du Rédempteur; elle répandra jusqu'à l'exténuation toute la sueur qu'elle pourra distiller sur les machines du travail; mais, hélas! pas une goutte de sang devant les autels de la foi. Les peuples me semblent aujourd'hui des athlètes débordants d'énergie physique, mais manquant d'âme.

— Ils n'opéreraient point les merveilles qu'ils réalisent, s'ils ne sentaient au dedans d'eux-mêmes le souffle de grandes idées. Ils sont montés au ciel et lui ont ravi la foudre, parce que leur stature morale leur a permis de toucher les nuages du front. Les époques de décadence ne créent, ni n'inventent, ni

ne travaillent. Le découragement et la décrépitude s'étendent sur toutes les sphères de l'activité, à toutes les manifestations de la vie.

— Mais je crois vous avoir ouï dire que les peuples ne croissent point sans un idéal.

— C'est vrai. Mais je suis persuadé que l'idéal ne doit point jaillir du sentiment et de la fantaisie seulement : il le doit de la raison. Votre idéal est tout entier pour l'imagination. Et dans les époques de réflexion les idéals, fils de la fantaisie et qui ne visent que la fantaisie, meurent comme dans la saison des fruits meurent les fleurs.

— Vous, vous ne croyez point aux miracles!

— Ne parlons pas de nos opinions individuelles, parce qu'alors nos débats dégénéreraient en disputes. Parlons de quelque chose de plus élevé; parlons de la crise que traverse l'esprit humain de nos jours. Vos idées personnelles, comparativement à l'âme infinie de l'humanité, valent moins que les gouttes d'eau restées sur cet aviron, comparativement aux richesses de la mer.

— Eh bien, je rectifie et je dis : Notre siècle ne croit point aux miracles.

— Vous avez raison. La connaissance des lois de la nature l'a amené à proclamer que ces lois ne souffrent point une minute d'interruption. Mais voici la base de ma thèse : ne forgez ni ne soutenez plus un idéal religieux en opposition absolue avec la science. Nos facultés les plus inférieures, la sensibilité et la fan-

taisie, s'émousseront au tintement de la cloche, à la vue des images sacrées, à l'écho de l'orgue qui élève un hymne jusqu'aux cieux, à l'aspect de ces merveilleuses basiliques, telles que celles de Saint-Marc, pavées de mosaïques où la couleur épuise ses nuances, peuplées d'œuvres où l'art épuise ses inspirations, monuments aux voûtes desquels flottent les prières de dix siècles et dont les dalles protégent le repos d'innombrables générations. Quelque poëte et quelque ému que vous soyez, quand la raison pénétrera dans ces harmonies et ces rêves, elle les dissipera avec ses glaciales mais invincibles affirmations, vous laissant dans une lutte perpétuelle entre la sensibilité et l'intelligence : lutte qu'il convient de terminer si nous devons être souverains de la nature, soumise seulement à la vérité, à la science.

— Cette lutte, la foi y mettra un terme.

— Mais la foi ne peut contredire des vérités prouvées et évidentes. Les dieux antiques souriaient au haut des collines semées de myrtes et de temples, au bord des mers qui semblaient dormir sous leur égide, parmi des chœurs de poëtes qui divulguaient leurs noms, au-dessus de peuples artistes et croyants; un jour cependant la science démontra que ces divinités répugnaient à la raison et, malgré l'appui de peuples héroïques et invincibles comme le peuple romain, elles s'évanouirent ensemble au souffle d'une idée.

— Mais avec ces divinités moururent les sociétés qu'elles personnifiaient.

— Elles ne moururent point, elles se transformèrent. Le droit romain mourut-il ? Cette littérature classique, modèle encore de nos études, mourut-elle? Ces arts plastiques, par nous copiés et reproduits, moururent-ils? Et ces langues aux sages combinaisons desquelles nous devons toute notre nomenclature scientifique, moururent-elles davantage ? Ce qui périt uniquement fut ce qui se croyait impérissable : le Dieu ou les dieux de ce monde.

— Et combien de sang et de larmes coûta la nouvelle croyance! Le monde se plongea dans les orgies. Cette Rome si forte laissa tomber l'épée du combat pour saisir la coupe du festin. Les veines de l'humanité se gonflèrent avec le vice cancéreux de toutes les concupiscences. Pour guérir un si grand mal, il ne fallut rien moins que l'irruption des barbares et le détrônement de Rome.

— Voyez où vous amène l'implacable logique des déductions; vous prêtre catholique, vous en venez jusqu'à pleurer la mort du paganisme. Assurément, nulle part sur la terre, l'âme de l'artiste ne s'afflige autant de la disparition de ces beaux êtres imaginés par les poëtes, incarnés dans le marbre par les sculpteurs, qu'elle le fait ici dans leur patrie, au murmure des flots de l'Adriatique, sous le ciel qui reflète encore leurs regards. Mais si les organismes correspondent sur la terre à l'état chimico-physique de la matière, c'est à l'état moral de l'esprit que correspondent les religions. Le monde poursuit sa vie, indépendam-

ment de nos conceptions abstraites de cette vie. Et Dieu existe indépendamment de la relation établie entre notre esprit et son être incommunicable. Aujourd'hui nous ne comprenons pas le monde à la façon de nos ancêtres. Pour eux il était immobile; pour nous il se meut. Pour eux le soleil tournait autour de la terre ; pour nous la terre tourne autour du soleil. Est-ce que la nature a changé parce qu'a changé notre conception de la nature? Pas plus que Dieu, bien que notre idée de lui se modifie. Le bien, le vrai, le beau existent par eux-mêmes et indépendamment de tous les jugements que l'on en peut former. Pour approcher de l'idéal nous n'avons qu'à apprendre la vérité dans la science comme dans la conscience, et qu'à réaliser le bien toute la vie avec un désintéressement absolu. Les religions ont servi à l'éducation progressive de l'humanité. Leurs espérances infinies, leurs terreurs salutaires, réveillèrent l'homme du sein de la nature où il dormait pour l'élever à une vie beaucoup plus pure et sublime. Le faible esprit humain acquit ainsi l'idée de l'infini, et il sentit ainsi le souffle de Dieu l[illegible]réant de nouveau et le rachetant d'une certaine manière. Mais il n'y a point à en douter : si la religion de la nature fut un progrès relativement au fétichisme, et la religion de l'esprit un progrès relativement à la religion de la nature, pourquoi s'imaginer, pourquoi croire que cette révélation permanente s'est arrêtée ou qu'elle a rétrogradé?

— Pensez-vous que quelque révélation puisse aller plus loin? Dieu, par un acte de sa volonté, par un souffle de sa bouche, créa le monde sans mal et sur le monde l'homme sans péché; la faute émane de l'esprit fait libre sur la nature faite esclave : elle déflore la création et rabaisse l'humanité; les fils des hommes naissent sujets au péché, le péché est soumis au châtiment qui engendre des générations malades, dont les corps se perdent tristement dans le plaisir, dont les âmes s'évanouissent comme des ombres dans les abîmes; jusqu'à ce que Dieu même, connu d'un seul peuple, descende racheter les fautes de tous les hommes, consente à se révéler à tous; et dès lors les airs se peuplent d'anges gardiens, les autels de saints prédestinés, la nature est régénérée par la pureté de la Vierge-Mère, l'esprit illuminé par le Verbe divin, et les espérances de l'immortalité resplendissent au-delà du sépulcre pour nous fortifier avec l'énergie d'une vie appelée à se dilater dans l'éternité.

— Dieu me garde de contredire aucun dogme. Je les respecte tous profondément. Mais je nie qu'une autorité extérieure, forte et coercitive, en ces temps de raison et de liberté puisse les soutenir. Il faut que la foi jaillisse spontanément des âmes, que cette foi excite la conscience, et la conscience la volonté. Ainsi l'idée s'incarnera dans l'esprit, l'esprit s'incarnera dans la vie, la vie sera vraiment religieuse, et la religion constituera une règle, un idéal vivant.

— Et vous ne voyez point cela réalisé quelque part?

— Non. Je vois, au contraire, que plus la civilisation s'incline vers la liberté, plus les sectes religieuses penchent vers l'autorité. Je vois que plus les idées d'égalité démocratique s'enracinent profondément dans la sphère sociale, et plus, dans la sphère dogmatique, on veut diviniser des priviléges absurdes, opposés à tout ce qu'il y a de fondamental dans notre nature. Je vois, tout à fait à l'encontre des temps chrétiens où un Dieu s'abaissait jusqu'à revêtir la nature humaine, je vois des hommes s'appelant infaillibles, qui aspirent à s'exalter jusqu'à revêtir la nature de Dieu. Je vois l'égoïsme et le sens utilitaire tout envahir, quand nous avons tant besoin que le côté idéal de notre nature, celui qui regarde les cieux, se réveille et s'avive. Les idées religieuses, qui devraient être purement spirituelles, redeviennent des forces mécaniques; et les prêtres, qui devraient avoir en leurs mains et verser sur nos fronts la lumière de l'idéal, se transforment en de simples fonctionnaires de l'Etat. Je vois tout cela avec douleur, parce que je voudrais que dans l'aridité et la désolation de notre vie nous pussions humecter nos lèvres, embrasées par la soif de l'infini, de quelques gouttes de céleste rosée.

— Mais la croyance requiert une définition qui la contienne et la formule; la définition, une autorité qui l'impose et la divulgue; l'autorité, une person-

nification qui la représente. La foi n'existerait pas sans le dogme; le dogme ne se maintiendrait pas sans la définition, la définition sans l'Eglise, l'Eglise sans le pape, le pape sans l'esprit divin qui doit lui communiquer sa propre infaillibilité.

— Croyez-vous que Dieu a choisi une personne à part, privilégiée, pour lui communiquer la vérité? Je suis plus croyant. Je crois que de même qu'il nous a donné la vue pour le monde extérieur, et que cette vue ne peut être ni remplacée ni substituée par aucune autorité, il nous a donné la conscience pour communiquer avec le monde intérieur, et que la conscience ne peut non plus être remplacée ou substituée par aucune autorité. Je crois que nous voyons tous, que nous confessons tous la lumière, et que les aveugles d'esprit sont aussi rares et aussi exceptionnels que les aveugles de naissance. Les êtres se baignent dans la vie universelle, les planètes et les soleils dans l'éther, les âmes en Dieu. Je crois plus : je crois que la révélation est éternelle, immanente, progressive, de tous les siècles, et qu'elle a pour organes les philosophes et les poëtes qui ont révélé une vérité, et les martyrs qui sont morts pour la vérité. C'est seulement ainsi que l'histoire s'illumine, que la vie s'élève à l'infini, que la conscience s'affermit dans la vérité absolue comme le fer dans le feu. C'est seulement ainsi que nous nous sentons unis à toutes les générations et que nous nous élevons à la compréhension de toutes les idées; c'est ainsi que

nous infusons dans notre âme l'esprit humain, et que nous absorbons l'esprit humain dans notre cœur. C'est ainsi que nous nous élevons à Dieu, et que Dieu se communique intimement à nous; c'est ainsi que nous pouvons être de vrais habitants de l'univers, de vrais enfants de Dieu, unis et d'accord dans toute la succession de siècles avec le développement progressif de l'esprit humain.

— Je ne puis être d'accord avec aucune de vos idées. Elles me semblent contraires à toutes les vérités et favorables à toutes les erreurs. Je crois que dans l'antiquité un seul peuple a connu Dieu : le peuple juif; et qu'une seule société conserve et répand cette idée dans le monde moderne : l'Eglise catholique. En dehors de ces deux zones lumineuses, tendues à travers le temps comme la voie lactée l'est à travers l'espace, je ne découvre que ténèbres et que ténèbres qui aveuglent et asphyxient.

— Et le reste du travail humain, s'est-il perdu? Et du reste de la conscience humaine, Dieu s'est-il absenté? Que croiriez-vous de ma raison si je vous disais : « Ce chardonneret ou cette rose doivent leur vie au Créateur, mais non cette fougère ou cette chauve-souris. » En divisant les choses en divines ou non divines, nous livrons le monde au manichéisme, et le diable dispute à Dieu avec raison une partie de la création. — Si nous divisons les peuples en élus et en réprouvés, nous livrons la société à un pouvoir arbitraire, plus terrible que le destin antique.

L'azote, l'oxygène, le carbone, qui séparés tuent, réunis forment l'air vital. Ne séparez point non plus les diverses révélations de la vérité et du bien, car toutes ensemble elles composent l'atmosphère de l'esprit humain. Les prophètes n'ont pas écrit seulement en Judée, ils n'ont pas bu que les eaux du Jourdain et de l'Euphrate; ils ont écrit dans l'Inde aussi et se sont abreuvés aux eaux du Gange. Le prêtre égyptien, aussi bien que le mage babylonien ou le dualiste persan, ont contribué à la formation des idées juives. L'idée est comme la séve, comme le sang, comme la lumière, comme l'électricité, comme les sucs de la terre, comme les gaz de l'atmosphère, comme les fluides du globe. L'idée ne connaît ni nations, ni sectes, ni églises : elle passe de la pagode à la pyramide, de la pyramide à la synagogue, de la synagogue à la basilique, de la basilique à la cathédrale, de la cathédrale à l'université, de l'université au parlement, avec la célérité de la foudre qui retentit, illumine, brûle et purifie. Le christianisme a été préparé dans les dialogues de Platon comme dans les stances d'Isaïe; chaque race humaine a apporté son contingent à la révélation universelle. Le peuple grec croyait sa vie complétement originale, indépendante de toute autre vie humaine, ses dieux purement nationaux et domestiques; et sa chaste Diane avait eu des temples dans l'Asie Mineure; et son Bacchus, qui symbolise l'exaltation, le délire de la vie dans l'univers, venait enivré du nectar distillé dans les forêts

de l'Inde. Quand le Juif s'isolait au pied de ses autels et croyait conserver là son Dieu éloigné de toutes les tentations païennes, Alexandre allait troubler ce triste monologue d'un peuple, et apporter à la suite de son char de guerre les divinités grecques au son de la cymbale et de la flûte phrygienne réveillant avec l'allégresse hellénique la triste, l'immobile et panthéiste Asie. Le messianisme était une espérance non-seulement judaïque mais universelle. La sibylle de Cumes le devinait dans sa grotte au bord du sensuel Tyrrhène, en même temps que Daniel comptait avec ses doigs les semaines d'années qui manquaient à son accomplissement. Sur le Pausilippe, à l'ombre des ormeaux festonnés par la vigne, à la vue des ondes brodées d'écume où chantaient les sirènes grecques, au milieu des danses bachiques, Virgile, en entendant le chalumeau de Pan et les chœurs des vierges qui tressaient des guirlandes de fleurs sur les autels fumants de myrrhe, Virgile annonçait la rédemption universelle, presque en même temps que Jean-Baptiste la demandait, revêtu de bure, macéré par le cilice, dans le sein désolé du désert. Athènes avec ses arts, Rome avec son droit, Alexandrie avec sa science, ont contribué autant à la révélation chrétienne que Jérusalem avec son Dieu. N'oubliez point ces vérités évidentes confirmées par toute l'histoire. Ne soyez point comme le juif qui, s'enfermant dans les prières de sa Bible, croit que le genre humain n'a pu ajouter aux idées judaïques une seule idée religieuse. Le chris-

tianisme, plus divin et plus humain à la fois, a pris toute la Bible en y ajoutant l'Evangile. Pourquoi n'ajouterions-nous pas à l'Evangile la Renaissance, la philosophie, la Révolution qui a porté dans la sphère sociale ces trois paroles chrétiennes : liberté, égalité, fraternité? Léonard de Vinci traça Bacchus et le Précurseur dans ses tableaux, qui représentent le printemps de la vie moderne. Raphaël enferma dans les lignes des déesses grecques l'âme sainte des vierges chrétiennes. Michel-Ange plaça les deux chœurs des sibylles et des prophètes aux voûtes de la Sixtine. L'esprit humain est un comme l'univers et comme Dieu; et Dieu, la nature et l'esprit sont l'éternelle trinité qui illumine les pages de l'histoire. Ne nous séparons d'aucun de ces trois termes.

Ces paroles, si elles ne l'entraînèrent, émurent mon interlocuteur. Je m'étais exalté beaucoup moi-même à la chaleur de mes propres paroles. Aussi je pris et serrai la main que me tendait ce jeune prêtre, et je le laissai livré à ses pensées. La nuit était sereine, tranquille; les étoiles brillaient au ciel et le phosphore dans les eaux; un souffle printanier rafraîchissait l'air et apportait les échos de la cité et de la campagne aux célestes espaces de la lagune; tout invitait à méditer sur cette vérité évidente : Comment la nature reste-t-elle immobile, sereine, lumineuse, malgré les disputes et les discordes des hommes?

VIII

LE DIEU DU VATICAN.

I

Vous croyez peut-être que le paganisme a été réellement brisé et détruit sur cette terre de Rome? Près de mon logement se dresse le Panthéon de tous les dieux. Le génie catholique ne s'est pas contenté de l'élever au rang de basilique, mère de toutes les basiliques chrétiennes, et de s'en parer comme d'un diadème : il en a fait le temple de tous les saints. La prière expire sur les lèvres dans cette enceinte. Il y pénètre trop de lumière par le cercle qui couronne la rotonde, pour que l'âme puisse se livrer à la méditation et au recueillement. Baptisée, pleine d'autels et convertie en église, la grande mosquée de Cordoue proteste aussi contre les innovations, et soupire tout bas après son culte antique.

C'est ainsi que tout est dans Rome. Le paganisme s'y est transformé, mais non annihilé. Les mois de l'année et les jours de la semaine, portant les noms des divinités et des Césars d'autrefois, ont conservé

les noms de l'ancienne numération romaine, et nul peuple néo-latin, du reste, n'a osé adopter le calendrier de la République française que l'on dirait conçu dans les entrailles mêmes de la création. Les deux solstices d'hiver et d'été, nous les célébrons encore par des fêtes analogues aux fêtes classiques. Adonis naît, meurt, ressuscite, quand le froment est jeté dans la terre, qu'il germe et se charge d'épis. Les fêtes de la Chandeleur, comme les lupercales, sont consacrées à la lumière. Le Romain agite les torches sous le règne des papes, comme il les agitait sous le règne des Césars; et les hymnes qu'il chante à la lumière ne diffèrent pas essentiellement de ceux qu'on chantait jadis. Quand le pape passe sur sa chaise à porteurs, le corps enveloppé de brocart, la tête couronnée d'une resplendissante tiare d'or, la crosse précieuse à la main, ayant à ses pieds des légions de mitrés avec leurs chapes aux mille couleurs, l'esprit se reporte à ces jours où les Césars syriens apportèrent avec eux dans la Ville-Eternelle le faste et les coutumes de l'Orient.

Mon but n'est assurément pas de combattre ni de nier pour cela les vertus de l'esprit catholique, mais bien de lui contester cette originalité que lui attribuent tous ceux qui méconnaissent comment agit l'esprit de l'antiquité sur le christianisme, lequel n'en fut, en résumé, que la continuation et jusqu'à un certain point la purification. Le Verbe est un concept platonico-alexandrin, et il sert de fondement à la foi chré-

tienne. La canonisation des saints a remplacé l'apothéose des héros, et l'on croirait entendre un poëte catholique, lorsque Lucain dit, devant la tombe de Pompée, comment iront y prier les fidèles qui se refusent à offrir de l'encens aux dieux du Capitole. L'enfer est une création païenne, comme les démons sont une création magique. Satan est passé par le mazdéisme avant d'entrer dans le christianisme. Les espérances messianiques étaient universelles plutôt qu'exclusivement judaïques, au siècle de l'avénement du Christ. Quand saint Jean écrivait l'Apocalypse, les stoïciens l'écrivaient aussi, et des paroles de désespoir étaient prononcées simultanément par deux chœurs, comme était simultanée dans les cieux païens et les cieux chrétiens l'épouvante religieuse causée par l'appréhension de la prochaine fin du monde. Nous nous étonnons du nombre des dieux des anciens. Les dieux ont été changés en anges, dit saint Augustin lui-même : *Deos quos nos familiarius angelos dicimus*. Pourquoi donc tant de haine contre le monde antique, contre les idées qui sont comme les armoiries de notre noblesse et la généalogie de nos propres idées?

Est-ce que nous ne recevons pas aussi l'eau lustrale? Est-ce que nous ne tapissons pas nos chapelles d'ex-voto? Est-ce que nous n'avons pas nos processions comme les Grecs leurs « théories? » Est-ce que la nuit de la Saint-Jean nous n'allumons pas des feux de joie, comme les Rhodiens, les Corinthiens et les

grands fondateurs des colonies grecques ? Notre personnalité n'a pas surgi tout à coup dans le champ de la création : ainsi que la planète que nous habitons, elle est l'œuvre lente des siècles, œuvre elle-même des générations.

C'est pourquoi, en voyant passer le pape sous les arcs de triomphe dont la suite forme le Vatican, au milieu des acclamations et de ce luxe excessif, je ne pouvais m'empêcher de me dire intérieurement que cette autorité universelle, si grande, provient moins de l'esprit chrétien, démocratique, dans les temps primitifs surtout, que de la supériorité conquise par Rome sur toutes les cités du monde.

Quel empire existe qui soit comparable à celui de Pie IX ? Cet empire n'est plus terrestre : la Révolution a d'abord restreint le domaine de Saint-Pierre à Rome seule, puis au Vatican. Mais personne ne peut supprimer ce qui en reste, personne, dans l'exaltation de sa propre foi, ne pouvant prétendre à la domination de la conscience humaine et ne possédant une autorité suffisante pour interpréter sur la terre la pensée et la volonté du ciel.

Aucun pape n'avait jamais osé faire abstraction de l'Eglise universelle, du concile œcuménique solennellement convoqué, pour proclamer un dogme de foi, et un dogme aussi transcendant que l'est celui de l'Immaculée Conception, lequel, outre qu'il excepte une créature des lois générales de l'humanité, place au-dessus du christianisme une autre religion où l'on

élève une créature jusqu'aux sommets où seul le Créateur peut briller.

Pie IX a régné longtemps. Son prédécesseur, le vieux Grégoire XVI, n'avait pas un égal pouvoir sur la nature; malgré tout son pouvoir divin sur les consciences, lors d'une fête de l'Ascension il fut pris d'un rhume aigu qui le conduisit bientôt au sépulcre. Rossi crut définir ce pontife par ces mots : « C'est un patriarche autrichien. » Il semble naturel que, pour élire un pape, les lèvres murmurent des prières, que des nuées d'encens flottent autour des autels, et que les fidèles implorent de toutes les façons l'assistance divine, indispensable pour un bon choix ; mais la vérité est que, pour faire triompher la candidature de Pie IX, des régiments d'artillerie dans les Marches et des vaisseaux autrichiens dans les eaux d'Ancône furent mis en mouvement. Si les armées de terre et de mer procédèrent comme les anges de la cour céleste, les ambassadeurs des diverses nations ne se démenèrent pas moins en cette occasion, et spécialement ceux de France et d'Autriche. Le premier, d'une activité fébrile, qui s'arrogeait presque le pouvoir de l'Esprit, suivant l'expression du comte Broglia, représentant du Piémont, opposait son véto à tous les cardinaux suspectés d'attachement aux jésuites et à l'Autriche; pendant que l'ambassadeur autrichien opposait le sien aux cardinaux qu'on supposait sympathiques à la France et à l'esprit moderne. Or, parmi ceux-ci figurait le cardinal Mastaï, aujourd'hui Pie IX ;

et si un prince de l'Eglise, chargé de formuler le véto de ce dernier, fût arrivé à temps au conclave, jamais, au grand jamais, Mastaï n'eût été élu pape.

Le 14 juin 1846, les cardinaux se rendaient au Quirinal. Grégoire XVI avait été enterré peu de jours auparavant : son cadavre fut insulté et sa mémoire outragée par le peuple. Le conclave préféra les salons du Quirinal aux salons du Vatican, parce que, s'il comptait sur les inspirations du Saint-Esprit en tous lieux, il craignait que, dans le palais pontifical par excellence, les inspirations divines ne fussent point suffisantes pour résister aux effluves de la fièvre.

Pendant la procession, de l'église où le conclave se réunit jusqu'au Quirinal où il s'enferma, les cardinaux manquèrent complétement au respect qu'ils se devaient à eux-mêmes; parce qu'il tomba quelques gouttes de pluie, ils entrèrent au palais sans ordre et sans dignité aucune. L'heure de la votation arriva enfin. Le conclave était divisé. Plusieurs scrutins furent indispensables. Aucun cardinal n'obtenait les trente-sept voix nécessaires pour monter au trône et, de là, interpréter la volonté du ciel. Pie IX dépouillait les votes, et à mesure qu'il lisait les bulletins, ses forces faiblissaient, sa voix balbutiait, des larmes d'amertume tombaient de ses yeux, de profonds soupirs oppressaient sa poitrine; craignant de s'évanouir, il pria un de ses collègues de le remplacer; puis se retirant dans un endroit écarté, il se couvrit des

mains le visage. On lui annonça bientôt qu'il était élu. Avant de se voir officiellement proclamé, Mastaï, s'adressant alors à chaque cardinal, le conjura instamment d'éloigner de ses lèvres un tel calice, comme s'il eût secrètement pressenti qu'il serait le dernier pape-roi. Le conclave n'accéda point à ses désirs : il le confirma dans sa haute dignité. Pie IX se résigna et, s'agenouillant devant un autel, il psalmodia des prières avec ferveur pendant une demi-heure. Il retourna ensuite au sein du sacré-collége, et le Saint-Esprit vint se poser sur sa tête comme en son nid sur la terre.

Aux époques de décadence le pouvoir échoit d'ordinaire aux caractères médiocrement trempés et indécis, et plus encore à ceux dont la vie s'est passée dans une sorte de crépuscule, sans qu'ils aient pris parti pour aucune des idées actuellement en lutte. Innocent III, dans une époque favorable au pontificat, à son pouvoir et à son autorité, dominera le monde sans rival; mais dans une époque défavorable, la force et le caractère d'Innocent, dans un Boniface VIII, ne feront qu'attirer sur la joue du pontife le bruyant soufflet de Nogaret. Faible, obscur, en dehors des grands combats qui avaient divisé le sacré-collége et le conclave, en mille circonstances, Mastaï fut servi par cela même. Sa vie avait été très ondoyante. De la milice armée, il passa à la milice spirituelle. Son séjour au Chili fut digne d'un prophète, digne d'un martyr. Mais ses idées étaient restées

dans une incertitude crépusculaire. A Espolette, sa conduite fut celle d'un jésuite; à Imola, celle d'un prélat libéral. Cette contradiction d'idées et de caractère lui gagna les suffrages de ses collègues, touchant l'investiture de la plus haute autorité religieuse qui puisse s'exercer de nos jours, si déchue qu'elle soit de son antique splendeur.

S'il désira la tiare, Pie IX ne la demanda point aux autres cardinaux; ses supplications et ses paroles furent, au contraire, toutes de renoncement et d'éloignement. Aussi est-il naturel qu'on l'ait comparé souvent à Sixte V. Il y a des analogies entre les antécédents des deux papes : des rivalités à Rome, et des rivalités redoutables entre l'ambassadeur de France et l'ambassadeur d'Espagne; de l'émulation dans le sacré-collége, et une émulation presque belliqueuse entre les familles Médicis et Farnèse; de l'inquiétude, et une inquiétude profonde dans l'Italie entière. Mais malgré la coïncidence de ces particularités dans l'élection des deux papes, on n'en viendra jamais à confondre deux caractères vraiment contradictoires et opposés. Autant l'un fut impérieux, puisqu'il constitua un césarisme pontifical, autant l'autre est humble, car, peut-être contre sa volonté et certainement contre sa conscience, il en est venu à servir de docile instrument au jésuitisme.

Sixte V ceignit la tiare au moment où expirait la Renaissance et où surgit la grande réaction catho-

lique; Pie IX, quand se mourait la réaction de la Sainte-Alliance et que le monde retournait aux idées révolutionnaires. Le premier comme le second furent élus contre les prévisions de leurs collègues, et si l'un eut pour lui un vote unanime, et l'autre une simple majorité seulement, tous deux parvinrent néanmoins à apaiser, et les guerres du conclave romain, et les rivalités de la politique européenne. Mais là s'arrêtent les analogies.

Sixte-Quint avait été élevé dans les montagnes, Pie IX dans la ville; Sixte était le fils d'un jardinier, Pie celui d'un noble; Sixte avait revêtu, presque au sortir de l'enfance, l'habit monastique; Pie, l'uniforme militaire. La jeunesse de l'un s'écoula dans la solitude du cloître, celle de l'autre dans la société et le monde. Le premier appartenait à une famille slave qui se réfugia sur les bords de l'Adriatique à l'approche des Turcs; le second est le descendant d'une famille italienne qui, du commerce de détail, s'éleva jusqu'à la dignité nobiliaire, au moyen de mariages, de stratagèmes politiques et même d'entreprises guerrières. Prédicateur, Sixte V avait une éloquence abondante, mais rude et virile comme l'était son caractère; prédicateur, Pie IX possède une éloquence abondante aussi, mais mélodieuse et doucereuse. L'idée autoritaire absorba l'âme du grand pape antique, et l'habitude de la servitude est le caractère essentiel du pontife régnant, implacable à tous les pouvoirs, intransigeant avec tous les rois qui sont

contraires à ses idées, et complétement soumis aujourd'hui, après quelques velléités libérales, aux camarillas des réactionnaires et des jésuites.

Sa mère donna une éducation distinguée au jeune Mastaï; mais l'épilepsie, ce mal terrible, empêcha que cette éducation produisît tous ses fruits. C'était à l'époque des guerres et des victoires de Napoléon, que Mastaï entra dans l'adolescence et embrassa la carrière militaire. Mais dans cette carrière les aventures lui furent plus attrayantes que les batailles, et la couleur de son uniforme fut plus l'objet de ses soins que sa feuille de service. La poésie lui plaisait jusqu'au point de prendre tout son temps; et, son caractère étant donné, il est clair que Métastase l'emportait sur le Dante dans ses goûts. Finalement il entra dans les ordres et s'adonna à la prédication. Sa figure attrayante, son air majestueux, ses traits proéminents adoucis par un sourire de bonté, l'impressionnabilité de son tempérament quelque peu maladif, la vivacité de sa poétique imagination, le timbre de sa voix mielleuse et sonore : toutes ces qualités firent de lui un orateur écouté et chéri des multitudes. Quelques personnes se rappellent encore ses sermons nocturnes sur la place publique à demi éclairée par des torches; ses épaules étaient chargées d'un grand crucifix, ses mains bénissaient et maudissaient tour à tour au nom de l'Eglise avec des gestes vraiment tragiques, et de ses lèvres s'exhalait une éloquence entraînante pour le peuple italien par son sentiment et sa poésie.

Avec de telles facultés il dut briller extraordinairement au Chili où il fut attaché à une légation apostolique, bien qu'il ne connût qu'imparfaitement la langue castillane et l'harmonie de son accent. Il régit dans cette contrée deux vastes diocèses, observant dans chacun une conduite différente.

Dans le premier, en effet, il fit déterrer le cadavre d'un libéral, ce qui lui attira la haine de ses diocésains et le força à s'enfuir, lors de la révolution qui éclata en 1830; tandis que, dans le second, il se montra tolérant et bienveillant vis-à-vis des libéraux, cédant peut-être à l'influence de sa famille, toute libérale. Tels sont les traits principaux de la vie de Pie IX, avant son avénement au trône pontifical.

Pie IX conserve encore la vague poésie de ses premières années. L'art lui est sympathique comme à la plupart de ses prédécesseurs sur la chaire de Saint-Pierre. On remarque dans sa conversation beaucoup de grâce, dans sa physionomie beaucoup de douceur, dans son caractère une grande bonté, et dans sa voix beaucoup de musique. Mais ses emportements sont à craindre, en ce qu'ils sont suivis de résolutions promptes et irréfléchies, témoin sa fuite du Vatican en 1848. Parfois il reconnaît que son impétuosité lui a été funeste; mais il ne s'en repent pas, pensant avec raison que les repentirs tardifs sont stériles. Alors il se punit lui-même en laissant tomber à flots de ses lèvres l'ironie amère sur son cœur attristé. Du reste, l'ironie et la raillerie marquent la

conversation de Pie IX, et s'étendent même aux choses religieuses. Un ambassadeur espagnol le priait un jour de canoniser un saint de son pays natal, alléguant en faveur de sa demande les nombreux miracles opérés par ce saint. Pour toute réponse, le pape lui adressa cette question : « A-t-il replacé sur ses épaules la tête de quelque décapité, et l'a-t-il contraint à parler et à marcher de nouveau? — Non, saint-père, il n'est point parvenu à autant. — Eh bien, voilà l'unique miracle, vraiment grand pour moi, et je vous avoue que je ne l'ai pas encore vu. »

A l'instar de tous les artistes, Pie IX aime les grandes émotions. La popularité et ses triomphes le mettent hors de lui-même. Je l'ai vu rayonner de satisfaction et d'allégresse en recevant les hommages des catholiques envoyés par toutes les nations : on eût dit un poumon aspirant avec ardeur l'air oxygéné et pur, au sortir d'une atmosphère asphyxiante. La pompe et le luxe, les tiares chargées de brillants, les chapes couvertes de perles, les croix de grand prix l'enchantent à peu près comme les joyaux et la toilette ravissent une dame de la haute société. Sans exagérer cette qualité, comme Petrucelli dans le portrait qu'il en a fait, je dirai que j'ai vu Pie IX heureux, alors que la foule se pressait sur son passage et que les ornements pontificaux brillaient sur sa majestueuse personne. Il est vrai que les têtes les plus solides tourneraient, en présence de tant de vapeurs d'encens et de serviles humiliations, en présence d'un

pareil cortége d'évêques et au milieu d'une cour tout orientale, à l'audition des chœurs innombrables qui célèbrent vos louanges et à la vue de pèlerins venus des régions les plus éloignées pour recevoir l'écho d'une parole, le geste d'une bénédiction, la trace fugitive d'un sourire : — hommages infinis, qui font du vieillard solitaire du Vatican, plutôt qu'un mortel privilégié, un dieu vivant à la surface de la terre.

Frapper le monde par de grandes hardiesses dans les sphères religieuse et politique, fut toujours le désir de Pie IX ; laisser un nom illustre parmi les pontifes illustres, son ambition. Réconcilier l'Evangile avec la liberté fut certainement la plus grande entreprise qui pût le tenter. Le Christ redevenait alors le tribun des peuples, la consolation et l'espérance des opprimés. Les clous de sa croix, les épines de sa couronne, le fiel de son calice, cessaient d'être le blason des puissants pour se convertir en véritable enseigne des humbles. La démocratie recevait sur son front le baptême chrétien, et le christianisme revêtait le caractère de grand poëme du mouvement démocratique de ce siècle. Des transports d'allégresse furent ressentis un instant, aussi bien par le cœur des gens pieux que par le cœur des libéraux. Pour les premiers, il était impossible de douter de la durée d'une croyance compatible avec toutes les idées et tout le développement de l'esprit moderne. Pour les seconds, la liberté, qui a besoin de freins plutôt moraux que matériels, en avait un sûr dans l'esprit

évangélique, en même temps qu'un contre-poids spirituel aux périls amenés par ses excès possibles. Mais si Pie IX conçoit les grandes pensées facilement, il les abandonne en revanche au premier obstacle; et dès qu'il trouva des obstacles dans la liberté, il se relâcha dans ses travaux pour la liberté. Grande erreur! Renoncer à la liberté, parce qu'elle peut engendrer des excès, ce serait comme renoncer à l'air parce qu'il engendre les vents et les ouragans.

Les obstacles qui pouvaient surgir à l'encontre de la liberté étaient surtout dans sa cour et parmi ses courtisans. Cela ne manqua pas pour ses essais libéraux, tandis que pour ses essais réactionnaires Pie IX ne rencontra que facilité et qu'appui. Les jésuites, qui lui avaient juré une guerre à mort, se mirent à ses ordres et entourèrent son trône. La réaction européenne, qui ne lui pardonnait pas sa grande politique de 1847 et de 1848, lui livra la direction de sa pensée et de sa conscience. Le pape finit par être le chapelain de la Sainte-Alliance. Mais son ambition était plus vaste. Il voulait fonder de nouveaux dogmes, augmenter la source d'idées divines de l'Eglise, exalter davantage la piété des fidèles, réunir des conciles œcuméniques comme ses premiers prédécesseurs, créer une autorité au-dessus de l'Eglise et un absolutisme sur les consciences sans analogie dans le passé et qui ne pût être surpassé dans l'avenir.

C'est par une telle victoire dans la sphère religieuse que Pie IX essayait de compenser l'échec

qu'il avait souffert dans la sphère politique. Mais pour gagner cette victoire Pie IX devait fortifier les idées religieuses dans l'esprit du siècle, parce que, hors de là, les idées ne peuvent vivre. Une école théologique illustre avait existé en Italie, qui s'efforçait d'harmoniser la religion avec la raison, la Providence avec la liberté, la démocratie moderne avec l'antique pontificat, la loi naturelle avec la loi révélée; en un mot le catholicisme avec le progrès. Un prêtre, qui possédait un talent aussi profond peut-être que celui de saint Thomas, et un enthousiasme égal pour une société théocratique où la direction du monde fût confiée à des forces morales et à des idées théologiques, dépeignit les plaies de l'Eglise avec des larmes et des sanglots. Cette séparation du peuple et du clergé, à cause de la langue morte que le clergé parle; cet isolement de la société religieuse, qui fleurissait lorsque le suffrage universel et l'association libre la sustentaient; ce servilisme à l'égard des pouvoirs civils qui ont converti le pur esprit chrétien en un docile instrument de tyrannie en haut et de vasselage en bas; cette ténacité du clergé à fermer sa conscience à la lumière des idées nouvelles, et son esprit à la considération des nouvelles transformations sociales : tout ce malaise profond de l'Eglise fut admirablement conçu et exprimé et l'écho en arriva jusqu'à la cour pontificale toujours sourde à la voix de l'esprit moderne.

Un autre prêtre, non moins grand que le précé-

dent quoique plus politique, avait voulu arracher l'Eglise à l'état de secte pour l'élever au véritable idéal de l'humanité. Suivant lui, la raison et la révélation arrivent à être identiques au catholicisme universel, non-seulement dans ce qu'il a de divin, mais aussi dans ce qu'il a d'humain ; la parole évangélique et l'idée moderne essentiellement unies; et il attribuait le divorce de l'Eglise et du siècle plutôt à la conduite du clergé qu'aux idées désordonnées de la Révolution. De là, la nécessité d'opposer des remèdes énergiques aux maux de l'Eglise : au pouvoir temporel, la séparation de la vie civile et de la vie ecclésiastique; à l'éducation réactionnaire du clergé, une éducation scientifique; au jésuitisme, qui meut l'homme au moyen de nombreux ressorts mécaniques et utilitaires, la pure conscience morale qui le dirige jusqu'à la perfection absolue; à la prédication routinière, la prédication vraiment évangélique, populaire et naturelle, puisant ses idées dans la conscience humaine et les répandant sur tous les esprits comme une rosée vivifiante, pour les amener à une transformation religieuse analogue à celle que produisit dans le monde la première apparition du christianisme.

Comme quelques hommes imbus de rationalisme objectaient que la réconciliation était impossible à cause de l'incompatibilité de la science moderne et du miracle du moyen âge, de la raison et de la révélation surnaturelle, le prêtre philosophe répondait qu'une telle divergence ne provenait que d'une fausse

conception du miracle et de la prophétie. Au lieu de les envisager comme des faits réels, arrivés, historiques, il n'y fallait voir que des symboles de futurs systèmes, de périodes palingénésiques dans la vie successive de l'esprit et de notre planète. Ce que les prophéties et les miracles signifiaient réellement, c'était l'avénement d'une époque où la révélation naturelle et la révélation religieuse se confondront comme se confondront un jour l'intention, rapide et merveilleuse, avec la réflexion, mûre et profonde; le sensible avec l'intelligible, chacune de nos sensations devenant une pensée ; l'idée avec la parole par la perfection du langage, à la manière de l'union des deux natures divine et humaine dans le Verbe par son incarnation dans notre être.

II

Quand une religion rompt avec son temps et les progrès de son temps, elle périt. Il est impossible qu'il y ait harmonie entre un siècle libéral et une religion autoritaire, entre un siècle démocratique et une religion absolutiste, entre un siècle qui s'inspire de la conscience vivante et une religion qui s'inspire de traditions mortes, entre un siècle de droits et une religion de hiérarchies, entre un siècle qui s'ouvre à toutes les sciences et une religion qui se ferme à tout ce qui n'est pas théologique : dans un tel antagonisme, au milieu d'une crise si redoutable

et suprême, ou les peuples se pétrifient comme l'a fait le peuple arabe pour ne point modifier son fatalisme, ou les religions disparaissent comme disparut le paganisme quand, à cause de son caractère sensuel, il ne put étancher la soif spiritualiste provoquée dans l'âme humaine, soit par de tristes malheurs et des désillusions, soit par les sublimes idées d'une immortelle philosophie.

Quelle grandeur que celle de Pie IX si, sentant l'incompatibilité de son ministère religieux avec toute autorité, tout pouvoir politique, il eût abdiqué ce pouvoir et cette autorité, et changé la pourpre des Césars contre la toge des tribuns! Il eût renouvelé la foi de son époque dans l'idéalisme le plus exalté, il eût organisé évangéliquement l'Eglise du Christ, réuni les peuples en assemblées religieuses, lancé ses traits sur le pouvoir des despotes, l'orgueil des aristocraties et l'avarice des riches; il eût appelé l'esclave au droit, l'opprimé à la liberté, le déshérité à la vie; il eût évoqué la résurrection de l'Italie et de la Pologne; il eût envoyé des missionnaires de l'esprit contre la nouvelle sensualité païenne et l'égoïsme endurci des classes gouvernantes; il eût soutenu avec une conviction profonde que la liberté, l'égalité, la fraternité doivent être à la fois des formules évangéliques et des formules sociales, capables d'engendrer une nouvelle terre, et d'étendre sur elle de nouveaux cieux d'une lumière bénie et éternelle!

Alors, oui, il eût pu célébrer la Pâque de l'esprit

moderne, élever sa voix avec l'accent de l'hymne de triomphe et voir aux portes des églises du moyen âge l'ange vêtu de blanc et resplendissant de beauté, que les saintes femmes virent à l'entrée du sépulcre annonçant que le Christ n'était point là, que le Christ était vraiment ressuscité : *Resurrexit; non est hic.* La preuve de ce qu'il eût fait avec ces grands moyens se trouve dans ce qu'il fit avec des moyens réduits, avec de timides réformes, avec de légers palliatifs. Une amnistie qui réclamait la formule servile du serment préalable; une commission nommée pour étudier les réformes indispensables; une chambre consultative, composée d'un représentant par province que choisissait le pape sur trois individus proposés par le légat; un conseil de cent membres d'où l'on devait tirer un sénat de neuf membres : ces simples promesses de rénovation sociale suffisent pour réveiller l'Italie. Elles imposent des codes libéraux à des princes réactionnaires comme ceux de Modène et de Parme; elles ouvrent en Sicile les portes des cachots; elles répandent un souffle de liberté à travers l'atmosphère de Naples; elles obligent les étrangers à se retirer de Ferrare en présence d'une protestation pontificale; elles arment le bras de Charles-Albert pour la cause de l'indépendance; elles renversent Guizot à Paris et Metternich à Vienne, et amènent les cinq journées de Milan qui sont cinq jours d'un martyre rédempteur; elles soulèvent l'âme morte de Venise à travers les mirages des lagunes

éblouissantes; elles transforment avec la foi nouvelle les cœurs les plus rebelles à tout sentiment religieux; elles rendent aux Italiens leur antique valeur, et en peu de jours, des cent mille Autrichiens envoyés pour opprimer leur patrie, quatre mille sont tués, vingt-sept mille blessés ou inutilisés, et les autres dispersés. De vagues paroles de liberté, proférées du haut du Vatican, avaient comme infusé un sang nouveau dans les veines et une idée nouvelle dans la conscience de l'Europe jusque-là en état de léthargie. Les cloches qui avaient annoncé la prière savaient sonner aussi le tocsin contre la tyrannie.

Mais en ce moment suprême, Pie IX se rappela qu'il était pape, et pape à la façon de ses prédécesseurs. Dans une guerre entre les Autrichiens et les Italiens le pape sentit qu'ils étaient tous catholiques, bien que ceux-ci eussent tout à fait raison et que ceux-là eussent tout à fait tort. Pendant que le roi de Naples abandonnait la cause italienne pour de tristes compétitions territoriales, pour l'acquisition d'un butin dépendant du sort des armes, Pie IX glaçait le sang dans les veines de sa nation en se refusant à envoyer des renforts et à bénir les combattants pour la plus sainte des causes, la cause de l'Italie. Il convoqua bientôt les puissances catholiques, leur demanda du secours, leur indiqua le chemin de Rome, et, impassible, les vit détruire les grands monuments, immoler les pieux catholiques, revenant s'asseoir ensuite, lui, au milieu des ruines et des

cadavres sur son trône terrestre avec l'appui des baïonnettes des légions étrangères.

Dès ce jour-là, Pie IX ne pouvait représenter l'esprit évangélique des premiers chrétiens, mais l'esprit des anciens pontifes asiatiques. Ceux qui professent avec foi et sincérité la religion chrétienne, ignorent encore combien ils pouvaient émouvoir le monde en alliant cette religion à la liberté. Dans l'histoire moderne il est arrivé que les catholiques purs détestent la liberté, pendant que les catholiques dits libéraux deviennent hérétiques, sans parvenir, les uns et les autres, à réconcilier l'esprit de notre siècle avec la religion de nos pères. C'est que l'Ancien et le Nouveau Testament conservent des traditions républicaines.

On sait que dans l'organisation de l'illustre tribu de Juda, les rois représentaient la confusion des traditions mosaïques avec les idées et les rites des autres peuples, tandis que le prophète représentait avec l'austère vigueur républicaine l'idée pure d'Israël. Je le répète : l'éloquence moderne des tribuns parut tirer des saintes Ecritures des accents républicains, de même que le firent ces fondateurs de la démocratie européenne dont la renommée, à la manière de toutes les gloires solides, grandit de siècle en siècle.

Le peuple d'Israël demanda un roi, et Dieu voulait le lui refuser. « Un roi, lui faisait-il dire, par la bouche de Samuel, un roi ne servira qu'à vous opprimer et qu'à vous avilir; il fera de vous ses soldats,

ses palefreniers et ses laquais; il vous crachera à la face et mêlera son fiel au levain de votre pain; il vous convertira en bêtes de somme; il fera changer en instruments de guerre vos instruments de labeur, et cultiver sans relâche à son profit les champs de blé avec votre sueur, les champs de bataille avec votre sang. Il vous ravira vos filles pour qu'elles l'amusent et le parfument, pour qu'elles l'enivrent de leurs baisers et le bercent de leurs chants; vous sèmerez et planterez, et lui recueillera; vous travaillerez, et lui jouira. Vos champs lui serviront pour s'attacher des courtisans, et vos vignobles pour enivrer ses eunuques. Vos troupeaux lui appartiendront, et vous-mêmes, sous son sceptre, ne serez jamais qu'un troupeau d'esclaves. »

L'émotion produite dans le monde par une velléité libérale de Pie IX prouve jusqu'à quel point les idées progressives pénétreraient dans la conscience des multitudes, si l'Eglise les divulguait. Mais, hélas! le cœur s'attriste en songeant que si le pape éleva sa voix contre les rois, ce fut au nom de principes plus réactionnaires que les principes monarchiques, au nom de cette théocratie dont l'Europe brisa la tutelle quand commença à paraître la vie civile et à mûrir la raison humaine.

Ces monarchies sont aujourd'hui odieuses, parce qu'elles ne sont pas en rapport avec l'état de notre civilisation et de notre culture, avec l'essence mystérieuse de l'esprit moderne; mais l'une des causes de

la survivance de ces institutions, ce fut l'attaque terrible qu'elles donnèrent à la théocratie, à l'empire politique de l'élément sacerdotal sur les sociétés humaines. Pendant que la monarchie créait ces principes civils, la théocratie se retranchait derrière ses priviléges religieux et persistait à retenir l'intelligence dans l'esclavage. C'est pour cela que les rois vivent, parce qu'ils luttèrent contre les papes; parce qu'ils détruisirent l'ordre des Templiers et expulsèrent les jésuites; parce qu'ils opposèrent la vie civile à la vie théocratique. La voix du pontife, quand elle combat la liberté des peuples modernes, l'indépendance de l'Italie, la sécularisation des sociétés européennes, mais c'est une voix sépulcrale se perdant dans l'esprit indépendant du dix-neuvième siècle dont jamais, au grand jamais, la conscience ne transigera avec la théocratie, ce spectre du moyen âge!

L'homme capable de rêver une restauration pontificale également contraire aux rois et aux peuples, c'est le cardinal Antonelli, que je vis pour la première fois en 1866, le dimanche des Rameaux, dans la basilique de Saint-Pierre. Ayant prié un garde noble de me le montrer au passage, il eut l'amabilité de me placer dans un endroit où le vicaire du vicaire du Christ devait forcément s'arrêter. Certain Français, qu'accompagnait une dame discrète et intelligente et qui se trouvait à côté de moi, par hasard ou par instinct, s'associa à mon désir de scruter la physionomie du cardinal. Ce Français était très-commu-

nicatif; il faisait sur tout mille observations, tour à tour piquantes et impertinentes, la plupart outrées et que sa compagne modérait avec une grande opportunité. Ce hâbleur avait une idole en littérature, c'était Henri Heine; et une haine en politique, c'était le cardinal Antonelli.

Le jour était fort chaud bien que ce fût un des premiers d'avril, et mon interlocuteur, qui venait de traverser haletant la grande place de Saint-Pierre, disait en s'essuyant le front : « Quelle chaleur dehors et quelle fraîcheur dans la basilique! Heine a raison : quand on entre dans une cathédrale par un jour comme le présent, on ne peut manquer de s'écrier : « La belle religion d'été que le catholicisme! » En entrant ici, j'ai trouvé un paysan qui rouait de coups un âne biblique, et j'ai dit au pauvre animal, me souvenant de Heine : « Souffre, souffre, car c'est parce « que tes ancêtres mangèrent de l'avoine dans le pa- « radis. » Notez bien que Rome ne peut être comparée au paradis décrit par le grand poëte, où les tournesols portent des gâteaux, et où les oiseaux vont les chercher tout rôtis et apprêtés, le bec dans la saucière. »

A l'audition d'un tel ramage, gêné seulement par les coups de coude que la dame administrait à l'impie, j'essayai de changer le thème de la conversation en lui demandant s'il connaissait personnellement le cardinal Antonelli.

— Je ne le connais point personnellement, mais je

le devine. Moralement je le sais par cœur pour avoir lu Liverani.

— Cet auteur m'est inconnu.

— C'est un chanoine de Sainte-Marie-Majeure, un vrai prêtre. Par sa conscience, c'est un homme pieux; par sa vie, un austère anachorète; par son origine, un campagnard converti au clergé. L'agriculture est favorable aux prélats et aux dignitaires de l'Eglise. Sixte-Quint fut non-seulement berger, mais fils de jardinier. Et l'école catholique est à ce point puérile qu'elle a élevé à une question de premier ordre la preuve qu'il garda des chèvres au lieu de porcs, et que ces animaux appartenaient à son père et non à un autre.

— Quelle ardeur que la tienne, Henri, dit la dame, de dénigrer le catholicisme dans sa propre capitale et dans sa grande basilique!

Moi, pour appuyer les observations de la dame, j'ajoutai :

— Il faut voir ces grands monuments, l'esprit plein des idées qui présidèrent à la pose de chacune de ces pierres. Pour juger de la mosquée de Cordoue, il faut s'inspirer de l'esprit sémitique; pour juger du Parthénon d'Athènes, de l'esprit païen.

Le Français comprit toute la portée de mon observation et se fâcha un peu :

— Si quelque chose démontre irréfragablement la décadence du catholicisme, c'est l'empressement avec lequel on taxe d'anticatholique toute remarque plus

ou moins juste sur le pontificat et sa cour. Est-ce que les dogmes ont rien à voir avec la nature du bétail que gardait Sixte-Quint? Est-ce que le bétail lanifère sera plus orthodoxe que le bétail porte-soie?

Cette réponse me paraissant aussi juste que plaisante, je passai au livre du Liverani.

— Il est dédié au comte de Montalembert, qui veut la restauration, c'est-à-dire Milan et Venise sous l'éperon des Croates, le quadrilatère placé comme un fer de cheval sur les armes d'Italie, et tous les patriotes dispersés et errant à travers le monde.

— Nous ne pourrons rester longtemps à Rome, dit la dame; tes imprudences nous en feront vite expulser.

— Ne crains rien. Nous parlons français et l'on ne nous comprend pas. Un ami qui vient de parler au cardinal Antonelli m'a dit qu'il s'exprime horriblement mal en cette langue. Et s'il en est ainsi de lui, figure-toi comme le bas peuple parlera et comprendra le français!

— Parlez, parlez, lui dis-je.

— Rien d'étonnant que le cardinal écorche l'idiome de la Révolution, car il ne ménage pas davantage l'idiome théologique. Le père Liverani raconte lui avoir entendu chanter, en 59, le jour de Noël, *erûtus de potestate tenebrarum*, alors qu'il eût dû faire sentir l'accent sur la première syllabe : *érutus de potestate tenebrarum*

Le latin prononcé à la française étant pour nos

oreilles une langue presque inintelligible, je ne pus m'empêcher de rire en entendant critiquer cette faute de grammaire en une aussi pauvre prononciation.

— Ce qu'Antonelli connaît à fond, c'est l'économie domestique. Sonnino, sa ville natale, s'est convertie en métropole bureaucratique des Etats romains. C'est une pépinière d'employés : Giacomo Antonelli, secrétaire d'Etat et préfet des palais apostoliques, natif de Sonnino; le comte Philippo Antonelli, conseiller des finances, natif de Sonnino; le comte Luigi Antonelli, conservateur de Rome, natif de Sonnino. On pourrait écrire une litanie d'Antonelli. De même que Dioclétien était César, pontife, tribun et consul, de même Antonelli est administrateur, financier, diplomate, militaire, cardinal, et, de plus, ennemi de la civilisation moderne, monopolisateur de l'Esprit-Saint et pape du pape.

Comprenant que la conversation du Français me compromettait, et comme entraîné par une grande masse de gens, je m'éloignais de cet endroit, lorsqu'une rumeur confuse m'avertit de l'arrivée du saint-père. Le cardinal Antonelli passa et s'arrêta près de moi quelques minutes, avec la procession de cardinaux et d'évêques qui précède le pape en partie et en partie entoure son siége à brancards.

Antonelli me parut fort, de haute taille, chasseur et non cardinal, montagnard et non courtisan. Ses yeux d'oiseau nocturne, ses narines proéminentes, ses lèvres épaisses, son teint couleur citron, sa phy-

sionomie rude, son caractère audacieux, ses gestes enfin me donnèrent de lui l'idée d'un homme accoutumé depuis longtemps à commander avec empire comme à être obéi sans résistance, mais je dois le dire aussi : il me fit l'effet d'un homme très-vulgaire.

Le souvenir de mes lectures historiques évoqua dans mon esprit cette série de cardinaux illustres, de ministres des papes des seizième et dix-septième siècles, admirablement décrite par l'historien Ranke : Gallio de Como, qui dirigea avec habileté la politique durant deux pontificats consécutifs; Rusticucci, aussi sévère dans sa conscience que dans sa vie; Santorio, tenace dans ses idées, pur dans ses habitudes, énergique envers sa parenté, inflexible à l'égard des étrangers, supérieur dans son isolement à toutes les passions humaines; Madruzzi, le Caton du sacré-collége; Sirlet, si profondément versé dans les sciences philologiques, qui joignait au savoir des docteurs la simplicité d'un enfant, et achetait aux petits bergers leurs brassées de bois à la condition de leur enseigner la doctrine chrétienne; Charles Borromée, un saint, dont la mémoire restera impérissable dans le Milanais et dans les montagnes qui avoisinent le lac Majeur; Torres, qui mena à bon terme la ligue contre les Turcs par la victoire de Lépante; Bellarmin, le premier des controversistes et des grammairiens; Maffei, l'historien de la conquête des Indes portugaises par le christianisme; Philippe de Néri, le fon-

dateur des illustres orateurs qui semblaient destinés à restaurer la religion dans la conscience de l'Europe, pendant que le grand constructeur Sixte-Quint arrosait avec l'eau *felice* les collines romaines, et y faisait fleurir bientôt de beaux jardins et de grands monuments; pendant que Fontana dressait l'obélisque devant Saint-Pierre et le surmontait de la croix du Christ; que Patrizi harmonisait la théologie catholique avec les traditions philosophiques, Moïse avec Hermès; que Torquato Tasso soupirait les derniers accents de la muse catholique; que le Dominiquin et Guido Reni déployaient les dernières splendeurs de la peinture, et qu'aux sublimes échos de la musique de Palestrina, l'esprit ecclésiastique se ranimait et se ravivait comme la lueur près de s'éteindre.

III

Grün compare Antonelli au prélat de Bénévent que Montesquieu juge avec une extrême dureté, et qui, pendant que Benoît XIII priait devant l'effigie de saint Vincent-Ferrier, parcourait les monastères en baisant la main aux moines, faisant des pénitences extrêmes et méprisant tous les plaisirs et toutes les pompes terrestres, se laissait aller, lui, à l'ambition, au bruit et aux folies du monde. Le caractère du pape est radicalement contraire à celui du cardinal de Sonnino, comme le caractère de Benoît XIII l'était à celui du cardinal de Bénévent.

Pie IX, l'élu d'un miracle, se crut appelé de Dieu à des faits merveilleux, extraordinaires; et dès le premier jour de son pontificat il eut l'ambition du bien. Extrêmement sensible d'âme, épileptique de corps, incapable de haines exaltées, innocent dans ses passions, pur dans ses habitudes, il possède en outre la fantaisie soudaine, le langage abondant, la parole claire et sonore, l'improvisation facile et même éloquente, le geste placide, le regard doux et bon : il est mystique jusqu'à l'extase dans ses méditations et ses prières, plein de majesté sur le trône, artiste au pied de l'autel, très-minutieux dans les cérémonies religieuses, amateur des pompes humaines, attaché à ses destinées historiques et à son ministère élevé. Il est persuadé, au milieu de ses plus grandes erreurs, que c'est Dieu qui l'inspire et le guide, et qu'il interprète sur la terre la pensée et la volonté d'en haut.

Lui n'enrichit point ses parents, n'accumule pas d'argent, ne tarit pas l'aumône, ne refuse aucune audience si importune qu'elle soit, ne cadenasse jamais son cœur, sans cesse ouvert, ne ferme jamais la bouche à l'expression de l'idée qui erre dans les espaces les plus intimes de sa conscience. Il connaît des hommes plus les apparences que la nature; des idées, plus la forme que le fond; de son pouvoir, plus l'apparat que le prestige; de son autorité, plus le lustre que la force; et accoutumé à vivre dans des régions où il semble un dieu, il aime à s'entendre appeler tous les jours : saint, saint, saint, et à aspirer la fu-

mée de l'encens. Mais sur ces hauteurs, quand il proclame les dogmes de la foi, quand il convoque des conciles œcuméniques, quand l'Eglise entière le dit supérieur aux erreurs humaines, quand sa pensée est divine comme le Verbe et que ses lèvres sont sacrées comme les oracles, hélas! le nuage qui passe, l'électricité de l'atmosphère, les brusques changements de température si fréquents à Rome influent sur ses nerfs, ses nerfs sur son caractère, et son caractère l'entraîne à des transports de mauvaise humeur qui démentent sa bonté et prouvent que ce demi-ange, cet être surnaturel, est sujet comme tous les mortels aux erreurs et aux faiblesses qu'engendrent les limites de la nature, et aux lois qui régissent l'univers entier.

Et sous l'empire de ce pape, qui aspirait à évangéliser le monde, à christianiser la démocratie, l'autorité pontificale s'est convertie en un absolutisme qui eût été impossible sous l'empire des monarques absolus. L'esprit frémit à considérer la marche de l'Eglise, à l'inverse de la civilisation : une institution qui, vu la hiérarchie et le ministère revendiqués par l'Eglise, eût dû être la lumière et la chaleur des âmes, comme le soleil est la lumière et la chaleur des corps.

Et pour être la lumière et la chaleur des âmes, elle aurait dû déployer sur le front de l'homme, scellé du sceau de l'élection divine, les ailes éthérées d'un idéal spiritualiste, céleste, vraiment surhumain. C'est ainsi qu'elle vainquit mystérieusement le monde latin et

qu'elle subjugua les barbares. C'est par ces tendances vers l'idéal qu'elle assembla ces conciles, tel que celui de Jérusalem où se réconcilièrent les Juifs et les païens séparés par toute l'histoire, et où le christianisme s'étendit jusqu'à devenir la conscience de l'humanité. C'est de cette façon qu'elle éleva les esclaves à la dignité d'êtres religieux, et qu'elle mit les Césars au service des Nazaréens. Elever l'homme, l'élever dans un pur idéalisme, faire de sa conscience comme une hostie consacrée sur les autels de l'univers, tel était le ministère d'une religion qui triompha par sa radicale opposition au sensualisme païen et à sa cancéreuse pourriture. Dans les trois premiers siècles l'Eglise fut une fédération démocratique; depuis le pacte de Charlemagne elle a été un empire, oui, un empire à la romaine, pendant que l'Europe commençait à être une fédération par l'individualisme des barbares. Les évêques de Rome voulurent être plus Césars que pontifes, et à l'ombre de la croix continuer à dominer le monde.

Au pied des nouveaux comme au pied des anciens autels, Rome ne se souvenait que de sa propre autorité afin d'enclore les nouveaux barbares dans ses basiliques, comme elle avait enclos ceux de jadis dans son Capitole. Dans ce but il y eut des milices qui portèrent des prières au lieu d'armes, et la bure au lieu de boucliers : les moines. Les canonistes furent ses jurisconsultes, les fausses décrétales son code. Il y eut jusqu'à un titre césarien ; la donation de Con-

stantin. Cette Rome eut son empereur : le pape. Mais le pape n'exhiba pas toujours ce caractère; pendant plusieurs siècles il servit les démocraties.

Les monuments religieux de Rome s'expliquent toujours par ses intérêts politiques. Entre toutes les anciennes cités Rome est la plus fidèle à la religion païenne, parce qu'elle la croit la plus favorable à son pouvoir et à sa grandeur. Lors du déluge de l'invasion où ses dieux sont submergés, Rome étreint fortement le catholicisme, non parce qu'il fut la religion la plus vraie, mais parce qu'il était le plus opposé à l'arianisme, religion de ses conquérants. Ainsi Rome soulève les Italiens et le monde contre l'empire barbare en s'appuyant sur deux idées capitales ; le catholicisme et la république. La démocratie romaine s'oppose à l'unité lombarde. Non-seulement la cité livre son âme aux papes, mais encore elle implore le secours de Byzance; et au moyen de la divine vertu des idées et de la fatalité géographique de la Péninsule, elle réunit dans les îles du Tyrrhène, dans les lagunes de l'Adriatique, derrière les Apennins, dans les défilés des Abruzzes, tous les naufragés qui ont conservé l'antique idéal et l'ancienne culture italique. Il est impossible de comprendre comment les papes se sont emparés du monde, sans connaître l'état de l'Italie durant les sixième et septième siècles ; l'unité byzantine qui est une ombre dans Ravenne, l'unité lombarde qui est un sceptre et une épée à Pavie, l'unité fédérale qui est une religion et une démocratie à

Rome. La Ville-Eternelle ne se défend pas, ne défend pas la république rencontrée, après cinq siècles d'empire et cinq invasions de barbares, parmi les ruines de ses temples et les cendres de ses idées, elle ne la défend pas avec des dictateurs, des consuls, des Césars, mais avec des évêques, qui sont les défenseurs des cités, les chefs de la plèbe, les nouveaux tribuns de la démocratie, les uniques dont les paroles d'enthousiasme et de foi suffisent à créer et à mouvoir ces armées de plébéiens où se recrutent les légions des martyrs pour la lutte et la mort. Mais celui-là se tromperait, qui dans cette crise suprême attribuerait la force des papes aux seuls miracles de la foi. Les papes sont forts parce qu'ils ont sous la main le peuple guerrier par excellence, le peuple frank. Les Franks devinrent les soldats du christianisme. Ce que nous, Espagnols, fûmes pour le catholicisme dans sa vieillesse et sa décadence, les Franks le furent pour lui dans sa jeunesse et sa virilité. Rien n'est fécond comme le service d'une idée progressive.

Les Franks se développèrent, et nous nous sommes rapetissés en servant le même principe : eux le servirent quand l'Eglise était l'éducatrice de l'humanité, un idéal religieux et une fédération républicaine ; nous, nous l'avons servie en Europe après avoir achevé nos guerres avec les Arabes, quoique nous représentassions par la maison d'Aragon, le principe civil en guerre contre le principe théocratique dès le treizième siècle; nous l'avons servie en Europe quand

l'Eglise s'opposait en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, au progrès de l'humanité. Les patriarches de Constantinople aspiraient à être, par les exarques de Ravenne, les directeurs de la croisade contre les Lombards. Mais les évêques de Rome montraient la fédération des évêques, à la tête de laquelle ils se voyaient : multitudes agitées par les idées catholiques et les lances miraculeuses invincibles des Franks disposés à franchir les Alpes et les Pyrénées, le Rhin et l'Ebre, pour défendre la religion nouvelle et ses pontifes : tel fut le chemin, vraiment mystérieux, par lequel le pontificat devint le centre et la tête du monde.

Bientôt les crises de la société, les mouvements de l'esprit humain pendant les premiers siècles du moyen âge, concourent à renforcer cette suprématie. Les Lombards se convertissent au catholicisme, embrassent la religion des vaincus en Italie, un siècle après que les Goths eurent embrassé la même religion en Espagne. Dès cet instant le pape, qui n'a plus besoin des empereurs de Byzance, se tourne contre Byzance, combat son monothéisme, ses iconoclastes, ses exarques, ses légats; se refuse à accepter aucune sanction pour l'autorité pontificale, aucun césarisme sur son pouvoir religieux, et soulève la conscience catholique contre la tendance hétérodoxe de Constantinople, et le patriotisme et la fédération des Italiens contre les réapparitions de l'antique empire assis sur une ville rivale ennemie de la Ville-Eternelle. Mais

si, en se séparant de Byzance, le pape a obtenu l'indépendance morale, il lui faut détruire Pavie et gagner l'indépendance matérielle. Ce n'est point assez que les Lombards se soient faits catholiques tant qu'ils ne se sont pas faits républicains. Le pape est en même temps le pontife du catholicisme et le chef de la fédération.

Au huitième siècle, les peuples italiens abhorrent la monarchie et lui préfèrent la théocratie. Toutes les villes maritimes demandent au pape qu'il les délivre au civil de la tutelle royale comme il les a délivrés au moral et en religion de la tutelle de l'empereur. Seul, le pape ne saurait réaliser cette grande fin; mais il le peut avec l'aide de son peuple fidèle et choisi, avec le peuple frank. Saint Léon n'eût point arrêté la colère d'Attila, si les Franks n'eussent auparavant désarmé le grand exterminateur dans les plaines de Châlons-sur-Marne.

Pour désarmer les Lombards, même procédé : les Franks blessent et tuent; le pape enterre.

C'est en vain que les plus grands patriotes italiens maudissent cette période de l'histoire, durant laquelle succombe l'unité civile et monarchique de l'Italie pour être remplacée par l'unité théocratique du monde. Si les Lombards eussent vaincu et dominé, peut-être l'Italie eût-elle été plus belliqueuse, peut-être eût-elle formé une nationalité plus compacte et plus forte; mais certainement elle ne serait pas la nation de la théocratie qui nourrit et éleva l'Europe

plusieurs siècles, la première nation dans la culture moderne, la patrie de tant de municipes et de tant de villes républicaines, ni cette école universelle des beaux-arts où l'esprit a développé son sens esthétique pour se réconforter dans l'adversité, se consoler dans la douleur, avoir toujours un idéal vivant et lumineux et, ainsi que l'arome des fleurs, le chant des oiseaux, les bruissements des forêts ou la senteur des champs, pour s'étendre dans la céleste immensité, méritant à l'Europe chrétienne le nom illustre et exerçant l'enviable ministère de la Grèce immortelle dans l'ancienne Europe.

En 800, l'Europe se fonde sur l'idée première du pontificat, sur le pacte avec Charlemagne. Le pape livre aux Franks le vieux royaume lombard, et les Franks livrent au pape le nouveau patrimoine de Saint-Pierre. Exalté sur cette terre féodale, le pape, après en avoir fini avec ses ennemis, après avoir séparé sa cité de Constantinople, de Pavie et de Ravenne qui l'éclipsaient, le pape peut déjà donner carrière à toute son ambition spirituelle, à toute sa souveraineté sur les âmes, être un demiurge, presque un Dieu; il peut déjà dicter des lois morales supérieures à toutes les lois écrites; étendre son autorité sur un domaine sans limites comme la conscience humaine; placer son code moral plus haut que tous les codes, son Eglise plus haut que toutes les sociétés, sa personne au-dessus des anciens dieux, et faire résonner sa voix là où ne l'osaient point les anciens

oracles; il peut déjà détruire les castes en accordant le sacerdoce à tous ceux qui le demandent, et empêcher l'hérédité du sacerdoce par le célibat; il peut opposer la force morale à tant de forces matérielles existantes alors, l'unité religieuse au fractionnement de la féodalité, la démocratie élevée dans les monastères et les universités à l'aristocratie militaire qui nichait dans les châteaux; et enfin transformer le monde comme la réalité se transforme toujours par une transfiguration d'idées antérieure et supérieure.

Il importera peu, très-peu, que les papes tombent dans la fange du vice ou parviennent à la démence de l'orgueil, ou bien qu'ils passent de la tutelle des courtisans aux bras des Marozies. Leur force gît, non dans la conduite, mais dans les idées. Ils ensorcelleront le monde avec leur doctrine, leurs reliques, les miracles de leurs légendes et la multitude de leurs pèlerinages; avec le pouvoir des évêques, presque tous en quête de territoires féodaux; avec les commentaires de leurs jurisconsultes, qui inventeront des milliers de lois et fausseront autant de codes et cela surtout à la faveur du besoin qu'a le monde enfant, l'esprit innocent, d'une théocratie pour mère et pour nourrice, qui l'atterre par des fables analogues à celle de la destruction de l'univers en l'an 1000, et qui par ces fables le retient soumis et docile. L'essentiel du moyen âge subsistera : le pacte de Charlemagne, un pape confirmé par l'empereur au centre de l'Italie, un empereur couronné par le pape au centre de

l'Allemagne, et des légions d'évêques feudataires gravitant autour des grands astres du moyen âge : le pontificat de l'empire.

Telle sera l'influence des évêques que les papes et les empereurs voudront la soumettre à leur respective domination : d'où une lutte entre l'élément italien et l'élément allemand de l'Eglise; d'où le célèbre litige des investitures. Les empereurs d'Allemagne tiendront à avoir des papes allemands à Rome; et les papes allemands seront presque tous immolés dans la Ville-Eternelle. Enfin le César des papes, Grégoire VII, monte sur le trône. Lui aspirera à la libre élection des pontifes, à l'indépendance des évêques, à la centralisation et à l'administration de tous les biens ecclésiastiques; il aspirera à faire de l'Eglise une société en dehors et au-dessus du monde, à recouvrer par tous les moyens le sépulcre du Christ dans une guerre dont la croix sera le symbole, avec une armée dont le pape sera le général, et pour s'émanciper complétement du germanisme impérial il inventera cette fable que le patrimoine de Saint-Pierre est une donation de Constantin, et il contraindra les empereurs à venir recueillir à genoux, revêtus de bure et de cilice, tout tremblants, une parole de ces lèvres pontificales qui soulèvent ou calment les peuples, une bénédiction de ces mains qui apaisent ou irritent les cieux. Si le pape eût disparu, l'Europe ne se fût point élevée par la civilisation du moyen âge; et si l'esprit se fût complétement soumis au

pape, l'Europe serait aujourd'hui un empire immobile, un empire asiatique religieux, avec son grand Lama dans la Ville-Eternelle. Heureusement le principe de contradiction se trouva là pour éviter ces tristes absorptions de la nature humaine par un de ses éléments. Une grande opposition s'établit contre le pape, quand on lui rappela son indépendance de la tutelle civile et l'origine récente de la donation que les empereurs d'Occident seuls lui avaient faite. Ni la guerre ni la trêve des investitures n'éclaire rien : malgré les humiliations de Henri IV et les projets de Pascal III, la nature veut que ce combat se prolonge, que cette incertitude continue, afin qu'aucun des principes contraires ne prédomine. Ainsi, l'Eglise conserve son caractère théologique, son caractère moral, avivant dans l'âme l'élément idéaliste; et l'empire conserve son caractère politique, civil, empêchant l'autorité théccratique d'assujettir tout notre être. Grâce à cette lutte, le monde occidental constitue l'unité dans la variété, la quiétude au milieu de la guerre, l'équilibre entre des forces antithétiques. Toutes les harmonies du moyen âge proviennent de cette inimitié du pontificat et de l'empire. Sans elle, l'Europe serait un camp ou un monastère; avec elle, la culture humaine s'est complétement sauvée.

Et l'esprit déborde en Europe, et l'Orient surgit comme par enchantement pour le contenir, et les moines prêchent, et les peuples s'agitent au souffle d'une

vie nouvelle dans leur sein, et les chemins se remplissent de croisés, et les multitudes ne savent ni d'où elles viennent ni où elles vont, mais seulement qu'un mystère les enveloppe et les soutient; et elles croient que chaque cité est Jérusalem, que chaque monument est le sépulcre et chaque steppe le désert; jusqu'à ce qu'une grande partie de l'ancienne ignorance s'évanouisse et qu'une grande partie de l'égalité moderne arrive par la lutte et les souffrances en commun, peines et lutte révélatrices de l'identité et de l'unité de la nature dans chaque homme et en tous, qui s'en vont serfs de la théocratie et de la féodalité, mais s'en retournent aptes à entrer librement dans les municipes; qui partent de l'Europe avec la foi dans l'âme et s'en reviennent du désert avec le doute de Job, disposés à entrer dans une phase plus progressive et plus humaine de la civilisation. Le pape a cru conserver la foi en agitant l'Europe, et en l'agitant il n'a fait qu'éveiller la raison.

Le commerce est une force nouvelle de civilisation et de culture. Comme toute force sociale, elle engendre des organismes politiques. Au commerce se joint le travail; au commerce et au travail, le début de l'émancipation chez les taillables. Les consulats naissent en Italie, les municipes en Espagne, les communes en France. Le pape sent que cette évolution de la nature rendra vain le sortilége de la foi; que ces invasions de la démocratie détruiront les aristocraties théocratiques. Comme l'univers, la foi cesse

d'être une source de mal pour se convertir en source de vie ; le travail cesse d'être maudit pour être le continuateur de la création ; le commerce met fin à l'isolement de chaque homme et de chaque peuple, qui engendrait la pénitence et la prière; il établit des relations entre catholiques et infidèles; la bure, le cilice, le sac se changent en gaze, en brocard et en soie. Cette apparition de la nature avec tous ses charmes, au milieu du monde en proie à mille terreurs religieuses, semble l'œuvre de l'Antéchrist à l'Eglise, et elle lance ses foudres contre la transfiguration de la conscience et de la vie.

Mais Abélard a pensé. Et la pensée se fait Verbe dans l'histoire, et le Verbe se fait homme. Et l'homme où s'incarna la pensée d'Abélard fut Arnold de Brescia, moine et soldat, tribun et ascète, philosophe et mystique prédicateur, grand, éloquent et politique consommé, radieuse apparition de la démocratie devant les autels théocratiques, capable de suspendre un moment l'autorité politique des papes à Rome, comme de démontrer l'impuissance des excommunications contre la raison qui s'émancipe, contre l'hérésie, qui prend titre de naturalisation, contre le travail qui rachète, contre le commerce qui lie les peuples et isole l'Eglise. Le pape triomphe en définitive, mais l'idée d'Arnold reste dans le sol européen. Cette idée s'épanouira.

IV

La blessure est ouverte dans le cœur de l'Eglise. Le prestige des croisades disparaît; les armées chrétiennes luttent entre elles, pendant que le cimeterre domine de nouveau le saint sépulcre et la vraie croix. Les croisés retournent à Jérusalem, plusieurs s'arrêtent en chemin pour piller des villes chrétiennes, telles que Palerme et Constantinople. Frédéric II veut renouveler les exploits de Godefroy de Bouillon, et en Terre-Sainte reçoit du pape, non des bénédictions, mais des anathèmes. L'hérésie est triomphante dans les territoires où surgira la culture moderne, en Languedoc et dans la Provence, et elle engendre une guerre nationale; les rois d'Aragon, qui peu auparavant abandonnaient leurs domaines à l'Eglise, combattent en faveur des Albigeois; une démocratie effrénée, semi-démagogique, composée de mendiants qui se déclarent ennemis de toute hiérarchie et de toute propriété, entre avec les Franciscains dans l'Eglise qui, tout émue par cette insurrection des rois contre son pouvoir, et ces divisions continuelles de l'hérésie, évoque l'inquisition et allume les bûchers pour inspirer avec les Franciscains la terreur aux aristocrates et aux rois, la terreur aux hérétiques et aux peuples avec les Dominicains.

Comment le pape est-il sorti de tous ces mouvements de l'esprit humain? De chef de la chrétienté,

le pape devient chef d'un parti, les Guelfes. Il était législateur avec ses canons, et il voit la législation ecclésiastique mêlée à la législation impériale et romaine. Il était maître par les couvents, et il répartira son pouvoir avec les rois. Les universités s'appelleront pontificales et royales et élèveront la classe des jurisconsultes, qui transférera le diadème du droit divin du front des pontifes au front des rois. L'Eglise transigera avec la scolastique; mais dans la scolastique, Aristote, Averroès, les philosophes grecs et les commentateurs arabes occuperont une plus large place que les Pères et les apologistes chrétiens.

C'est à la fin du treizième siècle que commence réellement la décadence du pontificat. Cette décadence ne consiste pas, comme des écrivains superficiels l'ont supposé, dans le caractère des papes; elle consiste dans le changement des idées et des sentiments. Innocent III qui représente la plus grande puissance de l'Eglise, se trouve précéder les papes de la décadence comme Marc-Aurèle Commode : grand caractère dont la force personnelle soutient et élève une haute institution blessée à mort. Valeur, intelligence, vertu, sont insuffisantes à renforcer des institutions qui périssent. Est-ce que Probus put maintenir avec ses vertus l'empire romain déjà agonisant! L'histoire compte peu d'hommes de l'élévation de vues et de la force de caractère de Boniface VIII. Saint Léon ne le surpasse pas en courage, saint Grégoire en activité, Hildebrand en idées audacieuses, Innocent III en

caractère. Il assiége dans Rome la famille féodale et gibeline des Colonna, qui durant des siècles s'oppose au pontificat et en sert tous les ennemis; il la poursuit à feu et à sang à travers les champs et les bois, l'étreint à Palestrina et la châtie cruellement, sans laisser debout une pierre de son repaire qui contenait les souvenirs les plus précieux de l'antiquité, les plus belles œuvres artistiques du génie moderne, œuvres et souvenirs dont les muses latines et chrétiennes pleureront éternellement la perte.

Mais Boniface VIII ne s'arrête devant aucune considération humaine : il revendique la Pologne et la Hongrie, commande à l'Italie sans se soucier ni de l'empereur ni de l'empire; promulgue des jubilés qui enrichissent la Ville-Eternelle par l'immense concours des pèlerins; il excommunie et révoque des magistrats civils comme si le césarisme fût rivé sous la tiare; il défie la France et conspire contre l'Allemagne. Mais ses ennemis se réunissent en bandes armées, le cherchent, le trouvent, violent sa cité, assiégent son palais, tuent ses serviteurs, s'approchent de lui, qui les attend sur le trône avec la sérénité et l'immobilité d'un dieu confiant en sa toute-puissance, la tiare sur la tête, le manteau sur les épaules, la crosse à la main. Et avec le féodal gantelet de fer ils lui impriment sur la joue un horrible soufflet après lequel il ne reste au pape qu'à fuir, qu'à se cacher, qu'à se livrer à une autre famille seigneuriale, aux Orsini, et puis qu'à mourir d'une mort sinistre au milieu des transports

épileptiques, des féroces malédictions et de la frénétique douleur que lui causaient sa rage et son impuissance, justifiant ainsi le dicton piquant et exact du peuple romain : « Boniface VIII s'empara de la tiare comme un renard, domina comme un lion, mourut comme un chien. »

Mais son pontificat sera toujours le point de départ de la décadence de la théocratie, qui avait été la tutrice de l'Europe. Les partisans du pape, les Guelfes, se divisent en blancs et en noirs; les théologiens en scotistes et en thomistes, en nominalistes et en réalistes ; les papes eux-mêmes, en papes d'Avignon et en papes de Rome; les nations catholiques, en nations schismatiques; les sciences, en sectes et en hérésies; les conciles, en assemblées révolutionnaires; les poëtes, en satiriques qui troublent la paix de l'âme avec leurs doutes, et lancent sur la foi leurs traits ironiques, obligeant la conscience humaine à chercher son indispensable aliment dans d'autres idées plus vives que les catholiques. L'ordre des Templiers qui naquit au temps heureux du pontificat, qui lutta sans trêve pour l'Eglise en Orient, cet ordre souverain de Chypre, défenseur de Jérusalem, soumis aux papes, fut dissous par le grand esclave d'Avignon, par le pontife français assujetti aux rois de France, et ses biens furent confisqués, ses forteresses renversées et occupées par des troupes royales, et ses chevaliers brûlés à petit feu dans les cloîtres et les champs, témoins du pouvoir et de la gloire d'une armée aussi illustre. Jusque

dans le grand poëme inspiré par la théologie, temple vivant de l'esprit catholique, consacré non aux combats passagers des héros, mais au voyage des âmes vers l'éternité; jusque dans l'insondable empire des morts, là-bas dans les derniers cercles de feu inextinguible et de peines sans fin, au plus profond de son enfer, Dante place les papes presque dans la bouche de Satan, parce qu'ils sont des ennemis de la grandeur et de l'indépendance de l'Italie.

Quels spectacles! le fils de la pauvre laveuse et de l'obscur tavernier, Rienzi, parce qu'il interprète les inscriptions romaines et rappelle à la mémoire les antiques souvenirs avec une véritable éloquence, se voit acclamé et divinisé par la foule qui lui transmet les hommages des patriciens, des cardinaux, des rois, des empereurs et des papes, personnifiant quelques jours en lui le génie de la Ville-Eternelle, jusqu'à ce que sa tête pleine de vertige s'en aille rouler des cimes du Capitole à l'étal d'un boucher. Et le monde voit quelles mascarades de tribuns se pressent dans les palais pontificaux, quels schismes sanglants déchirent les nations; des génies comme Pétrarque se retournent avec douleur vers l'antiquité païenne pour lui demander son inspiration et son courage; un pontife en France, un second en Italie, un troisième en Aragon; l'empereur Sigismond s'arroge la faculté ecclésiastique de convoquer l'Eglise universelle; le gouvernement du monde catholique passe des mains d'un démoniaque à celles d'un fou, de celles d'un fou à celles

d'un épicurien, ainsi qu'il arrive aux empires en décadence; les conciles ne réussissent qu'à enflammer les esprits, qu'à bouleverser les peuples, qu'à déchaîner des guerres; les bûchers dévorent des génies pleins de foi, comme Jean Huss et Jérôme de Prague; Wiclef est proscrit et jeté dans un fleuve pour avoir réclamé la pureté du christianisme; les Taborites ou soldats de l'égalité, commandés d'abord par un général aveugle, Ziska, et conduits ensuite au son d'un tambour fait de sa peau, incendient et tuent pour communier comme les prêtres sous les deux espèces du pain et du vin; la réconciliation de l'Eglise latine et de l'Eglise grecque, œuvre d'un moment, se rompt en un autre moment; les rois se placent au-dessus des évêques, et l'Eglise se déclare supérieure au pape; le diable est banni des légendes, la nature recouvre ses droits, l'antiquité son prestige, la conscience sa voix, pendant que s'éclipse la foi antique et que les Césars-pontifes perdent leur empire sur la conscience humaine.

Enfin ce mouvement de l'esprit humain arrive à sa manifestation concrète par la Réforme. De même que le christianisme n'a point été une apparition subite et merveilleuse, l'œuvre d'un moment, l'idée d'un individu, une inspiration personnelle, mais le résultat de toute l'antiquité; de même la Réforme n'a pas été le transport, l'élan de cœur d'un moine, le cri d'un rebelle en armes contre l'Eglise, l'intuition d'une seule âme, excitée en partie par ses propres passions et en partie par les haines historiques de sa

race, mais bien le corollaire nécessaire des doutes semés par les poëtes, des idées répandues par les philosophes, de la politique imposée par les rois, des prétentions apportées dans les conciles, de l'impulsion que les forces vives de la société avaient donnée à l'esprit humain et des progrès irrésistibles que l'histoire relate à chaque pas.

Chaque homme aspire à être son propre prêtre, chaque génération à interpréter comme idée mobile et transformable le dogme ci-devant définitif et immobile; la révélation vient illuminer tous les fronts et être le patrimoine de toutes les âmes; le livre tombe entre les mains du peuple; la caste sacerdotale disparaît et les démocraties envahissent le sanctuaire; les ordres monastiques voués à la macération, les reliques, l'exorcisme et l'indulgence laissent le pas au dogme sévère qui éteint le purgatoire, exalte l'enfer, et attribue le salut de l'homme à la grâce divine. Dès cette époque-là, la prédominance du pontificat, qui contribua tant à notre éducation et à notre culture, s'évanouit réellement en Europe. Il est vrai que le protestantisme répugnera à la nature de notre race et au caractère de notre histoire; que si le pape perd la moitié de l'Europe, il surgit à ses pieds pour recevoir le baptême et répandre son nom l'Amérique entière découverte et conquise par des héros éternellement catholiques, qui terminaient en Espagne leur croisade contre les Maures pour en entreprendre une autre, au delà de l'Atlantique, contre

les Indiens; qui s'en allaient sur des barques et revenaient avec d'immenses continents qu'ils offraient comme un holocauste devant les autels de l'Eglise. Il est également vrai que l'Eglise fait ses plus grands miracles et opère ses plus grands prodiges alors qu'elle se voit entourée de piéges et de dangers plus grands. Personne ne se lasse jamais de l'admirer pendant le seizième siècle. Dans la personne de Jules II elle restaure les papes autoritaires et guerriers du moyen âge, aussi prêts à soumettre les âmes avec leur parole que les forteresses avec leur épée. Sous le pontificat de Léon X, elle réveille l'antiquité, elle double l'histoire, elle enseigne la généalogie classique des idées chrétiennes, elle surprend le secret de la beauté plastique dans les anciens monuments, elle évoque les statues qui murmurent la poésie hellénique sur leurs lèvres, elle ressuscite l'âme de Platon sur le sensualisme aristotélique, elle restaure la langue divine parlée aux rostres, elle anime de son souffle les bronzes et les marbres, elle ouvre les cieux de l'art et engendre dans son sein les titans de Michel-Ange et les vierges de Raphaël qui viennent embellir la terre, elle rend à la nature tarie et macérée sa vie et son allégresse, elle fonde la Renaissance qui rivalise avec les plus beaux âges de l'humanité, elle inspire ces légions d'artistes qui ôtent ses épines à la réalité et, par la magie du génie avec laquelle ils tendent sur l'univers une gaze de rêves d'or, réconcilient l'homme jusqu'avec les poignantes douleurs et les amères tristesses de la vie.

Catholique était le mage merveilleux qui revint peupler d'êtres fantastiques et splendides comme au temps des dieux, la nature et l'esprit animés par les cantiques de son poëme; catholique, le penseur éminent qui traça les lois des révolutions et des réactions, qui révéla l'insondable abîme de haines et de crimes contenu dans la perversion du sentiment humain; catholique, le doux poëte espagnol qui rendra leur voix aux forêts, leur mélodie aux zéphirs et aux ruisseaux, leur arome aux fleurs, leurs églogues vivantes aux champs; catholique, le jeune peintre, unique dans les annales humaines, qui sut évoquer la beauté grecque et racheter de la pénitence et de la flagellation l'organisme humain, en le transfigurant et l'embellissant dans ses tableaux; catholique, l'architecte, le sculpteur, le dessinateur merveilleux, qui couronna le front de la Renaissance avec la rotonde de saint Pierre; catholique, l'immortel musicien qui semble avoir découvert dans les abîmes du passé les accents de David et les lamentations de Jérémie; catholique, tout ce qu'il y a de vraiment beau et artistique dans le seizième siècle.

La force du catholicisme est même si grande qu'elle produit une véritable réaction au dix-septième siècle. Les Jésuites se disciplinent comme une armée et s'occupent à soumettre des âmes au pontificat; les soldats catholiques inondent l'Allemagne entière demandant, comme dit un grand écrivain, la terre des vivants pour les morts; Guillaume d'Orange

tombe sous le plomb d'un catholique exalté, pour le crime d'avoir fondé la république hollandaise; Charles Borromée établit une pieuse ligue, parmi les cantons de la Suisse catholique, pour tenir tête aux cantons de la Suisse protestante; Charles et Jacques Stuart croient être parvenus à refouler le protestantisme hors de l'Angleterre : la révocation de l'édit de Nantes provoque en France une longue série de réactions contre le traité humanitaire de Westphalie; en Espagne, les pinceaux tombent des mains de Velasquez et les rêves fantastiques de Calderon disparaissent dans les tombeaux obscurs de l'Escurial, en même temps que la nation est victime de l'ensorcellement de Charles II; Rome surpasse toutes les villes européennes avec ses constructions religieuses, avec ses épopées, telles que celles du Tasse, qui chantent un sépulcre, et un sépulcre aux mains des infidèles : on serait tenté de se dire que le monde et l'esprit retournent aux temples et aux autels du moyen âge.

Mais aucune de ces réactions ne put restaurer le pontificat. Après la dernière d'entre elles éclôt l'esprit philosophique du dix-huitième siècle, qui nia jusqu'aux excellences du christianisme, qui s'acharna jusque sur les grands cadavres de l'histoire. Et l'esprit de ce siècle produisit l'*Encyclopédie* qui porta les idées philosophiques au sens commun du genre humain. Et ces idées philosophiques, non-seulement s'abaissèrent au niveau des masses, mais

encore s'élevèrent jusqu'aux trônes des rois. Les Jésuites qui, comme les Templiers, avaient été les soldats de l'Eglise, l'armée permanente du catholicisme, furent dissous par les rois de l'Europe et par les pontifes de Rome.

La nouvelle philosophie s'empara de l'Autriche, qui avait été comme l'essieu de la réaction européenne, et de l'Espagne, qui avait soutenu le catholicisme dans toutes les crises humaines et lui avait donné un nouveau monde en compensation de l'ancien. Quoi de plus! L'idée philosophique monte jusqu'au trône de saint Pierre et s'y répand comme une nouvelle séve dans un vieux tronc. Les idées philosophiques remplissent les consciences; les consciences engendrent de nouvelles institutions; les institutions changent la société; le droit, qui semblait se perpétuer dans des familles et des castes privilégiées, s'élargit pour tous les hommes; les démocraties remplacent les théocraties, la révolution l'immobilité; et les papes, qui avaient en vain supplié à genoux les empereurs d'Allemagne d'arrêter la révolution des rois, s'enfuient de Rome, signent des concordats avec la révolution française et oignent le front du soldat de fortune érigé en César. Le pontificat apparaît donc dans le monde comme une de ces institutions, jadis grandioses, désorganisées ensuite par les forces vives de la société. Et quand un de ces organismes se décompose et se défait, aucun nouvel élément social, absolument aucun, ne peut le reconstituer. Les forces

mêmes qui l'engendrèrent l'ont détruit ; l'esprit qui le produisit l'a dévoré. Le monde perd en lui sa confiance et sa foi, par une de ces intimes convictions qu'on ne combat ni ne contrarie point, car c'est le travail de la pensée repliée sur elle-même. L'esprit humain mit quatre siècles après la mort de Marc-Aurèle à décomposer le monde antique. Qui l'a recomposé ? Quand arrivèrent les barbares ils n'en trouvèrent que le grand cadavre. L'âme avait passé dans une autre institution. Et l'institution, héritière dans le monde moderne de l'ancien esprit, c'est le pontificat. A lui se doit la haute autorité, la première force de cohésion employée à réunir les sociétés modernes; à lui, toute notre discipline sociale la plus éloignée. Mais depuis le treizième siècle, on note pour le pontificat les symptômes de décadence qui l'ont amené aux extrémités actuelles. Aujourd'hui le pacte de Charlemagne est brisé, la donation de Pépin annulée. Le dogme de l'infaillibilité a augmenté les ennemis de Rome. Une lutte interne déchire l'Eglise, et les schismes ne font défaut que parce que manquent les forces capables de les soutenir. Et par cette grande décomposition l'Europe apprend comment et pourquoi meurent les institutions les plus enracinées et les plus puissantes, quand elles ont accompli le but de leur génération dans la société, dont la vie se passe à produire et à dévorer des organismes.

Mais Pie IX a cru qu'il avait pour mission de restaurer le pontificat. Est-ce donc que beaucoup de

papes ne lui avaient pas infusé une vie nouvelle, un sang nouveau? Est-ce que, jusqu'à un certain point, Jules II par la force, Léon X par l'art, Sixte-Quint par la discipline et la tradition, ne l'avaient point restauré? Et dans ce cas, lui, l'élu et l'exalté par un miracle, ne le pourrait-il pas aussi?

Mais quel chemin choisir? Deux s'offrent, également ouverts à sa pensée et à sa vue; mais ils sont bordés d'écueils. L'un, indiqué par Rosmini, tendait à la réanimation de l'esprit évangélique dans l'Eglise, au but pressenti par Gioberti : à la suprématie intellectuelle et morale de l'Italie sur toutes les nations au moyen du pontificat. L'autre chemin tendait au jésuitisme. Le pape crut, et avec raison, que le premier lui était fermé après les malheurs de 1848, et qu'il ne lui restait que celui de l'opposition radicale aux sociétés modernes, du rétablissement immédiat des anciennes idées. C'est pour cela qu'il fit un symbole de foi pour notre temps de tout ce que notre temps a rejeté et détruit; c'est pour cela qu'il proclama un dogme de foi sans l'assistance d'un concile, et finit par lancer au milieu de l'Eglise affligée le principe de sa propre infaillibilité, c'est-à-dire le germe de la quasi-divinité pour lui et de l'éternelle servitude pour les croyants.

Ainsi, nier Dieu, méconnaître sa loi, ne pas écouter sa voix dans la conscience, manquer de respect à la morale dans le monde, l'expulser de l'univers et de l'histoire, c'est une erreur aussi grande pour

notre cour romaine, que nier le pape, méconnaître son infaillibilité, faire la sourde oreille aux oracles ecclésiastiques même à propos d'articles qui ne sont pas de foi.

Les apothéoses et les divinisations, que les anciens faisaient à leurs Césars gonflés d'orgueil, ressemblent beaucoup aux blasphèmes d'un écrivain catholique qui a soutenu la thèse suivante : « Trois êtres sont adorables pour le vrai croyant : Dieu dans le ciel, le Christ dans l'hostie et le pape au Vatican. » C'est à ces extrêmes qu'amène le dogme de l'infaillibilité.

Nous ne cesserons jamais de répéter que les dogmes promulgués de nos jours, et l'esprit qui les a inspirés, convertiront le catholicisme de religion en secte et, partant, le pape en chef de sectaires. Cet ancien sens humain, en vertu duquel elle s'assimilait toute la philosophie et toute l'histoire, l'Eglise l'a perdu dernièrement. En présence de notre révolution et de notre philosophie, elle n'a su que rétrograder ou maudire. Et c'est le propre des idées presque éteintes, des systèmes en décadence, de se fermer à toutes les émanations de l'esprit humain, à tous les progrès de la société : idées et progrès qui, dans des temps meilleurs, les alimenteraient et les développeraient. Le catholicisme s'assimila des philosophes païens comme Aristote et des philosophes musulmans comme Averroès. Dans cette force d'assimilation gisait son progrès. Et l'islamisme, qui traduit Aristote et en-

gendre Averroès sans pouvoir les approprier à ses dogmes socialistes et monothéistes, se réduisit sensiblement au *Credo* d'une seule famille humaine, à une religion de race, âme des empires militaires, qui meurent aussi rapidement qu'ils ont pris naissance. Dieu ne protégera point ces religions, ces doctrines, capables de perdre dans leur maturité le sens humain et universel propre à leur jeunesse. Chaque mouvement du temps se croira lui-même divin; chaque révélation de la conscience, surnaturelle. Et ne s'élevant jamais à la contemplation de l'esprit et de la nature dans son ensemble, elles perdront avec la connaissance de la vie le sens de l'histoire. Chaque secte s'enferme en elle-même et fait plus qu'ignorer l'histoire de ses rivales : elle les calomnie, les déshonore, les maudit, croyant réaliser un bien, et un bien éternel. Pensez ce que sera l'histoire du christianisme racontée par un juif; celle du judaïsme moderne, par un féroce inquisiteur. Le catholique comprend à peine le développement des peuples protestants. Le protestant appelle le pape antéchrist. Lisez un grec orthodoxe, et il vous démontrera que ce byzantinisme extrême de la décadence morale à nos yeux, eût sauvé le monde avec sa métaphysique, si le monde ne fût pas tombé au pouvoir des canonistes romains. Comme l'esprit de secte aveugle! Nous, nous sommes en extase à l'aspect de la Vénus de Milo. Sa beauté sévère, son air majestueux, la pureté et l'harmonie de ces lignes, la grâce et la sérénité de ce visage, la

parfaite possession de soi-même que révèle cet esprit qui apparaît dans des regards immobiles, maître absolu de toutes ses pensées et de ses passions, le calme de ce type parfait, bel idéal des arts plastiques, nous saisit jusqu'à nous absorber dans une adoration mystérieuse, pendant qu'un chrétien des premiers temps, exalté par sa foi récente, traiterait de laideur cette beauté et apercevrait en elle l'effigie sinistre et difforme du démon. Il n'est rien dans le monde qui éclaire comme le soleil, vivifie comme l'air, parfume comme les fleurs, plaise comme les fruits, récrée comme les bruits et les aromes des champs, absorbe comme les flots de la mer, élève comme les étoiles du ciel; et pourtant, le mysticisme en vint jusqu'à rendre l'univers odieux à l'homme.

Quoi d'étonnant, si renfermés, chaque individu dans son égoïsme, chaque secte dans sa tradition, chaque tradition dans son dogme, chaque dogme dans son Eglise, chaque Eglise dans son intolérance, et chaque sorte d'intolérance dans sa cruauté, l'on ne parvient jamais à comprendre que l'esprit humain déborde dans toutes les œuvres humaines, varié, multiforme, contradictoire parfois, mais toujours fondamentalement un ? Et ceux qui jugent la vie par un côté, le temps par une époque, la science d'après un seul système, l'art d'après une seule école, l'idéal suivant une religion, la société d'après un parti, l'histoire par une de ses phases, l'humanité d'après un peuple, ceux-là non plus ne comprendront jamais

l'esprit humain qui, ne pouvant se séparer ici-bas de son premier organisme, du corps où il s'incarne, ne peut s'abstraire davantage du foyer, du temple, de l'art, de la science, de la société, qui seront des moments de sa vie, des organismes de son être, des révélations immanentes et perpétuelles de son essence, des degrés de son développement, mais dont l'ensemble comprend virtuellement chacun de nous, et dont le développement contient celui de notre propre vie. Nous avons été avec ceux qui furent; nous serons avec ceux qui viendront. Ne croyons donc point qu'une seule Eglise ait le dépôt de la vérité absolue, ni qu'un seul peuple représente l'esprit humain.

IX

LE GHETTO

Après les hautes cimes on aime à voir les profonds abîmes; après le Vatican, le Ghetto. On appelle Ghetto le quartier que les juifs habitent à Rome. Une population au sein d'autres populations est faite pour étonner d'autres gens, mais non les Espagnols. Il y a près de quatre siècles que nous expulsâmes nos juifs, en nous réservant le droit de brûler tous ceux qui les imiteraient ou suivraient leurs coutumes, c'est-à-dire les judaïsants. Dans nos villes, plusieurs faubourgs restent encore où la chair de porc ne pénètre pas, et que l'on signale et distingue par le nom de *Juderia*. Tolède est l'une d'elles. A San-Juan-de-los-Reyes, sur les collines qui avoisinent la porte du Cambron et le pont Saint-Martin, l'église mauresque du Transito avec ses fenêtres en arc, ses lambris, ses voûtes de cèdre incrustées d'or et de marbre, ses psaumes écrits sur les murs en caractères hébraïques, l'église de Sainte-Marie-la-Blanche, avec ses colonnes octogones, ses chapiteaux syriens, ses arcs en fer à cheval, — toutes deux anciennes, synagogues — at-

testent que là vécurent les enfants d'Israël, les tenaces adorateurs du pur Dieu sémite, les persécutés des Goths, qui vengèrent leurs affronts à Guadalette; les commerçants richissimes, les travailleurs infatigables, les vulgarisateurs des idées des écoles arabes de Cordoue, de Séville, de Tolède, dans le midi de la France et toutes les régions de l'Italie; ceux-là qui démontrèrent à Alphonse VI leur complète innocence de la mort du Sauveur, qui collaborèrent aux œuvres d'Alphonse le Sage, que Henri de Transtamare passa au fil de l'épée, que Vincent Ferrier accabla d'outrages et de sarcasmes, et que la pieuse Isabelle la Catholique expulsa : les juifs tolédans enfin.

C'est une race vraiment extraordinaire que cette race. Nous, nous avons dévoré des hiérarchies innombrables de Dieux. Les divinités phéniciennes, grecques, romaines, jointes aux aborigènes, sont tombées dans les abîmes de notre conscience, et elles s'y sont évaporées. Aujourd'hui même, la théologie catholique, qui fut comme l'essence de notre esprit, s'évanouit et se dissipe. Notre âme est changeante par cela même qu'elle est progressive. Chez les peuples occidentaux, les hommes qui pensent ne croient ni ne prient; ceux qui croient et prient ne pensent point. Nous passons la seconde moitié de la vie à détruire, par le raisonnement, les croyances inspirées par l'éducation et la foi du premier âge. Nous ne sommes point, nous, une race religieuse. Les juifs

parlent comme parlait Abraham, chantent les mêmes psaumes que chantait David, conservent l'idée de Dieu comme la manne des âmes dans le désert, observent la loi promulguée sur le Sinaï, résistent à la captivité de Babylone, aux adulations d'Alexandre, au sceptre invincible de Rome, à la dispersion imposée par Titus, aux malédictions des papes, aux rescrits des rois, à la colère des peuples, aux feux de l'Inquisition, à l'intolérance de toutes les sectes; et au milieu des courants d'idées qui se meuvent et se transforment incessamment, eux, comme s'ils vivaient en dehors du temps, relèvent dans leur pensée le temple effondré, et persistent inaltérables dans la foi antique et ses consolatrices espérances.

Poussé par un double sentiment de compassion et de curiosité, j'allai visiter le quartier des juifs à Rome. La propreté n'est pas grande dans la Ville-Eternelle. Des monceaux d'immondices vous barrent le passage à chaque angle de rue. Les fleuves, conduits par de gigantesques aqueducs et déversés par des fontaines monumentales, soit au haut des collines soit au fond des vallées, ne nettoient ni ne lavent : on dirait qu'ils se perdent sous terre. Le Tibre est vraiment le fleuve des cloaques. Ses eaux jaunâtres lui donnent l'aspect d'un grand vomissement de fiel. La Ville-Eternelle est une ville sale. On a besoin, à dire vrai, de se boucher soigneusement les narines pour aspirer quelques-uns de ces parfums spirituels qui enivraient l'âme si pieuse de Louis Veuillot. Et dans cette ville,

le quartier des juifs étonne par ses ordures. Les pieds s'enfoncent dans ces pavés excrémentiels, qui ressemblent à des litières de cochons ou d'hippopotames. Des enfants à demi nus, dévorés par des plaques de saleté qu'on prendrait pour de la lèpre cancéreuse, s'amusent dans toutes les directions. Quelques vieilles, à l'épiderme rugueux et jaune, à la chevelure grisonnante, aux yeux vitreux, à l'aspect triste, au sourire sinistre, gardent les portes de ces demeures semblables à de sales souricières. Chacun de ces antres exhale une puanteur insupportable. Avec la race juive se trouvent confondues, là, quelques familles bohémiennes, déchues de la même grandeur et courbées sous la même malédiction. Quelques pauvres femmes de ces familles, que l'Inquisition eût brûlées en les accusant de s'oindre et de voler, vous arrêtent, surtout le samedi, pour vous inviter, en un dialecte inintelligible, guttural, à voir l'avenir dans leurs jeux de cartes. Sur des pierres malpropres, des groupes nombreux jouent à des jeux analogues à notre *mùs* et à notre *peregila*, avec toutes les combinaisons de cartes en usage dans le midi de l'Espagne. Quand il survient quelque difficulté, quelque tricherie, quelque erreur de compte, c'est un tapage qui s'étend à tout le quartier. L'un grince des dents, l'autre serre les poings, tel profère des paroles menaçantes, tous frappent des mains comme s'ils étaient sur le point d'en venir à une vraie bataille. Les enfants se mêlent au bruit et font cho-

rus au cercle. Les femmes se montrent aux lucarnes, participent à l'ardeur générale, s'engagent dans la dispute, se guidant, non par la raison et la vérité, mais par le sentiment qui leur fait prendre fait et cause pour leurs plus proches parents. Ecoutez-les; mais ayez bien soin de rester neutres, sous peine de vous voir assaillis, blessés et contusionnés par la colère de ces furieux. Au Ghetto, vous devez vous borner à observer les pierres malpropres, les rues immondes, les vilains repaires, avec leurs jaunâtres et misérables habitants, les haillons qui pendent aux fenêtres et l'épaisse atmosphère de vapeurs pestilentielles qui enveloppe cet enfer, où s'expie la vertu la plus chère aux papes par les représentants d'une race tenace : la croyance en des principes incroyables.

Et notez que la condition de cette tribu s'est grandement améliorée sous le présent pontificat. Les chaînes de fer qui séparaient les juifs du reste de la population et les retenaient comme prisonniers, sont tombées grâce à la générosité de Pie IX. Ils ne sont plus tenus d'ensevelir les morts à la tombée de la nuit dans leurs obscurs réduits, et ils peuvent se mouvoir à leur guise dans toute la ville. Le tribut de cinquante centimes par tête ne leur est plus imposé depuis 1848. Mais ils ne profitent point de la faculté de s'établir où bon leur semble, à cause de leur difficulté à trouver des logements à un prix aussi modique qu'il l'est dans leur quartier, où les loyers avaient

été taxés miséricordieusement par d'anciens rescrits pontificaux.

Mais combien les juifs ont souffert! Déjà Tacite en faisait l'objet de ses invectives acérées, et Lucien celui de ses spirituelles moqueries. Les empereurs les châtiaient souvent en les jetant comme pâture aux bêtes du cirque, et ils les enveloppaient dans les persécutions contre les chrétiens, eux qui abhorraient les nouveautés introduites par le christianisme dans leurs croyances. Les barbares récemment convertis à la foi chrétienne s'acharnaient après leurs personnes. Les papes les isolaient du monde entier... Et pourtant, il y a des nations où la persécution a été plus implacable encore contre cette race qu'à Rome même, des nations où il n'est resté d'elle que des souvenirs dans l'histoire. Admirons leur foi : pour un qui la renie, des milliers la conservent. Les plus profonds penseurs juifs croient que le genre humain s'est égaré pour avoir admis avec le christianisme les idées de la métaphysique grecque dans le dogme théologique de l'unité de Dieu et dans le sévère et sublime Décalogue de Moïse. Ils croient que le peuple juif renoncera à sa primauté de peuple-prêtre, de peuple-lévite, le jour où ses frères, les sectaires du christianisme, renonceront aux idées anthropomorphiques de la Grèce; et l'humanité, unie dans le même esprit, d'où dérivera un seul droit, pourra purifier sa conscience dans le principe humain de l'unité divine, et sa volonté dans les sévères préceptes du Décalogue. Ces

idées ne circulent point dans l'esprit des pauvres juifs du Ghetto, qu'une autorité jalouse a enfouis dans une épaisse ignorance, mais le ciment de la foi inébranlable reste dans leurs âmes.

Je ne puis comprendre que quelques écrivains s'étonnent de l'immobilité juive. Eh quoi! Rome ne participe-t-elle donc pas de cette immobilité? Y a-t-il quelque contrée sur la terre où l'histoire soit aussi vive? On entend toujours la nymphe Egérie dans la caverne de Numa, et les ombres des tribuns errent encore sur les sommets de l'Aventin. Quand vous descendez aux catacombes, vous vous imaginez assister aux agapes chrétiennes; et en revenant de la voie Appienne, après en avoir visité les sépulcres, vous croyez revenir d'un enterrement romain. La désolation, que les erreurs des patriciens semèrent dans les campagnes majestueuses, exhale aujourd'hui même ses vapeurs de mort. Les Césars-pontifes habitent encore les jardins de Néron. L'ancienne architecture romaine s'impose encore à l'esprit catholique. L'aristocratie y garde cette débilité contractée aux temps de l'empire, quand les dictateurs perpétuels qui succèdèrent à César lui ôtèrent les armes pour lui soustraire avec elles toute dignité. Son clergé ferme les oreilles à la voix de la raison, résiste au progrès, s'oppose aux réformes de la même manière que les prêtres païens, quand ils agitaient leur thyrse d'or et ceignaient leur couronne de verveine au-dessus des légions envahissantes des Goths, et mal-

gré la proclamation du christianisme, comme religion de l'empire, par le sénat de Théodose. Et si vous examinez attentivement le bas peuple, vous trouverez les signes du peuple antique, non-seulement dans son profil grec et sa musculature vraiment romaine, mais dans son mélange d'indolence et d'orgueil, comme un peuple habitué à ce qu'un patron le sustente et que tous les autres peuples l'amusent.

La ténacité des juifs gît dans leur conscience et dans leur religion. Et contre cette ténacité, combien de cruels combats! Quelle inimitié jalouse! A Rome il existe contre eux la même répugnance qu'à Majorque contre les *chuetas*. En ce temps de tolérance religieuse et d'institutions démocratiques, j'ai vu expulser d'un bal public majorquin deux citoyens parce qu'ils appartenaient à la race des *chuetas*, c'est-à-dire descendaient des juifs. Le catholicisme de ces gens, porté à l'exaltation la plus extrême, ne les a point exemptés de leur faute originelle. Il y a des villages dans l'île, qui se glorifient de n'avoir jamais souffert un *chueta* sur leur territoire. Et quelques-uns de ces *chuetas* signaient des pétitions contre la liberté religieuse en 1854, alors que le bûcher où brûlaient les ossements de leurs pères est encore presque chaud. Le rite catalan observé dans l'une des quatre synagogues existantes au Ghetto aurait-il quelque chose de commun avec la race maudite de Majorque? Je ne pus m'en informer. Jamais je n'ai vu l'amour de la patrie aussi profond que chez les

juifs espagnols. Tant d'injustices n'ont pu leur inspirer de la rancune contre cette Espagne qui se convertit pour eux de mère en marâtre. Je fis connaissance à Florence d'un couple juif qui venait de Damas et voyageait en Europe. La femme était un superbe type oriental. Son teint pâle, animé par le feu de ses yeux noirs et profonds qu'ombrageaient de longs cils, ressortait entre des tresses de longs cheveux comme une soie lustrée. Sa narine était grecque comme celle de la Vénus de Milo, et sa lèvre rouge comme le carmin enflammé de la fleur du grenadier. Tant de beauté frappa mon attention, comme la frappa, elle, l'idiome que je parlais avec quelques Espagnols et Américains. Aussitôt elle se tourna vers son mari et lui dit quelques paroles castillanes. La langue nationale parlée sur la terre étrangère vibre à l'oreille de l'émigré comme la musique la plus harmonieuse. Aussi, tout transporté et hors de moi-même, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Madame, est-ce que vous êtes Espagnole ? » Elle me répondit qu'elle était juive, native de Liorno et mariée à un Grec domicilié à Damas; qu'elle avait appris l'espagnol dans la synagogue de son pays natal, qu'elle le parlait avec ses coreligionnaires de l'Orient, que beaucoup l'ont conservé comme un pieux souvenir de leur origine, comme un legs glorieux de leurs ancêtres. Les affections les plus vives sont toujours les plus contrariées. Quoique très-intense mon amour de la patrie me parut tiède, comparé à celui

de cette race pour l'Espagne, race qui, persécutée comme les bêtes sauvages, offensée par toutes sortes d'affronts, déracinée du sol national, tourne encore les yeux avec amour vers la contrée où le soleil se couche, et parle la langue de ses persécuteurs après un exil de quatre siècles, à la façon des anciens Israélites qui entonnaient les cantiques de leurs prophètes sur les bords de l'Euphrate à l'ombre des saules pleureurs de Babylone.

En pensant et éprouvant cela, j'entrevis, comme dans une vision magnétique, le mouvement politique qui devait rompre la chaîne des traditions antiques dans mon pays, et je me jurai à moi-même, si la confiance de mes concitoyens m'investissait un jour de la haute magistrature du législateur, de lutter sans relâche jusqu'à ce que nous ne fussions plus par notre intolérance une exception monstrueuse dans le monde moderne, et que nous ouvrissions les portes de la patrie à toutes les idées comme à toutes les sectes, consacrant ce droit sans lequel tous les autres sont comme s'ils n'existaient pas : le droit d'ouvrir la conscience à la lumière et d'adorer, en public comme en secret, le Dieu qui vit dans la conscience.

Et comme le souvenir de cette triste et languissante tribu du Ghetto, plongée dans la misère et l'ignorance, influa sur l'accomplissement de cette promesse de mon cœur et de mon intelligence ! De même qu'en entrant dans les Etats pontificaux je ne pus m'empêcher de comparer leurs douanes prohi-

bitives avec le libre commerce de la république suisse, de même, en parcourant l'immonde quartier des juifs à Rome, je ne pus m'empêcher de me souvenir de la liberté religieuse de Genève, du droit absolu dont tous les cultes y jouissent, des prières murmurées par les enfants d'Israël dans la langue républicaine des anciens prophètes pour que Dieu conserve à la Suisse ses libres institutions où brillent les consciences comme les étoiles dans l'immensité des cieux.

Il est vraiment surprenant que la race juive se soit maintenue dans la ville des chefs du catholicisme, alors que les nations catholiques ont persécuté, tourmenté ou proscrit les juifs. Mais si cela prouve d'un côté la tolérance des papes, cela prouve de l'autre la ténacité des juifs. Ils se sont maintenus, c'est vrai, mais dans la misère. La défense d'acquérir des biens les condamnait éternellement au commerce. Mais le commerce est infructueux sans l'épargne, et l'épargne improductive si elle ne se transforme en propriété. Aussi, dès que le juif romain a réuni quelque argent, va-t-il en quête de lois plus douces que les lois de son affreux taudis; aussi dans les abîmes du Ghetto ne reste-t-il que des juifs misérables et affamés, qui troquent de vieux brimborions à peine suffisants pour alimenter leur vie incertaine et allumer parfois leur obscur et triste foyer.

Il est impossible de nier que Pie IX a beaucoup amélioré la condition des juifs. Mais les juifs sentent

le poids des préoccupations et le fouet des théocraties. Pour le comprendre, il faut lire, outre les auteurs rationalistes et révolutionnaires, les auteurs catholiques. A première vue, il semble difficile de déduire la vérité du jugement contradictoire que portent sur Rome deux écoles irréconciliables : la catholique et la rationaliste. Le temps n'est plus où des ecclésiastiques comme l'archiprêtre de Hita, des catholiques comme Hurtado de Mendoza, flagellaient Rome. Aujourd'hui, le catholicisme n'est pas une religion; pour beaucoup de gens c'est un parti. Aussi ses doctrines se trouvent-elles moins à l'état de dogme qui requiert des apologies, qu'à l'état de polémique qui demande des faits et des arguments. Au contraire, pour beaucoup d'autres, le catholicisme est une domination qu'il convient de détruire à tout prix, comme il convient au forçat de détruire sa chaîne.

Les premiers ne voient que des vertus dans la ville du catholicisme, les seconds que des abominations. Un journal libéral vous dira que dans la Rome pontificale, 2,000 femmes sont vouées au périlleux office de modèles, et un journal officieux vous dira que la perfidie de ses ennemis a ajouté au moins deux zéros au chiffre exact. Le *Journal des Débats* racontera l'atrocité suivante : « Les Romains sont à ce point abrutis et sanguinaires qu'ils ont l'habitude de s'enfermer dans un vaste salon, et là, après avoir éteint toutes les lumières, ils rassasient leur soif de sang en se blessant les uns les autres, au hasard, à coup de

poignard. Cette horrible charcuterie s'appelle *cicciata.* » Un catholique, protonotaire apostolique, docteur en droit canon, rapporte le même fait en ces termes que je copie textuellement : « Le Père Caravita fonda, non un salon comme dit le journal voltairien, mais un oratoire. Ce Père Caravita était un jésuite de l'ancienne Compagnie. Il rassemblait donc dans l'oratoire qui porte son nom des gens de bonne volonté pour demander au ciel, en commun, la conversion des pécheurs. Cette pieuse Société prit bientôt différentes dénominations et s'étendit dans tout l'univers chrétien. Ces oratoires s'ouvrent alternativement, aux hommes la nuit, et aux femmes le jour. Dès le commencement de la cérémonie, cinq ou six confesseurs s'installent dans leurs confessionnaux, reçoivent l'aveu des fautes commises et pardonnent au nom de Dieu. Les absolutions des enfants prodigues qui, vainquant les scrupules humains à la faveur des ténèbres, vont purifier leur conscience, s'élèvent au nombre de cinquante mille par an. Ce n'est pas tout. Pendant que les uns se confessent ou se préparent à la confession, d'autres, agenouillés sur le pavé, récitent l'office de la Vierge et chantent des psaumes en chœur. La prière terminée, un membre de la Société s'éloigne du grand autel, et administre à ceux qui le désirent des coups de cordes très-flexibles et garnies au bout de nœuds très-serrés. Ensuite, toutes les lumières éteintes, un religieux, élevant la voix, exhorte les assistants à la pénitence

et à la contrition. Sa parole émeut, tout le monde se prosterne, et quand il a achevé de parler, chacun se donne des coups de discipline redoublés sur les épaules, pendant qu'on chante les litanies et le *Nunc dimittis* jusqu'à la phrase *lumen ad revelationem*, où les cierges sont rallumés. »

C'est ainsi, en comparant les relations des uns et des autres, qu'on peut découvrir aisément la vérité parfaite. Dans un auteur digne de l'index, je lus que les papes imposaient aux juifs l'obligation d'aller entendre, au moins une fois par semaine, un sermon catholique expressément prononcé contre eux et leurs doctrines, afin de toucher leur cœur et de les attirer à la vraie foi. Je ne crus point une telle énormité. Pourrait-on porter une plus grave atteinte à l'inviolabilité de la conscience humaine? Comment! je crois que tel temple est ombre au lieu de lumière, telle cérémonie, une superstition au lieu d'un rite sacré, telle doctrine l'erreur au lieu de la vérité, et vous me contraindriez à entrer dans ce temple, à assister à ces cérémonies, à écouter ces doctrines, torturant misérablement mon âme et mes croyances! Et non-seulement vous feriez cela, ce qui constitue une tyrannie insupportable comme toutes les tyrannies imposées à la pensée, mais encore, sans me permettre ni réplique ni observation, vous offenseriez par des arguments plus ou moins recherchés, par des injures plus ou moins dissimulées, vous offenseriez l'âme de mon âme, le sang de mon cœur, l'essence de mes idées,

cette foi intime à l'abri de laquelle je vis et espère mourir, la foi religieuse qui est ma loi nationale, le lien qui m'attache à la vie, mon espoir pour l'éternité! Moi, je n'aurais jamais pu arriver à me figurer ce qu'auraient souffert certaines âmes très-pieuses que je connais et que j'estime, si on les eût forcées, toutes les semaines, à aller dans un temple où l'on aurait maudit le Christ et sa Mère, où l'on eût dénigré cet Evangile qui renouvelle leur force parce qu'il alimente leurs âmes. Un tel procédé est la méconnaissance complète de cette maxime évangélique qui nous oblige « à désirer pour les autres ce que nous désirons pour nous » : la paix du foyer comme la paix de l'âme, l'inviolabilité de la conscience comme l'honneur de la vie.

Encore une fois, on ne peut comprendre que les Juifs fussent ainsi tyrannisés. Il n'y a pas jusqu'à la polémique entre eux et le christianisme qui ne soit difficile. Nous croyons tous les principaux dogmes juifs. Leur Dieu est notre Dieu, leur loi notre loi, leur Bible notre Bible. Nous avons ajouté l'Evangile à cette Bible, le Verbe et l'esprit de la métaphysique grecque au dieu monothéiste du désert sémitique. Cette différence provient de ce que nous croyons au Messie déjà venu, et qu'eux croient encore au Messie à venir. Pour nous la rédemption s'est consommée, pour eux elle n'a pas eu lieu encore. Eux ne peuvent admettre que les prophéties se soient accomplies quand les prophéties avaient un sens national, et

alors qu'Israël est encore dispersé et le temple de Dieu encore en ruines. Allez les persuader, si leur propre inspiration ne les persuade, que le pauvre Nazaréen, né dans une humble étable, sans autre armée que ses apôtres recrutés au lac de Tibériade, sans autres armes que sa parole confiée à l'air, sans autre trône que la croix, sans autre titre que son gibet et sa mort, est le Messie puissant venu pour délivrer son peuple de la servitude. Vous les offenserez, vous ne les persuaderez point, et ils sortiront du temple plutôt blessés qu'édifiés par votre parole. Et, leur foi surexcitée, le blasphème contre notre foi sera presque une nécessité de leur âme.

Et pourtant, il est impossible de douter de cette coutume, quand le protonotaire apostolique, M. Gaissiat, non-seulement la rapporte, mais la célèbre dans son livre de *Rome vengée*. Il se complaît à raconter de quelle façon le prédicateur glosait et commentait les psaumes lus ou chantés par le rabbin durant la semaine. Il assure que jamais on n'entendit pendant ces sermons de paroles malsonnantes dans la bouche des juifs, ce qui prouve, sinon de la crainte, du moins une prudence que leurs dominateurs ne partageaient pas. M. Gaissiat ajoute qu'à la fin de l'exercice les juifs allaient féliciter le prédicateur, émerveillés sans doute par les mordantes attaques dont leurs croyances les plus enracinées avaient été l'objet. Soit dit en l'honneur de Pie IX, cet usage qui ne devait assurément pas produire les conversions qu'en

attendaient des croyants plus royalistes que le roi et plus papistes que le pape, cet usage fut aboli sous son pontificat. Et si celui-là a existé, malgré son opposition à l'esprit religieux de l'Evangile, vous ne pouvez douter de l'existence d'autres, tels que le don d'une Bible au pape récemment élu, près de l'arc de Titus qui rappelle la destruction de Jérusalem; celui du tribut du sang, aboli également en 1848, et enfin la contribution que prélevaient sur les juifs les sénateurs romains, la veille du carnaval, prétextant leur qualité d'étrangers, pour se donner le plaisir de les mépriser ou injurier en retour.

Disons-le mus par une véritable impartialité, la preuve que la législation des papes renferme encore des cruautés incompréhensibles se trouve dans le fait du célèbre enfant juif, baptisé à la dérobée grâce aux bons offices d'une servante fanatique, arraché à l'autorité paternelle, à la tutelle naturelle de ses parents, et reclus dans un couvent qui ne peut jamais suppléer le foyer domestique pour donner une éducation en harmonie avec les prescriptions du droit naturel.

Lorsque cet enfant atteindra sa majorité, s'il a une mère, s'il la rencontre, s'il sent dans son cœur l'affection naturelle d'un fils pour elle, et qu'il l'entende relater tout ce qu'elle a souffert en se voyant séparée du saint objet de ses amours, d'une partie de ses propres entrailles, de l'ange de ses consolations, ne craignez-vous point qu'il maudisse et renie une religion qui a tant fait pleurer sa mère?

Après ce fait, je n'hésite plus à croire d'autres faits rapportés par les écrivains révolutionnaires et qui prouvent comment, par leur conversion au catholicisme, les juifs de Rome comme les anciens Maures en Espagne peuvent rompre avec les autorités les plus naturelles, telle que l'est celle d'un père, et enfreindre les devoirs les plus sacrés, comme ceux de la famille, non-seulement dans la sphère civile, mais dans la sphère morale que le ministère du pontificat devrait tant respecter.

Il faut que toute persécution cesse contre les idées. Moi je condamne le gouvernement du pape quand il opprime les juifs, comme le gouvernement prussien quand il proscrit les Jésuites. Poursuivre des idées, c'est comme poursuivre la lumière, l'air, l'électricité, les fluides magnétiques, parce que les idées échappent à toute persécution et s'imposent à tout pouvoir. Si la poursuite des idées est inconcevable pour moi, celle des associations qui ont pour objet la définition et la vulgarisation d'un principe, d'un système de religion ou de gouvernement, l'est bien davantage encore. Les idées s'organisent par leur propre vertu en association. L'idée et son organisation se trouvent dans une union aussi parfaite que l'âme et le corps, que la lumière et la chaleur. Et si je ne conçois pas la poursuite des idées et des associations qui ont pour objet de les définir et de les divulguer, je conçois beaucoup moins qu'on traque des races entières, des familles humaines, sous

prétexte qu'un fait historique de ces races les a condamnées, dans toute la succession des temps, à être des races maudites. Je connais tous les défauts de la race juive, je sais quel est son amour effréné du lucre et tout son égoïsme, mais ses malheurs l'emportent encore sur ses défauts. Et surtout la peine qui pèse depuis tant de siècles sur sa conscience et sa vie, pour avoir mis à mort un réformateur religieux, est imméritée. Le Rédempteur n'est point unique. L'histoire humaine en compte beaucoup d'autres. Tel a racheté la conscience, tel la raison, tel le travail. Et presque tous les rédempteurs sont morts au pied de leur œuvre; ils ont été immolés légalement ou illégalement par les castes tyranniques, par les Eglises intolérantes, par des institutions barbares contre lesquelles s'étaient élevées leur idée et leur parole. Quelle race est innocente d'un crime semblable au crime des juifs ? Quel grand homme n'a pas été victime des lois ou des ingratitudes humaines ? Les Grecs sacrifièrent le révélateur de la conscience humaine; les Romains, le tribun de la réforme sociale; les Florentins, le précurseur des révolutionnaires modernes; les Anglais, le prophète de la tolérance religieuse; les Français, le géant des idées démocratiques; les Espagnols, le créateur d'un nouveau monde dans l'immensité de l'Océan. Les Juifs sacrifièrent le Christ. Soit! Mais dites-moi, combien les chrétiens n'ont-ils pas sacrifié de prophètes et de novateurs, qui ont prêché contre l'Eglise comme

Jésus prêcha contre la synagogue, qui ont essayé de réformer ou de compléter la loi du Christ comme le Christ essaya de réformer et de compléter la loi de Moïse? Aussi le Jardin des Oliviers où le Sauveur sua sang et eau, le faux baiser de Judas, la trahison infâme, l'interrogatoire dans les tribunaux, les angoisses du prétoire, les soufflets imprimés sur ses joues, les injures vomies contre son nom, la longue voie d'amertume où il tomba trois fois, les clous qui blessèrent ses membres, les épines qui transpercèrent ses tempes, le fiel et le vinaigre qui imbibèrent ses lèvres, la lance aiguë qui traversa son côté, l'agonie sur la croix, les paroles tour à tour amères et tristes de sa douloureuse agonie, le cri de la mort à l'écho duquel les pierres mêmes tressaillirent, devraient constituer pour tous l'éternelle épopée de la liberté religieuse.

Qu'il n'y ait plus de races maudites sur la terre; que toutes puissent relever leur conscience et communiquer librement avec leur Dieu; que la pensée n'ait d'autre correctif que la contradiction de la pensée; que l'erreur soit une maladie et non un crime. Habituons-nous à reconnaître que les idées s'imposent à l'esprit, indépendamment de la volonté d'autrui. Soyons assez justes pour voir jusqu'à quel point chaque race a contribué à l'éducation universelle du genre humain. Ces juifs que les législations chrétiennes ont maudit, sont les mêmes qui nous ont donné l'idée de l'unité de Dieu, et apporté le

Décalogue gravé dans le cœur de nos familles et le sanctuaire de nos foyers. Ce sont les descendants des anciens prophètes, les rejetons de David, dont nous chantons encore les psaumes sous les voûtes de nos églises; les sujets de Salomon, dont les proverbes constituent la base de nos croyances vulgaires; les rachetés de l'esclavage de l'Egypte, que nous comptons parmi nos héros; les disciples d'Isaïe et de Jérémie, que nous plaçons parmi nos prophètes, les hommes enfin qui ont le plus contribué à former l'essence de nos idées et le levain de notre vie.

Combien gagnerait le catholicisme dans cette crise suprême, disais-je en moi-même en foulant les immondices du Ghetto et en lisant sur le visage de ses habitants les signes de leur maladie religieuse et morale, si la conscience humaine pesait les services rendus à l'éducation de l'humanité par toutes les institutions et toutes les races !

X

LA GRANDE CITÉ

Evidemment, Naples est aujourd'hui la première ville de l'Italie par sa nombreuse population autant que par ses grandes dimensions, et, en outre, l'une des premières de l'Europe. Lorsqu'on la regarde de quelque sommet, et qu'on distingue à peine l'espace qui la sépare des villages circonvoisins, on en croit l'étendue presque égale à celle de Londres. La méprise est telle, que, comparant le souvenir de Paris vu du Panthéon, avec Naples vu du Pausilippe, c'est Naples qui m'a paru plus grand, beaucoup plus vaste que Paris, en vertu d'une de ces illusions d'optique auxquelles contribuent tant la lumière et le ciel du Midi.

Je me souviendrai toujours de mon arrivée dans la superbe capitale des anciennes Deux Siciles. Emigré, le moindre contre-temps vous attriste et vous irrite. Le déplaisir se change en peine, la peine s'accroît de la nostalgie. Il vous semble que tout le genre humain doit vous abhorrer puisque votre patrie vous persécute; que toute société doit vous repousser puisque la terre où vous êtes né vous repousse. Quand vous

entendez un citoyen parler des affaires de son pays au milieu des siens, le père ou le fils s'approcher du foyer domestique et converser avec la famille, vous vous croyez le plus malheureux des hommes et vous vous imaginez que vos os resteront, solitaires et oubliés, sur une terre étrangère. Que le gouvernement, la police de la nation où vous traînez votre exil vous molestent par surcroît, et vous ressentez doublement vos misères, et vous vous dites à vous-même, non sans amertume : « A être poursuivi partout, pourquoi abandonner la patrie? »

Je me trouvais à Rome, complétement consacré à la méditation et à l'étude. Dans cette ville je ne rencontrais d'intéressant que les ruines et que les œuvres d'art qui s'élèvent sur ces ruines. J'esquivais toute fréquentation et passais mon temps dans les musées, les églises, les catacombes, dans le monde du passé. Chaque jour je découvrais quelque antiquité nouvelle, et j'enlaçais ces découvertes avec les lois historiques, à la façon du naturaliste qui corrobore ses classifications et ses séries à l'aide de nouveaux échantillons. J'étais tranquille dans la ville où toute grande douleur peut avoir un refuge par cela même qu'elle peut y avoir une consolation. La désolation de sa campagne s'harmonisait avec la désolation de mon âme. L'oubli que le spectacle de tant de ruines ménageait au cœur déchiré, ne pouvait exister, n'existait réellement dans aucune autre ville du monde.

Combien de fois je songeai à dénouer les liens qui pouvaient attacher ma vie à Paris, centre de mon exil, et à me fixer là, pour contempler les monuments, pour être en communication avec les arts et étudier sans cesse l'histoire! Il est vrai que mes idées philosophiques et mes idées politiques ne pouvaient être acceptées par le gouvernement alors dominant; mais que pouvait contre lui un infortuné sans patrie, sans foyer, sans famille, sans relations avec la société romaine, décidé à opposer l'oubli à ses propres douleurs, et voué à l'étude des institutions mortes, enterrées dans la tombe de cette nécropole aussi triste que son propre cœur?

J'étais assiégé par ces pensées un matin de printemps, lorsque le gérant de l'*Hôtel de la Minerve* entra dans ma modeste habitation, tout effaré, et sans me saluer, me fit cette question à brûle-pourpoint :

— Pourquoi m'avez-vous caché votre importance?

— Je n'avais rien à cacher.

— Vous êtes un homme célèbre.

— Moi, célèbre? Allons donc! Est-ce que vous auriez envie de vous moquer de moi?

— J'ai empêché que la police entrât dans votre chambre.

— La police?

— Elle-même, qui se fût abouchée avec vous, si je ne m'étais chargé de vous communiquer ses ordres.

— Quels ordres?

15.

— L'ordre de quitter Rome immédiatement.

— Pourquoi cela? Le savez-vous?

— Il paraît que vous avez écrit et publié des livres mis à l'index.

— C'est vrai; mais si tous les auteurs qui se trouvent dans un cas analogue ne peuvent séjourner à Rome, vous aurez bien peu de littérateurs contemporains qui vous visiteront.

— On dit aussi que vous êtes ami de Garibaldi et de Mazzini.

— C'est vrai.

— Vous avez beaucoup de courage.

— Pourquoi?

— Pour venir à Rome avec de tels antécédents.

— Mais je puis vous affirmer qu'aucune idée politique ne m'a amené à Rome. Vous avez pu remarquer que je n'ai fait ni reçu de visite.

— Mais on dit autre chose.

— Quoi donc?

— Que vous êtes condamné à mort.

— Et par le garrote vil.

— Comme révolutionnaire.

— Comme libéral et démocrate.

— Vous devez connaître, ajouta d'un air mystérieux mon interlocuteur, les relations cordiales qui existent entre le gouvernement des cardinaux de Rome et celui des Bourbons d'Espagne? Il est à craindre qu'étant condamné à mort en Espagne, la police romaine vous appréhende, vous emprisonne,

vous conduise à Civita-Vecchia, et vous livre à la frégate ancrée dans le port. Et l'on vous exécutera ensuite.

— Quelle idée vous avez de ce gouvernement chrétien ! lui dis-je avec surprise. Ce péril est bien imaginaire.

— Mais le péril réel et effectif que vous courez c'est d'être incarcéré si vous ne sortez de Rome par le premier train.

— La prison ! je l'eusse encore endurée avec résignation dans ma patrie. L'idée que j'étais parmi les miens, que je la méritais comme conspirateur, adoucirait peut-être mes douleurs. Mais ici la prison m'atterre. A quelle heure part le premier train ?

— A dix heures.

— Et quelle heure est-il?

— Neuf heures et demie.

— Quelle est sa direction ?

— Le Midi.

— Je ne suis ni disposé ni prêt. Mais n'importe !

J'appelai mes compagnons de voyage, un propriétaire mexicain et deux jeunes Espagnols qui étudiaient au collége de Bologne et parcouraient l'Italie pendant les vacances de Pâques; je leur confiai ma valise et partis dans une de ces petites voitures, qui ne courent pas, qui volent, je pris un billet à la gare et me blottis dans un compartiment du train, tenant d'une main le *Guide du Voyageur* et de l'autre le *Journal de Rome*.



D'abord, nous longeâmes la voie Appienne et nous vîmes le tombeau de Cecilia Metella. Ces grands monuments m'inspirèrent de tristes réflexions. Un exilé, un condamné à mort pour avoir professé certaines idées politiques, n'est-ce pas une ruine de plus au milieu de tant d'autres ruines, une nouvelle ombre au milieu de tant d'ombres, un mort de plus parmi tant d'autres morts? Je ne devais nullement être un sujet d'inquiétude pour ce pouvoir immense dont des millions d'êtres invoquent journellement le nom au pied des autels dans l'univers entier. Non-seulement j'étais expulsé de ma patrie, mais encore de cette cité où le droit d'asile semble éternel. On ne refuse point à un cadavre quatre pieds de terre et on le fait à un vivant. Pour me distraire de ces mélancoliques réflexions, je jetai les yeux sur le journal et y lus la nouvelle suivante : « Le pape a offert Rome au roi de Hanovre détrôné et proscrit, parce que Rome est l'éternel refuge de tous les malheureux. » Un sourire sardonique effleura mes lèvres et ma salive prit toute l'amertume du fiel. C'est dans ces tristes pensées que je laissai la cité des éternelles tristesses.

Quel contraste entre la campagne de Rome et celle de Naples! L'une est l'unité, l'autre la variété; l'une le sublime, l'autre le beau; celle-là la majesté, celle-ci la grâce. A Rome, retentit le cantique monotone d'une lamentation pareille au psaume des prophètes bibliques; à Naples, le chœur des anciennes divinités

grecques. Mais si le contraste est grand entre campagne et campagne, il l'est davantage encore entre cité et cité. Que les ennemis jurés de la Rome pontificale disent ce qu'ils voudront, Rome, en comparaison de Naples, me parut austère, très-austère. La tristesse et le silence au moins règnent dans son sein. Les habitants se couvrent de vêtements obscurs. Leurs physionomies sont empreintes d'une solennelle tristesse, ainsi qu'il convient à une race royale et détrônée. Les couvents innombrables, la multitude des moines, les chapelles qui s'élèvent de toutes parts, les images qui ornent les coins de rue, dénotent que le peuple romain est soumis à la théocratie; tandis qu'à Naples, les vociférations continuelles, la variété des groupes, l'allégresse universelle dans les rues, les bals d'un côté, les concerts à l'air libre de l'autre, et la grande affluence aux cafés et aux buffets ambulants, dénotent que vous êtes dans une cité civile où la vie est comme une fête sans fin. Déjà la multitude de religieux étrangers d'autrefois a disparu. A l'image du Sauveur, on a substitué le portrait de Garibaldi. Adorer, adorer avec ferveur quelque soit l'objet de son culte, tel est le besoin de Naples, et adorer en criant, en frappant des mains, au milieu du tumulte et de l'explosion bruyante, avec l'exaltation propre aux tempéraments nerveux et le fanatisme qui accompagne les passions méridionales allumées par la chaleur si intense du climat. Il y a quelque chose du Vésuve, quelque chose de ses ardeurs, de ses éruptions et de

ses velléités, dans la mobile et ardente nature des Napolitains, de ces Grecs dégénérés qui vivent le sourire aux lèvres, toujours au seuil de la mort, et que le volcan menace des rigueurs qui engloutirent Herculanum et Pompéï.

Souvent, quand je me promenais à travers les rues des grandes populations du Nord, et que j'observais leur recueillement et leur silence, je songeais à ce que serait une population comme Londres ou Paris, située dans les régions méridionales de l'Europe. Quelle mer orageuse que tout ce monde sous notre ciel! Quelle rumeur s'élèverait des rues! Une ville du Midi est une forêt du tropique. La vie bat si fort dans son sein que vous en chercheriez vainement l'écho dans les brumes de Londres ou de Paris. Jamais, à la tombée de la nuit, je n'ai entendu sur les hauteurs de Montmartre ou du Père-Lachaise, les rumeurs que j'ai entendues sur les hauteurs du Retiro à la même heure. On dirait que Madrid est plus grand que Paris. Mais en comparaison de Valence ou de Séville, Madrid est une ville silencieuse. Quelles nuits que les nuits de Séville! Les enfants jouent et crient, les jeunes gens chantent et pincent la guitare, les familles aisées écoutent le piano, au frais du patio, au milieu de vases de fleurs aromatiques et de jets d'eau murmurants. Quels jours que les jours de fête à Valence, surtout pendant l'été! Les cloches en branle, les fanfares sillonnant les rues, les tambourins et les hautbois donnant la mesure aux

danses, les mortiers éclatant comme des canons; une filière interminable de pétards sur le sol, et les fusées volantes en faisceau à travers les airs!

Eh bien, je vous dis que Séville et Valence sont encore silencieuses à côté de Naples. Il est vrai que Naples renferme six cent mille habitants; mais la différence ne consiste nullement dans le chiffre de la population. Notre tempérament méridional est refréné par la gravité espagnole. Jusque dans les populations les plus méridionales, en effet, il y a chez nous quelque chose du recueillement et de la réserve des Arabes. Ni les Andalous ni les Valenciens ne crient et ne gesticulent comme les Napolitains. Nos paysans sont graves comme des Espagnols au milieu de leurs fêtes et de leurs plaisanteries; les Napolitains sont loquaces comme les Grecs. Quelle ville agitée! comme Rome avec toutes ses grandes sublimités était plus en harmonie avec l'état de mon âme! Le *Miserere* de Palestrina, les promenades dans la voie Appienne bordée de sépulcres, les contemplations continuelles de la campagne désolée, la méditation philosophique sur les pierres nues, au milieu des ruines du Colysée, sous les bras de la croix!

Que ceux à qui plaît le fracas courent à Naples. Les trottoirs sont pleins de meubles, de magasins et d'ateliers ambulants, de gens endormis tellement inertes qu'on les dirait morts. Mille joueurs d'orgue de barbarie, de harpe et de violon vous assourdissent. Des nuées de jongleurs, de funambules, de prestidi-

gitateurs, avec leur cercle naturel de curieux en extase vous obstruent la voie à chaque instant. Les ouvriers chantent ou se disputent à haute voix. Les oisifs se parlent à eux-mêmes, et en criant, lorsqu'ils n'ont personne à qui parler. Les cochers ou charretiers qui passent vocifèrent comme des énergumènes, claquent du fouet dans toutes les directions, soulèvent des ouragans de poussière et de bruit. Chaque mule porte des centaines de grelots et de clochettes. Les voitures craquent comme si on les eût construites ainsi à dessein. Les vendeurs de journaux et en général tous les vendeurs ambulants crient à tout rompre. Chaque marchand, à la porte de son magasin ou devant son étal, vous fait un programme pompeux de ses riches marchandises. Tous se flattent que vous les prendrez par force. Le vendeur de scapulaires, sans faire la moindre attention à votre religion ou à votre nationalité, vous jette son amulette autour du cou, pendant que le décrotteur, se souciant peu que votre chaussure soit sale ou luisante, la barbouille avec son cirage, bon gré mal gré. Le marchand de bouquets, qui porte des brassées de roses et de fleurs d'orangers, en orne votre chapeau, vos boutonnières et jusqu'à vos poches, sans vous en demander la permission. Le marchand de boissons vous accoste sur le trottoir et porte à vos lèvres un verre qui déborde. Vous n'avez pas fini de vous délivrer de ses importunités qu'un autre malotru vous présente sa friture frétillante d'huile, pour que vous la mangiez toute chaude. Les

enfants accoutumés à la mendicité, quoique leur embonpoint et leur calme indiquent le plus grand bien-être, s'accrochent à vos genoux et ne vous laissent passer outre que quand vous leur avez donné quelques sous. Le pêcheur, avec son costume couleur d'algue, les pieds nus, le pantalon retroussé, la tête couverte du bonnet catalan, la chemise bleue ouverte, s'approche, ouvre des huîtres et des coquillages, et vous les offre comme si vous les lui aviez commandés. Le cicerone se met à marcher devant vous et à déployer son éloquence en un baragouin polyglotte plein d'anachronismes et de coq-à-l'âne historiques et artistiques. Si vous le repoussez et lui dites que ses services sont inutiles, il vous énumère les mille endroits où vous risquez de perdre la bourse ou la vie pour n'avoir point écouté ses conseils et déféré à son merveilleux savoir. Ne croyez point esquiver ces importuns en louant une voiture. Je n'ai jamais vu de gens plus dégourdis pour assaillir les véhicules, se suspendre aux portières, se cramponner à l'avant ou à l'arrière-train, partout, quoi que vous fassiez pour les tenir à l'écart. Et si vous avez l'air d'un voyageur récemment arrivé, tous les cochers d'une place s'acharnent après vous pour que vous preniez la voiture de chacun. En une demi-seconde, vous vous voyez entouré de véhicules qui vous cernent comme des couleuvres au risque de vous écraser, et les automédons, parlant tous à la fois sur un ton discordant et infernal, vous offrent de vous porter au Pausilippe,

à Baïes, à Pouzzoles, à Castellamare, à Sorrente, à Cumes, au bout du monde !

Les dimanches sont vraiment des jours de vertige. On dirait que tous les habitants de la ville, sans exception aucune, sont devenus fous. Je n'ai vu nulle part marcher si vite, entendu un carillon si bruyant. Je ne pense pas qu'on puisse se trouver ailleurs au milieu d'un vacarme aussi continu. Nulle ville d'Europe ne possède, proportion gardée, autant de voitures que Naples. Les calèches de luxe vous promènent d'ordinaire au bas des belles collines environnantes, et pénètrent à la Chiaja par le Pausilippe. Impossible de concevoir un défilé plus actif et plus splendide. Aux voitures de l'aristocratie napolitaine se joignent celles de voyageurs richissimes, habitués à visiter la cité et à y séjourner pendant le printemps et l'hiver. Mais ce qui est à voir et même à entendre, c'est la voiture du peuple le dimanche. C'est l'ancienne calèche madrilène, plus légère encore. Les chevaux, assez efflanqués, sont harnachés d'une façon pittoresque. Ceintures, nœuds, fleurs, bandes tricolores, clochettes résonnantes, grelots innombrables, harnais bordés de laines ou de soies éclatantes, et jusqu'à de grands mouchoirs de gaze les habillent. Le postillon est toujours accompagné de deux ou trois camarades qui gesticulent ou font des bonds comme des acrobates de cirque. À l'intérieur, sur le devant et le derrière de la voiture, sur la croupe des chevaux, aux marchepieds, partout enfin, des individus sus-

pendus ou adossés, dans des équilibres impossibles, dans des positions audacieuses et dangereuses, s'entassent les uns sur les autres, au nombre de plus de vingt, tous criant et se mouvant comme s'ils dansaient. Après avoir vu défiler quelques-unes de ces voitures, bondées à se rompre, et entendu le bruit d'enfer qui les accompagne, vous avez des vertiges, vos oreilles sont étourdies, votre tête tourne, comme si vous aviez roulé ainsi qu'une toupie dans une valse échevelée.

Gardez-vous bien du plaisir de prendre place dans une de ces voitures. En eussiez-vous loué une pour vous seul, ceux qui vont un peu pressés d'un point à un autre, les fatigués, ceux qui veulent être charriés aux dépens d'autrui, comme si la calèche était une propriété commune, l'assailliront, la posséderont de plein droit, vous accompagneront en faisant des exercices gymnastiques, sans vous faire du mal ou vous injurier, vous disant au contraire mille gentillesses, mais décidés à être vos compagnons comme s'ils vous connaissaient depuis plusieurs années. L'ascension du Vésuve est à craindre à cause de ces gens. Si vous n'avez point de guide, soyez sûrs de leurs quolibets, de leurs sifflets et insultes. Je me souviendrai toujours d'un pauvre Anglais dans ces conditions que je trouvai autour du cratère. Il ressemblait à un *Ecce Homo*. Mais si vous usez de guides, vous pourrez vous croire un véritable mannequin. Ils vous donnent un bidet que vous ne pouvez ni faire avancer ni ar-

rêter à votre gré. Arrivés à certain endroit, quatre ou cinq individus s'emparent de vous. L'un vous passe une corde à la ceinture, l'autre vous prend le bras droit, un troisième le bras gauche, en apparence pour ôter les pierres du chemin et alléger et soutenir votre corps, mais en réalité pour vous éreinter, jusqu'à ce qu'arrivés à la cime, après vous avoir permis une courte halte et vous avoir dépeint les risques de mourir comme Pline, ils vous lancent des bords du cratère dans une course vertigineuse à travers une pente toute couverte de cendres, comme l'âme que le diable pousse au plus profond des enfers.

Et notez qu'après l'établissement du régime constitutionnel et la pénétration des idées, et par les idées celles des coutumes modernes, ces *lazzaroni* traditionnels qui vivaient presque nus au soleil sur les sables du rivage, d'un peu de pêche, de beaucoup d'aumônes, ont disparu. L'idée que le peuple de Naples n'est point travailleur me paraît une idée très-fausse. Le peuple y crie, gesticule, chante, vocifère, mais il travaille, et avec ardeur. Ce qu'il y a, au milieu de tant de lumière, sous l'influence de cette nature enchanteresse, élevés par la beauté des divers paysages, soutenus par l'attention de leurs concitoyens comme des enfants naturels de la grecque Parthénope, c'est beaucoup de poëtes sans culture, qui improvisent des vers spontanés comme la flore des bois, et beaucoup d'orateurs qui parlent avec l'inimitable éloquence du sentiment et de la passion.

Les forces sont inépuisables dans cet éternel printemps; la sensibilité reste toujours intacte dans cette vie d'émotions. Les Napolitains sont sobres comme les anciens Grecs. Une poignée de figues, quelques tranches de melon, des concombres, des tomates, des piments crus et des coquillages forment la base de leur alimentation. Je ne sais combien est fondée la remarque d'un écrivain anglais qui se plaint beaucoup de ce que la pomme de terre a diminué l'intelligence des peuples méridionaux en les rendant lymphatiques. Je me rappelle qu'une vieille servante de ma famille, qui mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, ne voulut jamais manger de ce tubercule. Notre Anglais lui aurait donné un prix, car il dit que cette fécule n'est pas, comme les pois et les fèves, un alimen chargé de phosphore et propre, par conséquent, au développement de la vie cérébrale et dont on devrait répandre l'usage comme au temps de Pythagore, lequel recommandait les fèves presque comme un aliment religieux. Je puis dire que le peuple de Naples est très-sobre et qu'il n'est nullement adonné au vin ou aux liqueurs. Si un jour la neige ou l'eau fraîche venait à manquer à Naples, il s'ensuivrait une révolution. En cela, les habitants rappellent leurs ancêtres, les anciens Grecs. L'une des plus belles odes pindariques contient une superbe introduction lyrique consacrée à l'eau.

Une autre analogie entre le Napolitain et le Grec, c'est la vie à l'air libre. La perle n'est point unie à sa

coquille, l'esprit à son organisme, l'idée artistique à sa forme, comme le Napolitain à sa ville. A peine émigre-t-il. Il a besoin pour vivre de cette baie, de ces môles, du sourire de ce ciel, de la musique de ces mers, et même des menaces du Vésuve. Le jour où le volcan aurait l'air éteint, comme aux temps de la république romaine, Naples croirait que quelque chose fait défaut à son existence, ou le mugissement sourd dans les oreilles, ou l'éruption continuelle devant les yeux, ou la nuée blanchâtre de fumée dans les airs, ou le reflet de la torche gigantesque dans les eaux tranquilles. Ainsi la nature et l'homme s'embrassent, et dans leurs embrassements se confondent. Il y a beaucoup de misère et beaucoup de pauvres à Naples; mais quelle différence avec Londres, par exemple! Un pauvre de Londres porte les habits râpés, rapiécetés, crasseux, que les hautes classes ont mis au rebut; un pauvre de Naples est à peine vêtu, mais il a à peine besoin de vêtements, abrité qu'il est par cet air tiède, bruni qu'il est par ce soleil vivifiant. Un pauvre de Londres a besoin de liqueurs spiritueuses, de viande en abondance, de charbon pour chauffer sa demeure. Un pauvre de Naples vit des fruits des champs, des poissons de la mer, régime alimentaire facile et sobre. A l'un sont interdits tous les spectacles grandioses de la cité, le club aristocratique, le théâtre, les bals de la noblesse, les expansions continues qui réclament beaucoup d'argent; l'autre, personne ne peut le priver de la fête par ex-

cellence de son pays : la vue des Apennins, l'éruption continuelle du Vésuve, le collier de collines volcaniques qui entoure Naples comme une parure de diamants noirs, une végétation en fleurs et très-touffue, une mer céleste, un ciel chargé de sa rosée d'étoiles, la musique de l'onde sur la plage, les îles qui montrent leur tête au milieu des émaux et des nuances lumineuses de la divine Méditerranée.

J'ai remarqué autre chose à Londres et à Naples. Il n'y a pas de peuple chez qui la liberté ait poussé d'aussi profondes racines que chez le peuple anglais, et il n'y a point de peuple où les classes sociales soient plus diverses et séparées par d'aussi grands abîmes. Quand vous voyez un de ces conducteurs d'omnibus, assis avec tant de solennité sur le devant de sa voiture, il vous semble voir, à la majesté du maintien et à la gravité de l'air, le premier des lords sur son sac de laine, présidant cette chambre haute, qui n'a eu d'égale et de pareille que dans l'ancien sénat romain. Et pourtant, si la physiologie, si la nature ne marquent pas de différences entre les aristocrates et les plébéiens, combien les lois en établissent-elles ! Le plébéien napolitain, au contraire, est plébéien dans toute l'acception du mot, plébéien par son origine, par sa nature et ses habitudes. Toutefois, il impose sa volonté et son opinion aux aristocrates, avec lesquels il se confond par un heureux mélange de légèreté, de grâce et de dignité personnelle, née du sentiment intime qu'au sein de cette nature un

homme se suffit toujours à lui-même pour peu qu'il travaille.

Connaissez-vous quelque peuple moderne qui ait soutenu tout seul un théâtre? Cette intuition esthétique des peuples, qui créait, par sa propre initiative, un théâtre et lui inspirait ses idées et ses sentiments au quinzième et au seizième siècle, n'existe plus en Europe. Le théâtre espagnol, comme le théâtre grec, naquit dans une charrette, qui allait de foire en foire, de fête en fête, suivie du peuple : charrette sacrée comme celle de Thespis, sur laquelle flottait le génie du peuple. Peu à peu, après la mort de Lope de Véga et l'extinction des étincelles surnaturelles du génie de Calderon et du génie de Shakespeare, le théâtre cessa d'être l'*auto* religieux, le drame populaire, pour devenir un résultat de lois académiques, un mets savoureux à l'usage d'aristocraties littéraires. Jusqu'à la guerre entre classiques et romantiques où ceux-ci feignaient de représenter l'esprit du peuple, cet esprit, qui engendra les poëmes homériques et le Romancero, n'a point ému le peuple ni dépassé le cercle des feuilletons, des revues, des fauteuils et des coulisses. Mais Naples a son théâtre où le peuple s'est exercé, en tous temps, même aux plus néfastes, à l'âcre censure des coutumes et parfois de la politique. Il est vrai que ce théâtre ne peut revêtir aucun caractère littéraire, étant écrit et représenté dans le dialecte local. Les langues romanes ont bien été des dialectes du latin aussi; mais un travail de six siècles, mené à

bon terme par des génies de premier ordre, leur a donné un grand fumet littéraire, les a transformées en langues classiques, si elles n'ont pas la perfection absolue du latin. Ce pauvre dialecte napolitain ne pourra jamais, hélas! tant prétendre. Le protagoniste de son théâtre sera toujours le pauvre Polichinelle, cousin germain du Pasquin de Rome. Mais dans sa modestie et son humilité, il témoignera de l'amour de la littérature, de la vie et de l'action dramatique du peuple qui le soutient; de son goût pour les allusions piquantes, quelquefois vraiment aristophanesques. Quand j'assistai à ses représentations, on critiquait amèrement ces patriotes qui à Rome prennent le café en tête-à-tête, mais qui ne font rien pour Rome ni pour l'Italie, soit dans les comices électoraux, soit sur les champs de bataille. En dehors de la politique, soutenue seulement par des allusions, le drame roulait sur les mœurs populaires et leur relation avec la passion des passions : l'amour. Il était à voir, ce peuple contemplant, fiévreux et extatique, le reflet de sa propre image sur la scène!

Là, comme au théâtre San-Carlo, l'un des plus vastes et des plus beaux du monde, je notai la part que prend ce public aux spectacles. Son tempérament nerveux éclatait à chaque instant en manifestations tumultueuses de censure et d'approbation tour à tour. Là, le public est acteur, un véritable acteur. Sa voix, et à défaut de sa voix, son accent, son murmure accompagne les acteurs, comme les flots du

Pirée accompagnaient le chœur de la tragédie grecque. L'acteur qu'il applaudissait avec délire tout à l'heure, il le siffle, deux notes ou deux vers plus bas, sans pitié, avec un véritable acharnement. Une actrice se croirait dédaignée si des tempêtes d'applaudissements n'assourdissaient ses oreilles, si une pluie de fleurs ne menaçait de l'inonder. Pendant toute la représentation, la curiosité du peuple reste vive et attentive. Ne comptez point sur son indifférence : il aime ou il abhorre. Le crépuscule de la critique blesse sa franche nature d'artiste. C'est pour cela qu'il sent si profondément. Et c'est pour avoir tant senti qu'il a tant chanté à son tour, et chanté si bien. Ne vous y trompez pas : lorsque telle romance de Bellini, tel prélude de Cimarosa, tel air de Paësiello, vous arrivent jusqu'au cœur, il y a dans ces cadences quelque écho de la chanson grecque que le marin entonne dans l'île de Caprée, sur le promontoire de Sorrente ou aux pieds du Vésuve; comme dans les sérénades de Schubert et de Mozart, il y a quelque chose de la chanson andalouse, et dans la chanson andalouse quelque chose de l'accent de la sublime cantate arabe accompagnée par le vent du désert.

Dans mes observations sur la cité que les Grecs appelèrent Sirène, quelque chose pourtant me déplaît : c'est l'excès d'allégresse bruyante dans sa conversation, l'excès de mouvement dans ses gestes, l'excès de vertige dans ses bals, l'excès d'accompagnement des instruments les plus discordants dans ses

chansons et ses tarentelles. Et très-souvent, fatigué, je montais à la Chartreuse pour contempler le ciel et la Méditerranée, et songer comment se perdent et s'évanouissent les variétés de peuples et de races dans l'immensité de l'infini.

XI

PARTHÉNOPE

Pour nous, Espagnols, et surtout pour les Espagnols du Midi, une ville méridionale ne saurait avoir la même nouveauté que pour les Français et les Allemands, surtout ceux du Nord. Nous autres, nous possédons des cités qui pour la limpidité du ciel, l'abondance de la lumière, la beauté des environs et des campagnes, pour le naturel des habitants, la beauté des femmes, l'art des monuments, les aromes de l'air, rivalisent avec les plus belles et les plus riches cités italiennes. Qui peut oublier cette Valence, ceinte de tours arabes et gothiques, mollement inclinée sur le fleuve qui apporte l'abondance dans la plaine d'alentour, au centre d'une riche campagne où s'entrelacent les branches du mûrier brillant avec celles de la grenade sombre, et qui, au pied du palmier élancé que balancent mollement les brises marines, déploie des orangers sans fin, dont le fruit doré enchante la vue comme la blanche fleur ravit l'odorat? Qui pourra ne pas admirer l'orientale Cordoue, avec sa mosquée unique en Europe, où

bruissent les échos de la poésie arabe, au pied de la Sierra-Morena qu'émaillent des forêts de rosiers? Il n'est point au monde une autre Séville. Alors que le printemps caresse son sol fertile, il faut la voir en avril, élevant sur un immense océan de verdure, et ses flèches, et ses arcs-boutants, et ses fenêtres en arc, et ses ogives, et ses dentelures de pierre, sous un ciel resplendissant de lumière dans une atmosphère chargée des échos des chansons orientales et des essences de la fleur enivrante de l'oranger. On ne se lasse point de contempler et d'admirer Cadix avec ses blancs édifices rehaussés par des balcons verts et des croisées où flottent des rideaux de toutes les couleurs; les uns surmontés de terrasses garnies de tourelles capricieuses et de vases de fleurs; les autres dressés sur des écueils où les ondes se brisent en cataractes d'écume; ceux-ci plongeant sur des files de vaisseaux qui couvrent l'air de nuages de vapeur ou promènent leur voiles gonflées et leurs pittoresques banderoles; ceux-là reposant sur cette solide et sombre muraille, d'où l'on voit d'un côté la baie avec ses blanches maisonnettes, les cordillères lointaines perdues dans des nuages violets ou roses, suivant les heures du jour et les lueurs du ciel; et de l'autre côté, la mer bleue qui se dilate, réfléchissant dans ses eaux limpides toutes les nuances du firmament, et chantant avec ses vents, ses houles, ses brises et ses courants, un hymne à l'infini.

Quant à moi, je puis dire que les villes les plus riantes de l'Italie m'ont toujours rappelé notre incomparable Grenade; la Sierra avec sa cime de cristal; les volcans éteints, avec leurs pyramides de roides laves; la vaste campagne toute couverte d'arbres touffus, tapissée de vertes graminées, et terminée au loin par les célestes montagnes de Loja; au fond, le blanc Albaycin entouré d'aloès et de nopals, comme s'il attendait encore les enfants de l'Asie et de l'Afrique, ou comme s'il répétait le chant mélancolique inspiré par le désert; le mont sacré couronné de pins; le Darro et le Génil serpentant à travers des forêts d'amandiers, de noisetiers et de cactus gigantesques; au centre, l'Alhambra avec ses tours dorées par la lumière et par les siècles; sur cette éminence, peuplée de bosquets et de jardins, au pieds de laquelle dort Grenade et sur la crête de laquelle on voit se dessiner avec toute la poésie de l'Orient, des minarets, des flèches et des tours vermeilles, le Généralife caché derrière des grottes de cascades résonnantes, des jasmins odoriférants, des cyprès mélancoliques, de gracieux bocages, dont les murmures et les parfums vous invitent à la vie arabe, consacrée tout entière, après les tumultes et les guerres, au rêve, à la poésie, à l'amour.

Nous autres, nous avons des lauriers-roses pour couronner les poëtes, des bosquets de myrtes dignes d'être habités par les anciens dieux, des champs de palmiers où semble errer le génie de l'Asie, des

rivages aux sables dorés et aux eaux célestes; des promontoires que le soleil couchant empourpre comme les fleurs de la Grèce; l'arome de la fleur d'oranger et du jasmin dans les airs; des figues aussi douces que les figues d'Athènes; des raisins secs aussi sucrés que ceux de Corinthe; des jours caniculaires pendant lesquels on n'entend que le chœur des cigales; des nuits tranquilles et lumineuses comme les nuits de l'Orient; des sérénades dont les longues et tristes cadences rappellent l'immortel accent des chansons arabes où se mêlaient un amour intense et une mélancolie profonde.

Cependant la campagne de Naples reste encore étrange et merveilleuse. Vous connaîtrez quelque chose de plus agreste et de plus abrupte, de plus sublime sur la terre; mais vous ne trouverez rien d'aussi classique, d'aussi digne de l'églogue antique, d'aussi propre au repos de l'esprit et à la réflexion par la nature des teintes et par les inspirations de l'âme. De même que la sculpture est l'art païen par excellence, l'art qui combine l'idée et la forme avec bonheur, de même la Campanie est la terre des églogues, la terre des géorgiques, la terre pastorale idéale, où les montagnes répètent les doux accents de Virgile, où les animaux et les plantes se transforment dans la pensée comme dans les métamorphoses chantées par Ovide.

Mon Dieu! quelle richesse de couleurs, de nuances et de tons! Quelles dégradations depuis l'azur clair

de la baie jusqu'au violet obscur et améthyste du Vésuve! Comme la chaîne orientale des montagnes, hérissées par intervalles de glaciers qui brillent ainsi que des diamants entre des turquoises et des émeraudes, contraste avec la nuance rose-clair que prennent à la tombée de la nuit les montagnes de l'ouest, le cap Misène, les bords de l'île de Nisida qu'on prendrait pour des promontoires de jaspe poli! Voyez cet horizon si pur où s'épanouissent les colonnes de blanche fumée que forme le volcan; cette mer tellement sensible aux changements de l'horizon qu'on peut l'appeler son dédoublement ou son miroir; ce sol qui, lorsque le lui permet une végétation luxuriante, laisse voir des laves noires et brillantes comme le jais! Je n'ai vu nulle part la lumière se briser en des réfractions aussi variées ni donner aux contrastes des apparences d'opposition aussi brusques : on dirait que cette terre est un prisme gigantesque de couleurs multiples. Et quel autre endroit offre des montagnes plus escarpées se fondant en des plages plus unies; des bois plus agrestes à côté de jardins mieux cultivés; des cités plus peuplées et des ruines plus solitaires; un sol plus menacé de mort par le cratère, par les solfatares ardentes, par les tremblements de terre soudains, par les éruptions violentes, en même temps qu'une existence plus multiple, plus allègre, qui se dilate davantage dans le chant, la danse, les jeux et les plaisirs, dans les raffinements de la civilisa-

tion se mêlant aux délices champêtres, dans les anciens souvenirs flottant sur l'indolent oubli moderne, dans la colonne de feu que le volcan agite, comme une torche gigantesque, en face de pics couronnés par des neiges de diamant?...

Ici, je vois les hêtres et les chênes de Virgile; les chèvres se dressent pour déchirer les arbustes de leur dent tranchante; j'aperçois les brebis aux riches toisons et aux mamelles chargées de lait, à la fois entourées et suivies de leurs tendres agneaux bondissants; sur le penchant des collines, des halliers avec les mûres desquels les bergers se teignaient les sourcils pour entonner leurs vers bucoliques; au bord du torrent, les roseaux dont le dieu Pan faisait ses chalumeaux harmonieux; d'ormeau en ormeau, les festons des treilles où viennent se poser le ramier et roucouler la tourterelle; dans la vallée, les héchas aromatiques et fleuries; sur les coteaux, le thym et la lavande; à l'entrée de la caverne et dans le tronc de chêne voisin, le rayon de miel qu'entourent les abeilles bourdonnantes; à l'intérieur de la caverne, le silène, ivre de vie et de vin, une guirlande sur les tempes et une amphore à la main; dans les courants des ruisseaux, la blanche naïade qui tresse des couronnes; dans sa cabane sur un tertre, le jeune berger mariant le coquelicot au narcisse, le lis au chèvrefeuille, pour les offrir à son amante; dans la vaste mer, ridée par les souffles de la brise et fouettée par les chatoiements de la lumière, la sirène antique qui palpite

d'amour au sein des ondes et chante éternellement, avec une cadence séductrice, l'immortelle épopée de la nature.

A côté de ces églogues, quelles tragédies terribles n'offre point aux regards cette terre tourmentée ! Les anciens firent bien de l'appeler une sirène qui attire, une sirène qui tue. Souvent des éruptions détruisent, embrasent et enfouissent des campagnes et des villes entières. Le tremblement de terre secoue toute cette région avec des frémissements épouvantables. Les édifices se balancent comme les navires sous les coups de la tempête : ce ne sont que trombes d'âcres vapeurs, que déluges de cendres, que pluies de braises, qu'ouragans de laves. La mer bouillonne, le ciel reflète un feu sinistre, comme si les nuages s'étaient changés en fours ardents. Le volcan respire comme une forge cyclopéenne, dans laquelle ses éruptions brillent et grondent comme une légion de tempêtes. Partout, des bancs de lave ardente, des océans de cendres noires, des tourbillons et des spirales de pierres, des roches en fusion, des vapeurs sulfureuses, des exhalaisons d'acide carbonique, des nues grisâtres retentissantes, traversées par des lueurs sinistres et chargées de petits aérolithes écarlates, des franges de scôries sur le sol et des sources d'eaux bouillantes, l'enfer confondu avec le paradis, comme la peine l'est avec la joie dans l'âme, l'erreur avec la vérité dans l'esprit : copie fidèle des tragédies de notre existence et des contrastes de notre être.

La montagne incendiée est un laboratoire gigantesque d'où sortent avec une force égale la mort et la vie, comme la nature est un ensemble de forces qui composent, décomposent et recomposent. L'ancien habitant de Pompeï et de Stabia, incrusté dans de froides laves séculaires, peut se plaindre de ses convulsions, aussi bien que le paysan moderne de Resina et de Torre del Greco, qui voit disparaître en une nuit tragique sa vigne gonflée du doux Lacryma si renommé dans le monde, sous des matières bitumineuses enflammées ; mais le physicien et le chimiste trouvent dans ces exhalaisons fécondes, des soudes, de la potasse et divers sels marins, qui prouvent la communication du Vésuve avec la Méditerranée; ensuite, des dépôts de chlorure de fer avec toutes les couleurs des pierres précieuses et des fleurs sauvages, des sources d'acide chlorhydrique et d'acide sulfurique, des substances ammoniacales et des faisceaux de soufre à la surface des scories obscures, des dépôts d'eaux thermales curatives, et enfin une exhalaison continue d'azote et d'acide carbonique, si funeste pour la vie et si précieux pour la science.

Il est impossible de se faire une idée du contraste profond qui ressort de la souriante sérénité de la campagne et de l'aspect sinistre du volcan. Lorsqu'on erre à travers ces bocages et ces plages; lorsqu'on se promène de la colline au vallon, du vallon aux bois, des bois où s'enlacent l'olivier et le citronnier à la mer céleste où se déploient tant de voiles latines

qu'elles ressemblent à des bandes de blancs oiseaux, on croit voir et entendre réellement les bergers de Virgile, les mariniers de Théocrite, chantant, les uns au milieu des filets et des vergues, les autres dans les bergeries et les prés, ces vers que doivent répéter les zéphyrs et les brises; mais si l'on retourne bientôt au volcan, et qu'on le voie lancer des éclairs, vomir du feu, qu'on l'entende gémir et gronder, on dirait que ses sommets dessinent, au milieu de nuages de fumée, les légions qui les foulèrent jadis, les légions de l'éternelle victime, de l'éternel paria, de ce Spartacus dont l'ombre ensanglantée et tragique se projette sur toutes ces églogues comme l'infâme esclavage sur toutes les beautés et toutes les harmonies de l'ancien monde.

Quel excès de culture dans la vie et quel excès d'originalité primitive dans la nature! Ici, se trouvent superposés quatre ou cinq civilisations différentes, depuis la pélasgique jusqu'à la chrétienne; et le sol volcanique semble appartenir, avec ses frémissements, ses convulsions et ses vapeurs, à cette époque où le globe était encore une matière incandescente, pleine de chaleur intense et d'électricité tonnante. Je m'imagine être dans les cavernes où les idées archétypes ou mères, comme Gœthe les appelle, tissent les fils de la vie, où les géants de la fable forgent sur des enclumes colossales les inébranlables fondements granitiques de la terre. Cela est éternellement païen. L'eau bénite a eu beau tom-

ber pendant quinze siècles sur les campagnes, elle ne les a pas encore baptisées. Les dieux ne veulent point s'en aller. C'est en vain que la vieille sibylle de Cumes, l'œil las de regarder l'avenir, la tunique déchirée par les tourmentes, a dit, du haut promontoire où elle se consume : *Je veux mourir!* alors que les gamins de Naples lui demandent ce qu'elle veut en lui jetant des pierres ; c'est en vain que les sirènes se sont réunies autour du cap de Misène pour se plaindre de la mort du dieu Pan. Ici, se trouvent toutes les divinités, aussi bien Cérès couronnée d'épis, Bacchus ceint de pampres, Minerve avec ses rameaux d'olivier, Silène appuyé sur son cyprès, que Neptune arrachant de son trident aigu le cheval d'écume de la terre, et Vulcain rougissant le fer aux profondeurs ténébreuses de ses forges éternelles.

Les dieux ne s'en sont point allés, non. Ils sont là, sur le sol, dans les coupes sculpturales des caps, dans les entre-colonnements des collines, dans les reliefs des côtes, dans la vive lumière, ennemie de tout mystère, qui brode toutes choses d'arêtes d'or, pour célébrer les noces éternelles de l'esprit avec la nature comme dans l'ancien paganisme.

Ces terres si belles et si gracieuses attirent sans cesse toutes les races ; ce sont les terres de la communication perpétuelle entre tous les hommes. Que les agrestes montagnards restent aux défilés de leurs cordillères, au sein des cavernes, cachés par des bois impénétrables, ou sur des pics accessibles aux aigles

seulement; qu'ils excellent dans les guerres d'indépendance et conservent un culte fier aux anciennes lois et aux vieilles coutumes, à la bonne heure! Mais ici, parmi ces ondes sonores, où le soleil en se mirant simule des lacs et des fleuves de lumière, où chaque goutte ressemble à une étoile; où le phosphore, de nuance blanchâtre comme les rayons de la lune, laisse aux nuits tranquilles des bandes argentées analogues aux zones de la voie lactée dans le firmament; où les plages séduisent comme le sein d'une vierge chaste; où chaque arbre exhale des nuages de parfums et chaque mouvement de l'air répète des soupirs d'amour; ici, dans l'herbe ou les algues, parmi les fleurs du champ et les coquilles du sable, et à l'ombre, soit du myrte, soit de l'olivier, soit de la voile gonflée, les dieux de tous les temples, les pilotes de toutes les races, les conquérants de tous les peuples, voudront, ivres de plaisir et d'orgueil, vivre au moins un instant dans les bras de cette nature séductrice et voluptueuse.

Il en est de même parmi nous. Le Cantabre verra l'invasion romaine échouer cent fois sur son écu de cuir; l'Asturien, sans avoir la culture de Brutus ou de Caton, sans aspirer à ce que Plutarque raconte et Lucain célèbre ses exploits, préférera la mort à la servitude; le Navarrais, du haut de ses montagnes, conjurera toutes les conquêtes et fera mordre la poussière aux soldats de Charlemagne; le Basque, après tant de révolutions et de siècles, gardera des lois et des

usages au caractère patriarcal et une langue que l'on dirait primitive; tandis que nos plages du Midi, sereines et souriantes, sont accessibles à tous les peuples et abordables à tous les navires. Avec leurs ondes azurées, leurs écumes d'argent et leurs sables d'or; avec leurs charmantes collines parsemées d'oliviers, de myrtes et de lauriers, et teintes par cette éblouissante lumière, dont les reflets donnent aux cordillères des touches métalliques et aux levants et aux couchants des lueurs indescriptibles comme aux étoiles des nuits un rayonnement enchanteur, ces plages, toujours embaumées par les parfums des fleurs comme par autant de cassolettes mystérieuses, verront accourir vers elles des gens de toutes les régions, des vaisseaux de tous les ports, et s'ouvriront et se livreront, bon gré mal gré, soit au fer, soit à la flatterie.

Aussi, dans l'histoire des péninsules ibérique et italique, les peuples du Nord fonderont la nationalité, et les peuples du Midi l'éclaireront. Les montagnes septentrionales seront les régions historiques, et, si l'on peut s'exprimer de la sorte, les régions conservatrices; et les plages méridionales seront les régions communicatives et humanitaires. Les uns donneront au peuple son caractère spécial, les autres mettront ce peuple autochtone en relation avec tous les peuples de la terre. L'Allobroge se maintiendra, fort et rude, dans le nord de l'Italie pour réaliser le songe de quinze siècle, l'indépendance et l'unité italiennes,

comme le montagnard de Cavadonga, de Saint-Jean de la Peña, descendra du Sobrarbe escarpé dans la plaine, avec l'impétuosité des fleuves, pour former la nationalité ibérique. Et, de même que viennent les Grecs, les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains et les Arabes par Rosan, Sagonte, Dénia, Tarragone, Calpé, Algésiras et Cadix; de même, c'est par les plages méridionales de l'Italie qu'arrivent presque tous les envahisseurs, depuis ceux qui fondèrent la Grande-Grèce dans les détroits de Messine et de Tarente, jusqu'à ceux qui fondèrent la monarchie espagnole sur les versants de l'Etna et du Vésuve.

C'est ainsi qu'à Naples tout ce qu'il y a de vie moderne rappelle l'Espagne jusqu'au point de vous faire vous croire à Barcelone, à Valence et à Madrid même, lorsque vous voyez les jalousies et les balcons, les maisons peintes de mille couleurs, et les monuments des styles Alphonse V et Charles III; tandis que toute la vie antique vous rappelle, beaucoup plus que l'Italie civilisée par les armes de Rome, l'Italie civilisée par la parole de la Grèce. Parthénope est grecque, tout à fait grecque. Là, régnera toujours, entre l'âme de l'homme et l'univers qui l'entoure, cette éternelle harmonie, véritable secret de l'excellence de la vie hellénique qui ne s'est point reproduite dans l'histoire. Il semble que vous nagiez dans l'éther chanté par Euripide, et plein des chœurs des muses et des mélodies d'Apollon; que les eaux portent à

leur brillante surface les nefs d'or où allaient les processions ou théories grecques célébrées dans le *Banquet* de Platon; que les îles gardent sur leur front de marbre, comme l'antique Cythère, le baiser de la déesse récemment éclose de la blanche écume des ondes; que ces côtes dessinées comme au compas, et ces montagnes aux proportions harmonieuses avec tout ce qui les entoure, possèdent la géométrie d'Euclide et le rhythme de Pythagore; que la Méditerranée s'y apaise et s'endorme, non-seulement pour refléter toutes les nuances du ciel lumineux, mais encore pour folâtrer avec les nymphes, les sirènes, les divinités couronnées d'algues, de perles, de coraux, que l'on voit à chaque instant dans le chatoiement des rayons du soleil, sur les sables jaspés et à l'intérieur des grottes marines transparentes; que l'homme se trouve sur cette terre, sous ce ciel, comme le dieu antique sur la table de son autel et sous le toit de son temple; que la nature soit claire, diaphane, en relief, comme cette ancienne conscience classique, comme cette langue hellénique, la plus distincte, la plus précise, la plus riche et la plus harmonieuse des langues humaines; que tout y convie à se livrer à la vie universelle, aux chants en chœur, aux danses par multitude, aux courses delphiques, aux jeux pythiques, aux exercices athlétiques et gymnastiques, en un mot, à la vie de la Grèce, sereine comme son âme, gouvernée par la géométrie et par la musique, consacrée à faire de chaque corps une sculpture parfaite,

de chaque âme un ciel transparent : vie en paix complète et éternelle avec la nature, qui se cisèle, se polit, se sculpte, se peint elle-même, pour se soumettre à l'esprit, à l'idée et aux forces de l'homme.

Je ne les ai pas vues, mais j'ai entendu célébrer les beautés du tropique. J'avais un ami, voyageur infatigable, qui me parlait sans cesse de Cuba, de Haïti, du Brésil, et surtout de l'île de Java, ce faisceau de volcans. Tout cela doit être beau, terriblement beau. Nos arbres doivent sembler de chétifs rameaux à côté de ces arbres géants qui se perdent là-bas dans l'immensité des cieux; nos fleuves, des ruisseaux, en comparaison des fleuves de l'Inde et du Pérou. Notre flore, mise en parallèle avec cette flore tropicale, débordante de séve et d'aromes, doit être rachitique et misérable. En lisant les relations des grands voyageurs, je me suis figuré mille fois cette île de Java, avec ses fondements de granit, ses montagnes de basalte, son assemblage de volcans, son sol couvert de madrépores, de polypes et de forêts primitives et inexplorables qui barrent le passage, et ses fleuves bouillonnants qui débouchent de montagnes de feu dans l'Océan immense. Là, tous les jours sont marqués de tempêtes dont les éclairs sont des incendies, les coups de foudre des ébranlements du ciel, les pluies de l'électricité; les nuits sont illuminées, non-seulement par les étoiles et les constellations, mais encore par de grandes lucioles qui volent dans toutes les directions comme des nuées d'aérolithes animés;

les cocotiers s'élancent des flots, chargés de fruits, à côté des palmiers sonores; les bambous poussent au pied des platanes, arbres gigantesques par le tronc desquels coule l'ambre liquide; les feuilles et les branches de cette végétation luxuriante forment, en s'entrelaçant, des ténèbres perpétuelles à travers lesquelles errent des tigres noirs aux yeux verts, et de monstrueuses chauves-souris aux ailes immenses; la campagne est couverte de plantations de tabac, de thé, de café, d'épices, dont les sucs, les essences et la vapeur vous enivrent; l'air est embaumé d'aromes qui étourdissent; la terre entière y produit et dévore des êtres avec une exaltation fébrile et continue, comme si cette étrange nature était le délire et la frénésie de la vie. Elle doit être belle et splendide, mais, avec toute sa beauté, cette nature annule l'homme. Comme elle diffère de ces mers sereines dont les flots semblent sculpter les îles, de ces côtes harmonieuses qui s'ouvrent confiantes aux vents et aux eaux, de ces ormes, gracieuses colonnes, qu'embrasse la vigne avec ses sarments et leurs vrilles flexibles, de cette flore artistique des bords de la Méditerranée enfin qui compte le jasmin et la passionnaire, la verveine et le myrte; dans les vallées profondes, l'olivier, le grenadier, le figuier, le citronnier, la vigne; au bord du torrent, le laurier-rose; sur les montagnes, la sauge, le thym, le romarin, la camomille et l'arnica, toutes riches de remèdes et de consolations; sur les fleurs, les papillons voltigeants et l'abeille industrieuse, et

dans les airs tempérés l'hiver par le soleil, l'été par les brises, le concert de nos charmants oiseaux ! Le genre humain aimera éternellement cette nature gracieuse, magnifique, qui le soutient de sa douce chaleur, l'alimente de ses fruits savoureux, le rafraîchit avec ses brises, le guérit avec son soleil, le récrée avec les rayonnements de ses mers, le ton rosé de ses montagnes élevées, les tableaux de ses horizons et l'architecture de ses cordillères : nature où l'homme vit comme le faune dans sa grotte de lierre, et se baigne comme le silène dans l'eau de ses sources.

Nous sentons tous que nous sommes une partie intégrante de l'univers. Nous connaissons l'étroite union qui existe entre la nature et l'âme. Les minéraux fournissent la base de notre squelette. Le fer pénètre dans les veines, colore et allume le sang. Rien qu'en regardant le corps humain, on voit ses relations et ses harmonies avec les plantes. La relation est majeure dans les sphères élevées de la vie. Toutes les espèces animées ont des affinités physiques, chimiques, physiologiques avec ce corps humain qui les résume, les couronne et les complète. Partout, nous nous sentons unis à l'univers, et en rapport avec l'étoile lointaine perdue dans les abîmes du ciel aussi bien qu'avec l'humble fleurette que nos pieds foulent. Nous ne sommes qu'un avec tous les êtres et nous ne reconnaîtrions pas le lien étroit qui nous attache à notre propre espèce? Est-ce qu'il serait plus aisé et plus agréable de se sentir un avec le minéral, le végétal,

les animaux inférieurs, qu'avec le reste des humains sur le front desquels étincelle l'esprit? Et si nous nous reconnaissons unis aux autres hommes par l'identité fondamentale de la nature, comment s'expliquer la guerre et l'esclavage, le désir de corrompre et de dominer qui travaille tant d'êtres humains, au détriment et en haine de ceux-là qui sont en tout leurs égaux? Et cette terre souriante de Naples nous rappelle des uns l'orgueil, la tyrannie engendrée par cet orgueil, et des autres l'esclavage, la dégradation, la misère morale et matérielle. Eh quoi! Ne vois-je pas à ma gauche le golfe de Baïes, où Néron dans sa cruauté assassina sa mère, où Caligula dans sa folie appelait la lune à partager sa couche, et en face le cône du Vésuve où Spartacus donna rendez-vous aux gladiateurs, afin qu'au lieu de tourner les épées contre leurs propres cœurs ils en perçassent le cœur des tyrans?...

Mais abandonnons-nous à la contemplation de ce magnifique tableau offert par la campagne et la cité. Ce sont les derniers jours d'avril. Les vertes et tendres feuilles couvrent les branches. Les cieux et les mers sourient. A l'est, les crêtes des Apennins couronnés de neige dans un ciel clair émaillé d'azur, et se perdant et disparaissant dans les vapeurs de l'air; en avant du nord-est, vers les plages, la pyramide tronquée que forme le Vésuve, aux versants composés de laves, de rochers presque métalliques, de cristallisations obscures où la lumière se divise en nuances

violacées, bleuâtres, lilas, vraiment magiques; du Vésuve au cap Campanella, sur des collines superbes, au bord de la mer, au milieu de bosquets d'oliviers et de citronniers, de rouvres et de figuiers, de lauriers et de myrtes, Castellamare et Sorrente, blanches comme des palombes; vers la courbe centrale de ce grand amphithéâtre, d'abord les ruines solitaires de Pompei, les faubourgs populeux comme Portici, Torre del Greco, qu'entourent de merveilleuses propriétés et des jardins fleuris sur une étendue considérable; vers le couchant, Naples, au centre de ces môles du commerce où les vaisseaux se groupent par centaines, les barques par milliers, et cet autre môle de la contemplation et de l'art, appelé Chiaja, plein de promenades, de statues merveilleuses, de temples marmoréens, et bordé d'une longue file de palais pittoresques, avec leurs belvédères et leurs balcons; derrière tous ces palais, des villas, des villes, un collier de petits cônes volcaniques formant comme de gracieuses ondulations, des séries de collines au faîte desquelles se déploient des églises, des monastères, des châteaux, des monuments de divers genres, avec des bocages sans fin pour base harmonieusement graduée; vers l'ouest encore, la grotte du Pausilippe, couronnée de la tombe de Virgile qui repose dans cette contrée comme en son nid; plus loin encore, le cap Misène, chanté par les poëtes, éternellement chéri des artistes : tout cet ensemble, inondé de ces lueurs qui donnent un aspect fantastique aux neiges des

Apennins comme aux bouffées de fumée du Vésuve et encadré par cette mer d'un bleu céleste presque indescriptible, où se baignent des îles aux contours vraiment architectoniques qu'on serait tenté de prendre pour des sirènes chargées de surveiller et d'embellir la déesse des sirènes, la divine Parthénope.

TABLE DES MATIÈRES

7478. — Paris. Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1876.

L'ART
LA RELIGION
ET
LA NATURE EN ITALIE

PAR

EMILIO CASTELAR

EX-PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ESPAGNOLE

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

1877



LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33, PARIS

AICARD (Jean). -- *LA CHANSON DE L'ENFANT*, 1 beau vol. in-18 soleil . . . . 4 fr.
Aux mères : Les Berceaux, figures d'enfants.
Aux enfants : Impressions d'enfants, Souvenirs.
-- La légende enfantine. -- Aux Enfants de France.
Ouvrage couronné par l'Académie française, *prix Monthyon*, et par la Société nationale d'Encouragement au bien.

-- *LA VENUS DE MILO.* Recherches sur l'histoire de sa découverte d'après des documents inédits. 1 vol. in-18, titre rouge et noir. . . . 3 fr.

ALAUX. -- *ETUDES ESTHETIQUES.* L'art dramatique, — la poésie – l'esprit de la France dans sa littérature. 1 vol. in-18 jesus. . . . . . 3 fr.

ALBRESPY (André). -- *COMMENT LES PEUPLES DEVIENNENT LIBRES :* Allemagne -- Suisse -- Pays-Bas -- Angleterre -- Etats-Unis -- France. 1 fort vol. in-8 . . . . 7 fr. 50

ARNOULD (Arthur). -- *BERANGER, SES AMIS, SES ENNEMIS ET SES CRITIQUES.* 2 volumes in-18 . . . . 7 fr.

BERANGER ET LAMENNAIS, Correspondance, Entretiens et Souvenirs. 1 vol. in-18. . . . 3 fr.

AZEGLIO (Massimo d'). -- *MES SOUVENIRS.* Trad. de l'italien par Mlle H. Douësnel. 2 vol. in-18 jésus . . . . 7 fr.

H. BARBEDETTE. -- *Etude sur les artistes contemporains.* -- *STEPHEN HELLER, SA VIE ET SES ŒUVRES.* 1 broch. in-8 . . . . 2 fr.

BERGMANN (Frédéric). -- *COURS DE LINGUISTIQUE* fait au moyen de l'analyse glossologique des mots de la fable DE LA FONTAINE : *Le Rat de ville et le Rat des champs.* 1 vol. in-12. 4 fr. 50

-- *RESUME D'ETUDES D'ONTOLOGIE GENERALE :* Nature et origine des êtres : Unité de l'espèce humaine et pluralité des langues primitives ; Formation de la matière première des mots ; Origine des langues primitives et transformation des langues dérivées (2e édition augmentée). 1 fort vol. in-18 . . . . 4 fr. 50

BONNEMERE (Eugène). -- *HISTOIRE DES PAYSANS,* 2e édition. 2 beaux vol. in-18. . . . 7 fr.

-- *LE ROMAN DE L'AVENIR*, 2e édition. 1 vol. in-18 . . . . 3 fr.

-- *LES DECLASSEES.* 1 vol. in-18 . . . . 3 fr.

-- *LOUIS HUBERT.* 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr.

BROTHIER (Léon) -- *PHILOSOPHIE DES CONSTITUTIONS POLITIQUES.* Ouvrage posthume, avec une Préface et des Notes de CH. LEMONNIER. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

BOUCHER (Léon). -- *WILLIAM COWPER ;* sa Correspondance et ses Poésies. 1 fort vol. in-18 4 fr.

BUNGENER (Félix). -- *TROIS SERMONS SOUS LOUIS XV.* -- 1re partie : *Un sermon à la cour.* 2me partie : *Un sermon à la ville.* 3me partie : *Un sermon au désert,* 3 beaux vol. in-18, 5me édition . . . . 7 fr. 50

-- *UN SERMON SOUS LOUIS XIV,* suivi de deux Soirées à l'hôtel Rambouillet. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

CAUMONT (Georges). -- *NOTES MORALES SUR L'HOMME ET SUR LA SOCIETE.* 1 fort vol. in-12. . . . . 4 fr.

CLAVEL (Charles). -- *ŒUVRES DIVERSES. EDUCATION, MORALE, POLITIQUE, LITTERATURE,* avec une Notice par F. Passy. 2 forts vol. in-8. 10 fr.

COQUEREL (Ath. fils). -- *DES BEAUX-ARTS EN ITALIE,* au point de vue religieux. Lettres écrites de Rome, Naples, Pise, etc., etc., et suivies d'un Appendice sur l'iconographie de l'Immaculée Conception. 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

-- *REMBRANDT ET L'INDIVIDUALISME DANS L'ART.* Conférences faites à Amsterdam, Rotterdam, Strasbourg, Reims et Paris. 1 vol. petit in-18 . . . . 2 fr. 50

DEBRIT (Marc). *HISTOIRE DES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES DANS L'ITALIE CONTEMPORAINE.* 1 vol. in-12 . . . . 3 fr. 50

DOUBLE (Lucien). -- *L'EMPEREUR CLAUDE.* 1 vol. in-18 jésus, titre rouge et noir, caractères elzéviriens . . . . 3 fr. 50

Quelques exemplaires sur beau papier. . . 6 fr.

-- *L'EMPEREUR TITUS.* 1 vol. in-18 jésus, titre rouge et noir, caracteres elzévirlens . . 3 fr. 50

ESCHENAUER (A.). -- *LA MORALE UNIVERSELLE.* 1 beau vol. in-8 . . . . 7 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.

FÖLDVARY (A.). -- *LES ANCETRES D'ATTILA.* Etude historique sur les races scythiques. 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 50

GELLION-DANGLAR (Eugène). -- *LETTRES SUR L'EGYPTE CONTEMPORAINE* (1865-1875). 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

GIRAUD-TEULON (A.). -- *LES ORIGINES DE LA FAMILLE.* Questions sur les antécédents des origines patriarcales. 1 beau vol. in-12 . . 4 fr. 50

GOUTZWILLER (Charles). -- *LE MUSEE DE COLMAR : Martin Schongauer* et son école. Notes sur l'art ancien en Alsace et sur les œuvres d'artistes alsaciens modernes. 2me édition, revue et ornée de 26 figures. 1 vol. in-8 . . . . 8 fr.

GRANDMOUGIN (Ch.). -- *ESQUISSE SUR RICHARD WAGNER.* 1 broch. in-8 . . . . 2 fr.

GREGOROVIUS (Ferdinand). -- *LUCRECE BORGIA,* d'après les documents originaux et les correspondances contemporaines ; traduction de l'allemand sur la troisième édition corrigée et augmentée par Paul Regnaud. 2 forts volumes in-8 avec la reproduction fac-simile d'une médaille . . . . 15 fr.

GRENVILLE-MURRAY (E.-C.). -- *LES HOMMES DU SECOND EMPIRE.* Silhouettes contemporaines Ouvrage traduit de l'anglais par M. A Dapples 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

-- *LES HOMMES DE LA TROISIEME REPUBLIQUE.* Ouvrage traduit de l'anglais par M. H. Testard. 2 vol. in-18 . . . . 7 fr.
Chaque série se vend séparément . . 3 fr. 50

--- *LES HOMMES DU SEPTENNAT.* Ouvrage traduit de l'anglais par M. H. Testard. 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

GUIBAL (G.). -- *HISTOIRE DU SENTIMENT NATIONAL EN FRANCE PENDANT LA GUERRE DE CENT ANS.* 1 fort. vol. in-8 . . . 7 fr. 50

GUILLEMOT (Gabriel). -- *LE FILS D'UN DE CES HOMMES.* Scènes de la vie privée et publique sous l'Empire. 1 beau vol. in-18. . . . 3 fr. 50

HUBER (Fr. -- *LES JESUITES.* Leur histoire, leur organisation, leurs pratiques, leur action politique et religieuse. Ouvrage traduit de l'allemand par Alfred Marchand, rédacteur du *Temps.* 2 vol in-18. . . . . 7 fr.
Quelques exemplaires in-8 . . . . . . 15 fr.

846. -- Paris. Imprimerie de Ch. Noblet, rue Cujas, 13. -- 1877.